(N°. 13.) 1er. Frimaire, an VI.

# MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

## OU

# JOURNAL DES SCIENCES,

## DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

---

### AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,

18 francs pour six mois,

36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

Ce Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES,

Silvestre de Sacy, Fourcroy, Hallé, Herman, Schweigæuser, Lacépède, Langlès, Lalande, Lagrange, Lebrun, Marron, Mentelle, Barbier-Dubocage, Morellet, Noel, Oberlin, Chardon-la-Rochette, Saint-Léger, Van-Mons, Traullé, Léveillé, Cousin, Cuvier, Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Visconti, etc., etc., ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux; on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant, une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in*-8°. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Il faut affranchir les lettres.

# MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

TROISIÈME ANNÉE.

TOME QUATRIÈME.

S. 1000.

# MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

# JOURNAL DES SCIENCES,

## DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

*Conservateur du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, Professeur d'Histoire et d'Antiquités ; des Sociétés d'Histoire naturelle et philomathique de Paris, d'Emulation de Rouen, de l'Académie des Curieux de la Nature à Erlang ; de l'Académie de Dublin, de la Société Linnéene de Londres, de celles de Médecine de Bruxelles, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle d'Iena.*

TROISIÈME ANNÉE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny, n°. 334.

L'an sixième.

1797.

AU LUCIEN

DE L'ALLEMAGNE,

C. M. WIELAND,

HOMMAGE D'ADMIRATION

ET DE RESPECT.

# AVERTISSEMENT.

Les Rédacteurs des différens Journaux ont été forcés par l'impôt du timbre d'augmenter considérablement le prix de leur souscription. Cet impôt ne porte point sur les Journaux littéraires qui ont plus de deux feuilles, et qui ne paroissent qu'une fois par mois. Il falloit donc ou augmenter la souscription de 12 liv. par année, ou ne plus faire paroître le Magasin qu'une fois par mois. J'ai balancé long-temps entre ces deux partis, et je me suis enfin déterminé pour le dernier.

J'ai pensé que ce Journal étant purement littéraire, il y avoit peu d'inconvénient à en retarder la publication de quinze jours, et qu'il y en auroit davantage à augmenter la souscription d'un tiers dans un temps où les amis des Lettres ne sont pas dans le cas de faire de grands sacrifices.

D'ailleurs ce Journal est très-répandu chez l'Etranger, où l'on ne seroit pas content d'une

augmentation pareille pour avoir sur chaque feuille une grande marque rouge, désagréable pour ceux qui font des collections.

Le Magasin ne paroîtra donc plus que le *premier* de chaque mois de l'ère républicaine; mais chaque livraison sera partagée en deux Numéros pour ne pas faire un trop gros volume.

Si le Gouvernement pense devoir exempter les Journaux purement littéraires de cette imposition, le Magasin n'aura point changé de forme, et paroîtra aux époques précédemment fixées.

A. L. Millin.

# MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

## MAMMIFÈRES.

*Extrait de la description d'une nouvelle espèce de Singe, lue à la Société d'Histoire Naturelle par le citoyen* Duffresne.

L'Auteur nomme et détermine cette espèce ainsi qu'il suit : Singe Entelle. *Simia Entellus.*

Queue très-longue, corps d'un blanc terne ou couleur de paille salie, les mains et les pieds noirs, de larges callosités sur les fesses.

L'Entelle habite au Bengale; il a beaucoup de rapport, par sa forme et sa taille, avec le Douc, (*simia nemeus*). Debout, il est haut de trois pieds et demi, et mesuré du bout du museau à l'origine de la queue, il a deux pieds six pouces. La queue excède la longueur du corps; elle a un peu plus de trois pieds; elle est terminée par un petit floccon de poils plus longs que les autres, et d'une teinte tirant davantage sur le blanc.

Ce singe doit entrer dans la division générique établie par les citoyens Cuvier et Geoffroi, sous le nom de *guenon.*

# ORNITHOLOGIE.

*Extrait d'une notice sur les genres* Psophia *et* Palamedea *de* L., *lue à la Société d'Histoire Naturelle par le citoyen* Geoffroy.

Les genres *Psophia* et *Palamedea* sont très-voisins; leur caractère, dans Linnéus, n'établit entr'eux aucune difference. Les oiseaux de ces deux petites familles ont également un bec convexe en dessus, comprimé sur les côtés, légèrement arqué, les narines ovales, les pieds tétradactiles: je n'en conclus pas cependant qu'ils doivent être réunis. 1°. Le *Palamedea cornuta* ou le *Kamichi* me paroît à d'autres égards trop différent des *Psophia;* il porte sur la tête une corne très-longue, grêle et pointue, et sur chaque aile deux puissans éperons, qui sont deux apophyses de l'os du métacarpe; ses doigts sont gros, robustes et fort alongés; ils posent tous à terre dans la marche, même celui de derrière, dont l'ongle est droit et fort long, comme dans les jacanas et les alouettes. Les *Psophia* ou les *Agamis* n'ont ni corne sur la tête, ni armature à l'aile. Les quatre doigts sont courts et assez foibles; celui de derrière est si haut placé, qu'il touche à peine la terre du bout de l'ongle. 2°. Linnéus a rangé avec le Kamichi, sous le nom de *Palamedea cristata*, le *Cariama* de Marcgrave, dont le bec est conformé

comme celui du Kamichi et de l'Agami, mais qui ressemble à ce dernier par ses ailes sans ergots, ses doigts courts, et sur-tout par son pouce, placé si haut qu'il ne peut appuyer à terre : c'est donc le cas de ramener le cariama de Marcgrave dans le genre *Psophia*. 3°. Et enfin, je trouve rangé parmi les jacanas, sous le nom de *Parra chavaria*, un oiseau qui me paroît en différer essentiellement. On sait que les *Jacanas* ont le bec droit, long et renflé vers le bout, un seul ergot au fouet de l'aile, et les doigts excessivement alongés, mais foibles et très-grêles, lorsqu'au contraire le *Parra chavaria*, d'après la description de Jacquin, le seul qui ait encore vu cet oiseau, a le bec conique, courbé, la mandibule supérieure voûtée sur l'inférieure, comme dans les gallinacés, les narines ovales, deux longs éperons à chaque aile, et les quatre doigts gros et si longs qu'ils paroissent incommoder l'oiseau dans sa marche. Comme tous ces caractères sont exactement les mêmes que ceux du Kamichi, je pense qu'on ne doit pas hésiter d'y réunir le *chavaria* de Jacquin.

Les genres Kamichi et Agami doivent donc être déterminés ainsi qu'il suit :

KAMICHI. *Palamedea.*

Bec convexe en dessus, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure voûtée sur l'inférieure.

Pieds à quatre doigts très-longs.

Deux éperons à chaque aile.

1. Le kamichi cornu. PALAMEDEA CORNUTA.

Une corne très-longue et très-grêle sur le sommet de la tête.

*Palamedea cornuta.* LINN.

Habite les lieux maritimes de l'Amérique méridionale.

2. Le kamichi huppé. PALAMEDEA CHAVARIA.

Occiput huppé : les joues nues et rouges.

*Parra chavaria.* LINN.

Habite les lacs voisins du fleuve Cinu dans l'Amérique méridionale.

AGAMI. *Psophia.*

Bec convexe en dessus, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure voutée sur l'inférieure.

Pieds à quatre doigts courts.

Ailes non armées.

1. L'agami trompette. PSOPHIA CREPITANS.

Tête non huppée.

*Psophia crepitans.* LINN.

Habite les parties les plus couvertes des grandes forêts dans l'Amérique méridionale.

2. L'agami cariama. PSOPHIA CARIAMA.

Front orné d'une huppe noire variée de cendré.

*Palamedea cristata.* LINN.

Habite au Brésil.

3. L'agami d'Afrique. PSOPHIA UNDULATA.

Occiput orné d'une huppe courte pendante et blanchâtre.

Habite en Afrique.

# ICHTYOLOGIE.

*Extrait d'un Mémoire sur le* Polyodon-feuille, *lu à la Société d'Histoire Naturelle par le citoyen* Lacépède.

Ce nouveau genre de poisson avoit été regardé comme un *Squale*, et décrit comme tel dans l'Encyclopédie méthodique, sous le nom de *chien de mer feuille.*

Le *Polyodon* est en effet un poisson cartilagineux qui a des rapports nombreux avec les squales; mais il en diffère en ce qu'il n'a qu'une ouverture branchiale de chaque côté du corps, couverte d'un très-grand opercule sans membrane. Il se rapproche il est vrai, par cette organisation, des *Accipenser*, (esturgeon); mais il s'en distingue par la présence des dents nombreuses dans le polyodon, et nulles dans les accipenser.

Le *polyodon-feuille* est la seule espèce connue de ce genre; elle est remarquable par l'excessive longueur de son museau, qui égale presque celle du reste du corps; il a la forme d'un aviron, et présente à sa surface les anastomoses qu'offrent les nervures des feuilles. Il a deux rangées de dents à la mâchoire supérieure, et une seule à l'inférieure; il n'a qu'une nageoire dorsale. On voit en le disséquant une vessie aërienne assez grande; nouveau

caractère qui le rapproche des accipenser en l'éloignant des squales.

La patrie et les habitudes de ce poisson sont encore inconnues.

A. B.

# METROLOGIE.

*Note sur les poids et les mesures d'usage en Turquie.*

LE 3 fructidor il a été procédé à la vérification des mesures et des poids apportés de Constantinople par Manolaki Leonardo Papadopoulo, second drogman de l'ambassade ottomane à Paris, en présence du citoyen Reth, à qui ce drogman les avoit confiées.

Voici les résultats de cette vérification.

La même règle de fer portoit sur ses faces supérieures et inférieures les deux mesures linéaires en usage à Constantinople.

La première, nommé *pic* dans le pays, est divisée en *roubs* ou huitièmes, et en seizièmes. On ne s'en sert que pour l'aunage des étoffes étrangères.

La seconde se nomme *endazé*; elle forme les sept huitièmes du *pic*, et sert exclusivement à mesurer les étoffes de fabrique nationale.

Ces détails sur l'usage, le nom de ces deux mesures, et leur rapport entre elles, ont été donnés au citoyen Reth par Manolaki.

Le pic a été trouvé de 677 millimètres, six dixièmes; ôtant un huitième, il y a pour l'endazé 592 millimètres 9 dixièmes. La demi-aune est de 594 millimètres. L'endazé peut donc être regardé comme équivalent à la demi-aune de France, avec un degré d'exactitude plus que suffisant pour le commerce.

Le citoyen Reth estime que l'endazé de Constantinople est exactement le *dupondium* des romains, composé de deux pieds romains antiques, comme l'aune de Paris paroît contenir quatre de ces mêmes pieds.

La boîte qui contenoit les poids en renfermoit dix; savoir, un de 100 drachmes, que l'on nomme *Cheki*, un de 50, deux de 20, un de 10, un de 5, un de 2, un d'une drachme, un d'une demi-drachme, et enfin, un d'un quart de drachme; ils sont de cuivre, et en forme de pyramide tronquée, ayant à la base un petit anneau ou un bouleau servant à les tirer des cases où ils sont noyés à fleur de bois.

Il est remarquable que ces divisions du Cheki sont rigoureusement décimales, à l'exception des subdivisions de la drachme. Le poids du Cheki s'est trouvé de 320 grammes, ce qui donne la drachme de 3 grammes 2 dixièmes, le karat, ou le seizième de drachme de 2 deci-grammes, et le grain, qui est le quart du karat, de 5 centi-grammes. Le C. Reth conclut de cette vérification que le cheki de Constantinople n'est autre chose que la livre romaine, affoiblie d'environ un gramme.

Donc, ajoute-t-il, les poids et mesures linéaires de Constantinople, qui sont légaux dans tous les états du Grand-Seigneur, nous rendent, à très-peu de chose près, les poids et les mesures des Romains. Il reste à examiner si le même rapport a lieu aussi pour les mesures de capacité.

Au surplus, il est naturel que les empereurs, en transportant à Constantinople le siége de l'empire Romain, y aient introduit les mesures de l'ancienne capitale. Il n'y a pas lieu de s'étonner non plus que les Turcs, en s'emparant de la Grèce, aient laissé subsister les mesures et les poids qu'ils y trouvoient en usage. On sait que les conquérans étoient peu nombreux dans l'origine en comparaison des peuples qu'ils avoient soumis. L'histoire de tous les temps prouve d'ailleurs que lorsqu'un peuple chez lequel la civilisation a fait peu de progrès soumet une nation plus civilisée, c'est presque toujours cette dernière qui fait adopter ses usages aux conquérans, ceux au moins qui n'intéressent ni le gouvernement, ni la religion.

MÉDECINE.

# MEDECINE MORALE.

*Extrait d'un Mémoire sur la Médecine morale, par le citoyen* Gilbert, *Médecin en chef d'Armée et de l'Hôpital militaire d'Instruction de Paris, au Val-de-Grace, lu à la séance publique, du 9 Vendémiaire, de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris.*

Plusieurs journaux on rendu un compte avantageux de ce mémoire, et ont fait naître le désir de le connoître au moins par analyse, puisque le citoyen Gilbert ne l'a point livré à l'impression.

L'auteur, après avoir établi que *la médecine est l'art d'imiter la nature dans ses procédés conservateurs et réparateurs*, parcourt rapidement les diverses époques de son histoire, et n'en reconnoît que deux, le siècle d'Hippocrate et le nôtre. Il s'exprime ainsi :

« Les lumières et l'influence puissante de l'esprit » philosophique sur les sciences et les arts ont en» fin fait disparoître ces systèmes brillans mais fu» nestes qui ont si long-temps retardé les progrès » de la médecine d'observation. La révolution mé» dicale a précédé en France la révolution politi» que, l'analogie soumise aux soins d'un sage rai» sonnement a succédé aux brillantes hypothèses de

» l'école, des inductions méthodiques ont pris la » place des théories conjecturales, l'homme moral » n'est plus séparé de l'homme physique. La pra- » tique médicale actuelle dictée par la prudence, » soutenue par la raison et l'expérience, est plus » souvent avouée par le succès ».

Il entre ensuite en matière, et expose son sujet de la manière suivante : « j'examinerai donc ici » cette double action si intéressante des affections » de l'ame sur les fonctions organiques et des or- » ganes sur les fonctions intellectuelles ; je m'atta- » cherai sur-tout à rechercher quels secours » l'homme malade peut et doit attendre du méde- » cin qui a su faire entrer l'étude du cœur humain » dans le plan de son instruction médicale «.

« Trois questions se sont offertes à ma pensée dans » le sujet que j'ébauche ; les affections de l'ame » agissent-elles sur l'économie animale? comment » agissent-elles? quels moyens offre une médecine » sage et éclairée de faire servir les affections de » l'ame à la guerison des maux physiques? » Tel est le plan de l'auteur, et bien que le sujet qu'il traite soit connu par les travaux intéressans des *Bordeu*, des *Fouquets*, des *de Sexe*, les développemens intéressans dans lesquels il entre à cet égard, la simplicité du style, l'enchaînement et la série philosophique des idées, les exemples frappans choisis pour preuves, les conseils sages sur l'emploi de la médecine morale ont fixé l'attention dans la lecture publique.

L'abondance des matières envoyées à ce journal

ne me permet que de citer quelques trait qui feront juger l'ouvrage.

« Mais en vain un médecin se flatteroit d'entre-
» tenir cette illusion bienfaisante ( *l'espérance* ) au
» cœur de l'homme dont il n'auroit pas su fixer la
» confiance. L'espérance meurt aussitôt que la con-
» fiance s'altère; qu'il s'attache donc à mériter d'a-
» bord ce doux prix de ses efforts et de son zèle. Il
» l'obtiendra par le talent, la probité, la discrétion,
» la sensibilité, l'assiduité. Le meilleur médecin,
» dit *Celse*, est l'homme instruit qui quitte le moins
» son malade. Tous autres moyens en effet sont
» abusifs et trompeurs; ils peuvent servir à la for-
» tune du médecin; ils ne serviront jamais à sa
» gloire. C'est la différence de ces moyens qui dis-
» tingue l'audacieux charlatan du citoyen qui sent
» la dignité de la profession qu'il exerce ».

Après avoir récapitulé les secours que la médecine morale doit à l'homme malade, l'auteur s'écrie:

« Heureux l'homme qui dans le cours d'une vie
» agitée par tant d'orages et sujète à tant de ma-
» ladies, trouve dans un médecin philosophe un
» ami, un consolateur, un frère. Heureux le mé-
» decin philosophe qui n'entendit jamais le cri des
» malheureux sans en être profondément ému, qui
» peut quelquefois négliger l'homme riche dans ses in-
» dispositions passagères, mais qui ne passa point
» devant la cabane du pauvre sans le visiter, sans
» adoucir sa misère, et dont la seule présence au

» milieu d'une famille mourante y répand tout-à-
» coup le calme, l'espérance et la sécurité ».

L'auteur fait ensuite sentir la nécessité et l'influence d'une bonne législation sur la santé des citoyens.

« Dans les orages d'une grande révolution, la
» politique fait souvent servir les passions à son
» profit ; dans un état constitué, dans une républi-
» que sur-tout la morale doit les faire servir au
» profit de l'humanité. La santé des citoyens se rat-
» tache par une infinité de rapports à la félicité
» publique ; la conservation de la santé fait donc
» une partie essentielle des devoirs du législateur.
» Un bon code de lois peut être ainsi en même-
» temps un traité de morale et d'hygiène ; la mé-
» decine morale ne peut donc pas être séparée de
» la médecine physique, et toutes deux doivent se
» placer à côté de la législation pour concourir
» avec elle au maintien de l'ordre social et au bon-
» heur de l'humanité ».

# VOYAGES.

*Voyage en Angleterre, en Ecosse et au îles Hébrides, ayant pour objet les Sciences, les Arts, l'Histoire naturelle et les Mœurs, par B. Faujas Saint-Fond*, 2 volumes *in*-8°. avec fig. Paris, chez Jansen, imprimeur-libraire, rue des Saints-Pères, n°. 1193.

Le vayage d'un homme instruit, d'un observateur exact, d'un naturaliste exercé ne ressemble point à ces compilations commandées par quelques libraires avides; compilations extraites des voyageurs anciens et modernes, la plupart ignorans et menteurs. Les successeurs de l'abbé de Laporte se sont fort multipliés dans ces derniers temps; on a vu paroître des *voyages philosophiques, politiques et littéraires faits en Russie, des voyages dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande; des voyages philosophiques et pittoresques sur les rives du Rhin; des voyages en Pologne, en Russie, en Suède, en Danemarck, etc.* Tous ces voyages, qui n'ont pas fatigué les voyageurs, n'apprennent que ce qu'on savoit, et sont démentis par ceux qui ont vu. Celui que nous allons faire connoître est d'un auteur que ses travaux, ses recherches, ses expériences ont déjà placé parmi

les Physiciens les plus distingués, parmi les vrais amis du bien public. La nature, les hommes, l'édifice social de l'Angleterre l'avoient conduit dans ce pays si intéressant pour l'observateur, si abondant en productions naturelles, si remarquable par les richesses de l'industrie, si protégé par le génie des arts utiles. Il y fut accueilli, prévenu, fêté par tous les hommes célèbres, par tous les artistes connus.

Le matériel de Londres ne l'occupa qu'autant que les objets pouvoient augmenter ses connoissances. Tant d'autres ont parlé de Saint-Paul de Hideparck, de Westminster, des rues, des promenades, que le voyageur n'a recherché que ce qui pouvoit satisfaire ses goûts. M. Banks, président de la Société royale, à qui les sciences doivent tant de découvertes nouvelles, et les naturalistes tant de productions inconnues à nos climats, fut le premier qui obtint son hommage. « Sa maison est le rendez-vous des » personnes qui cultivent les sciences; les étrangers » y sont reçus avec politesse et affabilité. On s'y » réunit chaque jour, le matin, dans une des pièces » d'une bibliothèque nombreuse, entièrement com- » posée de livres d'histoire naturelle la plus com- » plète qui existe en ce genre; on y trouve tous » les journaux et les papiers publics relatifs aux » sciences; on s'y communique les nouvelles décou- » vertes que les correspondances des uns et des autres » font connoître, ou que les savans étrangers qui » arrivent à Londres, et qui sont tous admis dans cette » société, y transmettent. Un déjeûné amical, un thé

» ou un café entretiennent le ton d'aisance et de fra-
» ternité qui devroit régner parmi les savans et les
» gens-de-lettres ; ceux-ci seroient en général beau-
» coup plus sociables et plus unis s'ils avoient l'ha-
» bitude de se voir, et sur-tout de trouver, comme
» ici, un point de réunion qui leur offrît les charmes
» d'une société douce à côté des plaisirs purs que
» présente tout ce qui tient aux connoissances et à
» l'instruction ».

Cette visite scientifique procura au citoyen Faujas plusieurs échantillons de *Spath adamantin* venu de Chine, dont le lapidaire en pierres fines peut faire usage, non pas avec autant de succès que de la poudre de diamant, mais avec des résultats bien supérieurs à ceux de l'émeril. Il obtint aussi des graines d'une espèce de chanvre supérieure à celle qu'on cultive en Europe. Ces graines venues également de Chine ont été semées par quelques habiles cultivateurs français, à qui le citoyen Faujas les avoit distribuées ; elles ont réussi dans les diverses températures depuis Strasbourg jusqu'à Montelimart. Cette plante s'est élevée jusqu'à dix-sept pieds ; mais les graines ne sont venues à maturité que dans la partie méridionale, et celles que le citoyen Faujas a cultivé dans ses possessions se sont reproduites avec succès. Par-tout cette espèce de chanvre a été reconnue supérieure à la nôtre par sa force, par sa qualité soyeuse et par la longueur des brins.

Notre voyageur vit successivement M. Witehurst, savant naturaliste, M. Cavallo, habile physicien, le docteur Letsson, vertueux quaker, qui, le pre-

mier, a affranchi les nègres de ses possessions américaines ; les esclaves devenus libres n'ont jamais voulu se séparer de lui. Le célèbre anatomiste Sheldon lui offrit, parmi de nombreuses préparations et des objets rares, une espèce de momie remarquable par le sujet et par les procédés de cette opération. C'étoit une jeune femme de 19 à 20 ans dans un état de nudité, étendue et couchée comme sur un lit, placée dans une table d'acajou, dont le dessus s'ouvroit en coulisse, et le chassis en glace s'enlevoit à volonté. On pouvoit admirer alors la souplesse des bras, une sorte d'élasticité dans le sein et même dans les joues, et une conservation parfaite dans le reste du corps. Curieux de savoir quelle étoit cette jeune personne dont il avoit conservé précieusement les restes, M. Sheldon répondit : « c'est » une maîtresse que j'aimois tendrement ; je lui donnai tous mes soins pendant une longue maladie ; » elle exigea, peu de temps avant sa mort, que je » fisse une momie de son corps, et que je la gardasse » auprès de moi : je lui ai tenu parole ». Il faut convenir que c'est-là une manière assez singulière de prouver sa tendresse et sa sensibilité.

Après avoir assisté à une séance de la Société royale, séance qui ressembloit à tant d'autres, après avoir visité l'observatoire de Greenwich, le citoyen Faujas fut voir, à dix milles de Londres, les jardins du chevalier Banks, et à l'extrémité de la forêt de Windsor passer la nuit avec les télescopes de M. Herschel. On trouve, dans un de nos précédens journaux, une description circonstanciée de cet ob-

servatoire unique dans son genre, et des surprenans et ingénieux instrumens avec lesquels on est sans cesse en relation avec cette partie sublime de la création, qui démontre à chaque observation l'éternelle puissance du Créateur (1). M. Faujas profita pendant sept heures d'une des plus belles nuits que le climat de l'Angleterre pouvoit lui offrir, et en même-temps de l'excessive complaisance du correspondant des astres, de l'inspecteur du ciel. Descendu sur la terre, il se trouva au milieu de ce que la nature, non moins étonnante, a de plus varié, de ce que toutes les contrées du globe ont produit de plus rare en végétation. Les jardins de Kew lui firent presque oublier l'ordre et l'harmonie qu'il venoit d'admirer, en lui offrant un ordre et un arrangement presqu'égal dans le mélange des arbres et des arbustes de l'un et l'autre hémisphère. « Cet accord » est si parfait que l'ame semble se reposer par- » tout avec la même satisfaction. Ses sensations sont » douces et variées ; tout l'enchante, et rien ne la » fatigue. Les serres sont disposées avec intelligence ; » les unes n'ont qu'une chaleur modérée pour les » plantes qui se plaisent dans une température douce ; » d'autres reçoivent une chaleur forte et sèche con- » venable à celles du climat d'Afrique ; d'autres, » destinées aux végétaux qui croissent dans les parties » de l'Amérique au milieu d'une atmosphère chargée » de vapeurs, reçoivent une chaleur humide : c'est » avec toutes ces précautions, tous ces rapproche-

(1) Troisième année, Tome II, page 175.

» mens de la nature, aidés de soins assidus, que les » plantes les plus précieuses et les plus difficiles à » conserver croissent ici presqu'aussi-bien que dans » le lieu de leur naissance ». Le naturaliste rendit son hommage à l'*Hedisarum girans*, venu des Indes en 1775, à la *dionœa muscipula* que la Caroline meridionale a vu naître, au *magnolia grandiflora*, formant des arbres de haute grandeur, couverts de belles fleurs qui parfument l'air.

Le Muséum britannique ne mérite pas, selon notre voyageur, les éloges qu'on lui a prodigués; c'est un amas informe d'objets disparates; c'est plutôt un magasin immense dans lequel les diverses productions de la nature et les curiosités de l'art semblent avoir été jetées au hasard, qu'une collection savante destinée à instruire et à honorer une grande nation.

Après avoir fait connoissance avec les plus célèbres ingénieurs en instrumens destinés aux sciences, avec les Ramsdem, les Dolland, les Nairne; après avoir parcouru la manufacture de Wedgwod, si connue en France sous le nom de fayence anglaise, et si bien imitée par le citoyen Olivier, rue de Charone, faubourg Saint-Antoine; celle de Parcker, dans laquelle le verre est façonné sous les mains d'artistes habiles en coupes, en vases, en aiguières, en flacons de toutes les formes; après avoir connu, autant qu'il lui étoit possible, les divers procédés des arts et les différentes manières de traiter le même art chez les nations, le citoyen Faujas ne put quitter Londres sans voir ces Quakers si modestes, si vrais,

si religieux, pour lesquels il se sentoit une espèce de vénération. Il assista à une de leurs assemblées pieuses, où, dans le recueillement et le silence, ils attendent l'inspiration ; il ne fut pas satisfait sur cet article pendant plusieurs heures qu'il passa avec ces contemplatifs ; enfin il entendit quelques mots prononcés lentement et à longs intervalles d'un ton mélancolique et sombre avec des balancemens dans tous les sens ; « insensiblement l'action redoubla, bientôt la contention du corps et de l'esprit attire le » sang vers la tête ; les joues se colorent, les pensées » naissent, les expressions les suivent, l'ame et le » cœur s'embrâsent, une sorte de tremblement se » manifeste, l'orateur est inspiré ».

Le principal but du voyageur étant de visiter les lieux volcaniques, l'Ecosse et sur-tout la grotte de *Staffa* devoient lui procurer les plus vives jouissances. Tout ce qu'offrent la nature et l'industrie qui sait la rendre utile à l'homme n'échapoit cependant point à son attention. Les fameuses mines de Newcastle, ce grand foyer de Londres, cette pépinière de matelots anglais, ce berceau du grand scrutateur du globe, de Cook, dont on montre l'humble toit sous lequel il étoit né, arrêtèrent pendant cinq jours la course du naturaliste ; il faudroit transcrire tout ce qu'il observa dans cet espace de temps, ce que le génie des arts lui montre de création, ce que l'industrie lui développe de moyens, ce que l'active intelligence lui présente de ressources d'économie, on y verroit comment des chariots portant huit milliers de charbon parcourent plusieurs milles sans

chevaux, comment un vaisseau se trouve chargé sans le secours des bras, avec quelle simplicité de procédés on extrait le vitriol des pyrites séparées du charbon de terre, comment enfin cette immense quantité de poussière de charbon produite par plus de cent mines en exploitation devient elle-même un charbon plus parfait et plus propre aux opérations des arts. Tout ce qui est sous les yeux de l'observateur le porte à insister, comme il a fait dans d'autres ouvrages, sur les avantages de toute espece qu'on peut obtenir du charbon de terre dans une société d'hommes aussi nombreuse que la France. « Sa » position locale est telle que la terre y recèle de » nombreuses mines de charbon de terre, dont plu- » sieurs ne sont pas ouvertes, et celles qui le sont » ne marchent qu'avec des foibles moyens. Les » fleuves et les rivières qui traversent la France » donnent de grandes facilités pour ouvrir des ca- » naux ; il seroit bientôt temps de s'occuper de l'ef- » ficacité de cette ressource ; les individus y trou- » veroient leur aisance et leur bonheur, le gouver- » nement une source de prospérité dont il ne se » doute pas ».

Arrivé à Edimbourg, le citoyen Faujas, toujours attiré vers les objets d'utilité générale, s'empressa d'être introduit dans la plus grande fonderie de fer qui existe en Europe ; mais ce n'est qu'avec des recommandations prépondérantes qu'on y arrive. Le docteur Swediaur qu'il avoit connu à Paris fut son protecteur ; les grands ateliers où sont placées les fonderies de canon lui furent seuls interdits. Tout

lui offrit un spectacle aussi nouveau qu'intéressant. Ici, des cours immenses couvertes de canons, de bombes, de mortiers, de tous les instrumens de mort; là, des fourneaux de quarante-cinq pieds d'élévation, engloutissant jour et nuit des masses énormes de minerais et de charbon, et vomissant de six en six heures des ruisseaux de fer liquide. Le feu est entretenu, excité dans ces gouffres embrâsés par quatre pompes à air du plus gros calibre, où le vent comprimé dans des cylindres de fer, et se réunissant dans un seul tuyau, produit un sifflement si violent, que si on n'étoit pas prévenu on ne pourroit guères se défendre d'un sentiment de terreur. Cette masse d'air est indispensable pour soutenir au même degré d'incandescence une colonne de charbon et de minerais de quarante-cinq pieds de hauteur, dont la flamme dépasse de dix pieds la gueule des fourneaux. « Je voudrois, dit M. Faujas, que le » peintre du Vésuve, que Voltaire, qui a si bien » rendu les effets de ce volcan dans les plus fortes » éruptions nocturnes, vînt exercer ici ses pinceaux » sur ce volcan artificiel, non moins piquant que » l'autre par ses effets ». Le naturaliste se montre ensuite dans les détails sur les différentes sortes de minerais employés dans cette habitation de cyclopes; détails qui ne sont pas susceptibles d'extraits. Il repose ensuite le lecteur sur des idées plus douces en parcourant le magasin où l'on trouve fabriqués tous les instrumens de l'agriculture et des arts, tous les ustensiles domestiques, tous les objets d'agrément et de nécessité d'un prix convenable à toutes les

fortunes; ainsi, depuis le canon du plus gros calibre jusqu'à l'utile casserole, à l'humble pelle, tout se trouve dans ce vaste laboratoire formé par des procédés ingénieux, par des machines qui tiennent lieu de bras, en accélérant et perfectionnant l'ouvrage.

En sortant de cet immense atelier, le citoyen Faujas n'étoit point éloigné de Sterling, ancienne résidence des rois d'Ecosse; il s'y rendit, et il n'y vit que les restes de leurs palais et la salle du parlement en dégradation. Les mines de charbon de Kukroos l'attirèrent. Des éruptions volcaniques, dont les débris couvrent le sol, n'ont point atteint les couches de charbon qui sont à plus de cent pieds de profondeur. Ce que ces mines ont de remarquable, c'est qu'elles se prolongent à de grandes distances sous la mer, et que les ouvriers travaillent avec sécurité dans ces souterrains sans s'inquiéter des masses énormes d'eau qui se balancent sur leur tête.

« Ainsi pendant que ces infatigables et hardis mi-
» neurs, foiblement éclairés par la lueur funèbre
» de leurs lampes, font retentir à coup de pic ces ca-
» vités profondes, des vaisseaux poussés par des vents
» favorables passent à pleines voiles au-dessus de
» leurs têtes, et les matelots se réjouissant du beau
» temps expriment leur contentement par des chants;
» mais d'autres fois l'orage se développe, l'horison
» s'embrâse, la foudre gronde, la mer est en fureur,
» tout est consterné, tout l'équipage est tremblant;
» et les mineurs tranquilles, ignorant alors ce qui se
» passe, joyeux et satisfaits, chantent en chœur
» avec transport et leurs plaisirs et leurs amours,

» pendant que le vaisseau se brise et s'engloutit sur » leurs têtes. Image malheureusement trop vraie des » vicissitudes journalières de la vie de l'homme ».

En parcourant la route qui conduit au nord de l'Ecosse, l'amant de la nature y trouve autant d'occasion de plaisirs et d'observations qu'il rencontre de sites divers, de variétés instructives. L'homme y trouve sur-tout cette cordiale et expansive hospitalité qui n'existe plus dans les sociétés parvenues au dernier période de civilisation. Les montagnards écossais sont encore des hommes neufs que la corruption sociale n'a pas encore atteints ; leur habillement peu convenable à leur climat froid et humide est singulier ; c'est une veste militaire à revers et à paremens, d'une étoffe de laine à grands carreaux rouges, verts, bleus et blancs ; c'est un grand manteau de la même étoffe, retroussé et noué sur l'épaule gauche ; c'est une espèce de jupe qui ne descend qu'a la moitié de la cuisse, courte et plissée comme le bas de la cotte-d'arme de l'habillement romain ; ils sont chaussés d'un demi-bas de laine à bandes croisées et de diverses couleurs qui laisse une partie de la jambe à découvert, et qui imite assez le brodequin des anciens guerriers. Leur tête est couverte d'un bonnet bleu avec une bordure autour de couleur rouge, bleue et verte ; une seule plume longue et flottante le surmonte. Une ceinture de peau de loutre, à laquelle est suspendue un poignard et des pistolets, leur sert en même-temps de bourse et d'ornement. Cet habillement, qui est commun aux habitans des îles Hébrides, leur vient-

il des Romains qui voulurent les conquérir, ou des Celtes leurs ancêtres? Ils y sont si attachés par le souvenir de leur antique valeur et de leur indépendance, que le gouvernement Anglais n'a jamais pu les engager à l'abandonner. C'est parmi eux qu'on conserve les Poëmes d'Ossian en langue Celtique, que Macpherson a recueilli par fragmens, que le Tourneur nous a fait connoître. Les habitans de ces contrées et des îles les déclament, ou plutôt ils les chantent sur une modulation conservée de race en race.

Arrivé au bord de la mer, le citoyen Faujas ne trouva pas une embarcation propre à lutter contre l'impétuosité de cet élément toujours en fureur dans ces parages; il s'arrêta à Oban; mais il fut dédommagé de ce séjour forcé par un joueur de cornemuse regardé comme un excellent musicien de *l'école Highlandoise*, qui se chargea de lui faire les honneurs de sa Patrie, en passant les nuits sous ses fenêtres, et en s'opposant à son sommeil par ses harmonieuses politesses. Il ne jouoit jamais que le même air, si on peut appeler de ce nom une sorte de compositton inintelligible pour des étrangers, mais qui rappelle aux montagnards des événemens historiques qui ont le plus grand intérêt pour eux. Le naturaliste trouva dans les environs d'Oban de quoi se consoler de cette vexation polie, par la profusion d'objets de son geût que la nature sembloit avoir répandus exprès pour tromper son ennui. Enfin parvenu à l'île de Mull, et accueilli chez M. Mac-Liane avec cette cordialité franche qui entraîne et qui est

bien

bien préférable à cette politesse d'apprêt et de convention qui trompe ; il fit toutes ses dispositions pour arriver au principal terme de son voyage, à cette majestueuse et admirable superfétation volcanique que renferme l'île de Staffa, que M. Banks observa le premier en 1772. Le ciel et la mer voulurent favoriser cette passion de voir, de s'instruire, d'étudier qui y conduisoit le voyageur à travers tant de difficultés. « J'arrivai, dit-il, à l'entrée de ce mo-
» nument merveilleux qu'une tradition ancienne,
» mais fabuleuse, regarde comme l'antique palais
» du père d'Ossian ; je fus obligé d'ôter mes souliers
» pour ne pas glisser dans la profondeur de cet
» antre, où la mer s'engouffre avec fracas, et où on
» ne peut cheminer qu'avec la plus grande précau-
» tion du seul côté droit de la grotte, sur une espèce
» de corniche élevée de quinze pieds au-dessus de
» l'eau, fermée par une multitude de colonnes ba-
» saltiques verticales. L'entrée de cet édifice naturel
» a trente-cinq pieds d'ouverture, sa hauteur cin-
» quante-six, sa profondeur cent quarante ; les co-
» lonnes verticales qui composent la façade sont de
» la plus grande régularité ; elles ont quarante-cinq
» pieds d'élévation jusqu'à la naissance de la voûte ;
» le cintre est composé de deux demi-courbes iné-
» gales, formant une espèce de fronton naturel ; le
» massif qui couronne le toit ou plutôt qui le forme
» a vingt pieds dans sa moindre épaisseur ; c'est un
» composé de prismes d'un petit calibre, plus ou
» moins réguliers, affectant toute sorte de directions,
» étroitement unis et cimentés en-dessous et dans les

» joints par de la matière calcaire d'un blanc jaunâtre, et par des infiltrations zéolitiques qui donnent à ce beau profond l'aspect d'une mosaïque. » J'ai vu, ajoute l'intrépide voyageur, beaucoup » d'anciens volcans; j'ai décrit de superbes chaussées » basaltiques et de belles cavernes au milieu des » laves; mais je n'ai rien trouvé qui approchât de » celle-ci, et qui puisse lui être comparé, soit par » l'admirable régularité des colonnes, par l'élévation » de la voûte, par le site, par les formes, l'élégance, la ressemblance de cet ouvrage de la nature avec les chefs-d'œuvres de l'art, et cependant » l'art n'est pour rien ici; il ne faut donc pas être » étonné si la tradition en a fait la demeure d'un » héros ». M. Troil, évêque de Linckœping en Suède, qui avoit accompagné le chevalier Banks, frappé de cette création ignée s'écrie: « combien les portiques » des anciens ne brillent-ils point à nos yeux par » les descriptions qu'on en a faites, et combien ne » sommes-nous pas saisis d'admiration en voyant » les colonades de nos édifices modernes? Mais quand » on a vu la grotte de Fingal, il n'est plus possible » d'établir de comparaison, et on est forcé de convenir que ce morceau d'architecture, exécuté par » la nature, surpasse de beaucoup celui de la colonnade du Louvre, celui de S. Pierre de Rome, » et même encore ce qui nous reste de Palmire et » de Pœstum, et tout ce que le génie, le luxe et » le goût des Grecs a pu inventer ». *Lettres sur l'Islande, traduites en français*, page 376.

L'île entière, qui n'a que deux milles de circon-

férence, n'est qu'un grand rocher volcanique; de très-belles colonnades occupent plus de la moitié de cette circonférence, et sont absolument à l'extérieure du côté de la mer; elles reposent sur un courant de lave graveleuse qui leur sert de base; elles ont suivi la direction plus ou moins inclinée, plus ou moins horizontale de ce courant; toutes les chaussées prismatiques sont recouvertes par une énorme coulée de lave. Le sommet de ce couronnement est recouvert d'un peu de terre végétale, provenant de la décomposition de la lave et de quelques foibles graminées qui y croissent, et qui ne suffisent pas au premier besoin de seize insulaires qui habitent cette roche aride.

Le retour du citoyen Faujas dans sa patrie sera la matière d'un second Extrait, qui ne sera pas moins instructif pour ceux que des observations sur les sciences naturelles et des apperçus sur les arts utiles intéressent.

A. J. D. B.

# BIOGRAPHIE.

*Notice historique sur Alexandre Bicchierai, Médecin à Florence.*

Le 13 mars dernier, vers les quatre heures du soir, est mort dans cette ville le célèbre médecin et philosophe Bicchierai, qui peut passer pour un modèle des plus nobles vertus sociales.

Alexandre Bicchierai, né de parens honnêtes, reçut la première instruction d'un oncle très-savant, docteur de théologie à Pise, aux soins duquel son enfance avoit été confiée. Sous ce maître habile et vigilant, il prit des notions assez étendues de la langue latine, et commença l'étude des bons ouvrages qu'a produits l'Italie. Bientôt il entra dans l'école dite *Dei clerici e cavalieri*, et les plus rapides succès présagèrent à ses maîtres ce qu'il devoit être un jour. En effet, cette sensibilité vive, cette compréhension facile et prompte, cet esprit élevé et indépendant, qui depuis ont formé son caractère, commençoient dès-lors à se montrer avec éclat. Préparé par les leçons dont il avoit si bien profité dans cette école, il passa à l'université de la même ville. Son intention étoit de se livrer à l'art de guérir, et il voulut ne négliger aucune des connoissances multipliées qui en sont la base ou l'ornement. En conséquence, il s'appliqua fortement à l'étude de la langue grec-

que (1), dans laquelle les pères de la médecine ont consigné tant de belles et précieuses observations; et en même-temps, pour former son esprit à cette exactitude qui seule nous fait distinguer les différens degrés de vraisemblance, et saisir les caractères légitimes de la vérité, il se livra sous la direction de ce même oncle à ce qu'on peut nommer l'art-pratique du raisonnement, c'est-à-dire, à la géométrie, à la mécanique et à l'analyse transcendante, sciences auxquelles il a toujours depuis donné quelque partie de son temps, et qu'il s'est même fait plus d'une fois plaisir d'enseigner aux jeunes élèves de grande espérance.

Muni de ces préliminaires essentiels, il se mit à étudier, sous le célèbre Bianucci, la physique particulière et générale. En peu de temps les sublimes calculs sur le mouvement des planètes, et les lois de la composition et décomposition des corps, tels que les uns et les autres avoient été transmis par le divin Newton et le grand Boërrhaave, lui devinrent égale-

(1) Les connoissances littéraires, telles que celles des langues anciennes et modernes, de l'histoire littéraire et de la bibliographie de la science qu'ils cultivent manquent en général à plusieurs de nos Savans les plus distingués; ce sont au contraire celles que les Etrangers commencent par acquérir, parce qu'elles les introduisent à toutes les autres; aussi les sciences mathématiques et physiques sont-elles cultivées en France avec un succès prodigieux, tandis que les Lettres languissent, ce qui existera tant que par un enseignement profond du grec et du latin on n'aura pas rétabli le goût des bonnes études. A. L. M.

ment familiers. En qualité de lecteur extraordinaire de l'université, titre que ses progrès étonnans lui avoient seul obtenu, il soutint que la chaleur animale vient de l'air respiré, théorie que Crawfort et les chymistes francais ont depuis établie sur une suite imposante d'expériences. Enfin, il fut en état d'enseigner les principes de la navigation aux jeunes chevaliers de la caravane de S. Etienne, à la place du professeur Gatti, pour lors absent.

De l'université, où il avoit passé beaucoup au-delà du temps prescrit, et où ses talens et son caractère lui avoient acquis l'amitié des premiers professeurs, particulièrement de Banucci et de Perelli, il vint dans la capitale, plutôt pour y recommencer ses études que pour y jouir de la réputation naissante que lui donnoient déjà ses premiers succès. Son plan de travail devint alors plus vaste, et prit en même-temps plus de régularité. Il n'est point de plante, de polype, de ver, de testacé, de reptile, de quadrupède, d'oiseau que le jeune médecin n'appelât, pour ainsi dire, devant lui, qu'il ne voulût étudier et connoître, non-seulement par ses caractères extérieurs, mais par sa structure interne, par les fonctions des parties qui constituent chacune des espèces vivantes, afin de les comparer entre elles et toutes avec l'homme, qui n'étoit pas seulement à ses yeux le chef-d'œuvre de la création, mais encore l'objet et la fin qu'il se proposoit dans toutes ses recherches et dans tous ses travaux.

Bien différent de ces faiseurs de visites qui, sans lumières et pour ainsi dire sans l'œil de la science,

prétendent pourtant observer, mais ne peuvent jamais être que d'aveugles empiriques, son but étoit toujours de réduire les symptômes de chaque maladie en système, d'après les lois fondamentales de l'économie vivante ; et le jugement dont elle devoit être l'objet étoit à ses yeux parfaitement semblable à la solution d'un problème, laquelle doit se tirer de toutes ses données réunies. De cette manière, il pouvoit toujours se tracer une méthode de traitement uniforme et simple ; et ses vues se trouvant confirmées par le succès, sa pratique ferme et sûre dans tous les cas semblables devenoit encore féconde en ressources pour tous les cas seulement analogues. A cette exactitude de raisonnement, Bicchierai réunissoit la plus grande patience, la constance la plus infatigable dans ses observations et dans ses recherches au chevet des malades, ce qui le distinguoit encore suffisamment de la plupart de ceux qui portent le nom de *médecin*. Dans le cours de sa longue pratique il n'a soigné aucune maladie dont il n'ait consigné dans son livre-journal les symptômes, la marche, la terminaison ; il n'examinoit aucun cadavre sans décrire pour lui-même les altérations morbifiques qu'il pouvoit y découvrir ; il n'avoit connoissance d'aucun remède ancien ou nouveau dont il n'éprouvât les effets avec toute l'attention et toute la candeur imaginables.

Tels ont été les fondemens de cette estime générale dont il a joui pendant toute la durée de sa carrière. Honoré, chéri, comblé de bénédictions par le pauvre et le malheureux, recherché par les savans

et les philosophes, respecté par les grands, il fut sur-tout l'objet des attentions particulières et de l'amitié du lord Cowper, dont la mort a causé tant de justes regrets, et laissé de si tendres souvenirs. Ce respectable étranger le choisit pour son médecin ordinaire; il attacha des appointemens considérables à cette place, et le gouvernement de Toscane y joignit le titre de lecteur ou professeur ordinaire de physique à l'université de Pise.

Florence ne fut pas la dernière à sentir le prix de son illustre médecin; tandis que les étrangers, particulièrement les Anglais et les Français, dont Bicchierai connoissoit et parloit avec facilité les langues, venoient lui prodiguer à l'envi tous les témoignages de considération et d'estime, le grand-duc Léopold voulut acquitter la dette des Toscans. Persuadé qu'il ne pouvoit remettre en des mains plus habiles l'instruction des jeunes praticiens qui suivoient le grand hôpital *di Santa-Maria nuova*, il lui conféra le titre de professeur de *Clinique* en l'université de Pise, à la charge d'enseigner à Florence; et comme ce prince avoient conçu le projet utile de rendre célèbres et plus commodes les bains de Montecani, en y faisant quelques contructions nécessaires et divers établissemens nouveaux, il choisit peu de temps après Bicchierai pour faire l'analyse et pour examiner les vertus de ces eaux minérales, commission que notre médecin remplit d'une manière digne de lui; car pour établir leur salubrité sur des motifs concluans, il ne se contenta pas d'une suite d'expériences chymiques faites avec le plus grand soin,

et des analogies évidentes que la comparaison des autres eaux pouvoit lui fournir ; il crut avec raison que les effets des remèdes ne peuvent être déterminés que par des observations pratiques, et en conséquence il rassembla, choisit et mit dans le meilleur ordre possible toutes celles relatives à l'objet de ses recherches, d'où il est résulté le corps de preuves le plus démonstratif et l'un des meilleurs traités de médecine du siècle présent.

Soutenue par le génie de Bicchierai, l'école-pratique du grand hôpital de Florence étoit devenue un grand foyer d'instruction. De-là, les lumières se répandoient au loin avec l'excellente méthode qu'il avoit adoptée ; et tandis que ses leçons publiques dirigeoient les jeunes élèves dans leurs observations au lit des malades, sa bibliothèque et ses entretiens particuliers, toujours offerts à ceux d'entr'eux qui joignoient un esprit sage et un caractère estimable à l'application et aux talens capables de la rendre fructueuse, en aidant puissamment ces élèves dans leurs travaux, leur en payoient en quelque sorte la première récompense. Grand nombre de savans médecins, de citoyens excellens sont sortis de ce lycée, où le commerce assidu d'un maître si respectable les formoient à toutes les habitudes de la morale et de l'art de la vie, en même temps qu'il leur prodiguoit toutes les lumières du savoir.

L'immense quantité de ses livres, leur choix, leur distribution pouvoient donner une idée de l'étendue du plan qu'il s'étoit tracé pour ses leçons, et qu'il exécutoit avec la plus constante assiduité. On y re-

marquoit une longue suite d'observations météorologiques faites par lui-même, durant trente années, sur le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, l'anémomètre, et toutes vérifiées et renouvelées plusieurs fois par jour; on y remarquoit plus particulièrement encore une collection de plusieurs volumes d'histoires de maladies écrites de sa propre main, lesquelles forment le précieux complément de cette riche bibliothèque; on y voyoit enfin le choix le mieux fait des plus rares productions de la nature et des plus belles machines servant aux expériences de physique ou de chymie.

C'est ainsi que, distingué par son mérite, comblé d'honneurs, et favorisé de tous les dons de la fortune, vivoit notre Bicchierai, quand au milieu de ses utiles travaux il s'est vu frappé tout-à-coup d'une fièvre maligne, dont il a lui-même, dès l'invasion, prédit l'issue funeste; et sans perdre un instant la connoissance, ni sur-tout cette fermeté tranquille qui lui étoit naturelle, il a terminé sa carrière honorable, laissant la ville de Florence, la Toscane et l'Italie plongées dans le deuil le plus sincère et le plus profond.

*Eloge de Lamanon, par le citoyen Ponce, lu dans la séance publique de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, séante au Louvre, le 9 Vendémaire, an 6* (1).

Lorsqu'un homme célèbre vient à terminer une longue et brillante carrière, illustrée par des actions héroïques ou par des productions sublimes, les honneurs rendus à sa mémoire doivent être envisagés plutôt comme le tribut de notre reconnoissance que comme l'expression de nos regrets. Alors il a rempli sa tâche; le bien qu'il a fait nous reste, les lumières qu'il a répandues se propagent, et une existence plus longue, à un âge où l'affoiblissement des organes met un terme aux brillantes conceptions du génie, n'ajouteroit plus rien à sa gloire, ni au bonheur de ses semblables. Mais lorsqu'un jeune homme, doué de rares vertus et de talens prématurés, est arraché à la vie par une suite de son dévouement aux sciences, cette perte doit exciter en nous les plus vifs regrets, puisque l'espoir du bien qu'il auroit pu faire est enseveli avec lui dans la tombe.

Robert-Paul Lamanon naquit à Salon, en Provence, en 1752, d'une famille ancienne et fort estimée; je ne m'arrêterai pas sur son éducation. Si l'homme ordinaire a besoin d'en recevoir une bonne,

(1) Voyez Tom. III, p. 535.

l'homme de génie sait et doit s'en créer une nouvelle. Puîné de sa famille, et par conséquent condamné par l'usage à la vie oisive d'un bénéficier, Lamanon vint finir ses humanités à Paris. Déjà il sentoit pour l'étude des sciences, et par prédilection pour cette science sublime qui réunit la connoissance de l'universalité des productions de la nature, ce penchant inné, sûr présage des grands succès. Devenu maître de disposer de sa personne par la mort de son père et celle de son frère aîné, il s'empressa de quitter un état pour lequel il ne se sentoit aucune vocation.

Un prélat alors dans la plus haute faveur à la cour, apprenant que Lamanon veut quitter son canonicat, lui propose une somme assez considérable pour en obtenir la résignation en faveur de l'un de ses protégés. « Le chapitre d'Arles ne m'a point vendu mon » bénéfice, répond le jeune séminariste ; je veux le » lui remettre tel que je l'ai reçu ». La nature l'ayant doué d'un sentiment de justice, que les préjugés de sa naissance n'altérèrent jamais, il voulut renoncer par un acte particulier au barbare avantage que lui donnoit la loi, et n'accepta de la succession de son père qu'une part égale à celle de chacun de ses frères et sœurs.

Affranchi des entraves de son premier état, Lamanon se livra à l'étude avec une ardeur peu commune. Curieux de soulever le voile qui dérobe à nos yeux les secrets de la nature, persuadé que l'homme, doué du plus rare génie, n'enfante que de faux systèmes dans le silence du cabinet, convain-

cu qu'il faut beaucoup voir, beaucoup observer et prendre en quelque sorte la nature sur le fait pour pénétrer la sublimité de ses opérations, notre jeune savant, plein de ces idées, parcourt la Provence, le Dauphiné, la Suisse, gravit les Alpes et les Pyrénées. Son génie s'enflamme et se développe tout-à-coup à la vue de ces vastes laboratoires de la nature ; parcourant tour-à-tour la cime des rochers et le fond des cavernes, pesant l'air, analysant les corps, il imagine s'être élevé à la connoissance de la création, et conçoit un nouveau système du monde. De retour chez lui, il se livre avec une ardeur nouvelle à l'étude de la météorologie, de la minéralogie, de la physique et des autres branches de l'histoire naturelle.

Voulant s'aider des lumières des savans de la capitale, Lamanon vint à Paris. Ce fut à l'époque de ce voyage qu'il entreprit celui d'Angleterre. Tourmenté du mal de mer dans la traversée, qui fut très-orageuse, courant risque à chaque instant d'être englouti par l'impétuosité des vagues, il se fit amarrer au grand mât pour contempler à loisir ce superbe et terrible spectacle. Les éclats de la foudre, le sifflement des vents, le feu des éclairs, la rapidité des lames qui le couvroient à chaque instant, tous ces objets, si effrayans pour un homme ordinaire, mettoient son ame dans une espèce d'ivresse, et il m'a répété plusieurs fois depuis que cette journée avoit été la plus belle de sa vie.

Convaincu que l'attachement d'un homme célèbre élève l'ame, excite l'émulation et devient un ai-

guillon de plus pour celui à qui l'étude est une jouissance, et les sentimens du cœur un besoin, Lamanon s'empressa de mériter celui de Condorcet, si connu par ses talens et ses malheurs. Cet académicien, qui entrevoyoit déjà ce qu'il pourroit devenir un jour, l'accueillit avec distinction, et par la suite lui voua l'amitié la plus tendre.

Pendant trois années consécutives que Lamanon passa à Paris, il suivit exactement les travaux des sociétés savantes qui l'avoient admis dans leur sein. Il fut, à cette époque, avec Court de Geblin, et quelqu'autres savans et artistes, l'un des fondateurs du Musée, dont la pluralité des membres sont réunis aujourd'hui à la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris. Parmi différens mémoires qu'il a lu dans les séances de ces sociétés, et dont plusieurs sont imprimés, je rappelerai une notice sur Adam de Crapone, l'un des plus habiles ingénieurs hydrauliques qui ait existé. C'est à cet artiste que nous devons plusieurs canaux d'arrosement qui fertilisent nos départemens méridionaux. Un mémoire sur les crétins ou crétinages, espèce de goëtre dont sont attaqués les montagnards de Savoie ; ce mémoire est rempli d'observations profondes et de réflexions judicieuses. Un autre sur la théorie des vents, notamment sur le vent mistral, fléau dévastateur des provinces du Midi. Ce morceau est un des meilleurs qui ait été fait sur cette matière. Nous rappelerons encore un écrit très-lumineux sur le déplacement des fleuves, spécialement celui du Rhône. Un autre enfin sur un ossement énorme appartenant à un poisson de la

classe des cétacés, trouvé à Paris en creusant les fondations d'une maison rue Dauphine.

Ayant conçu le dessein de revoir encore la Suisse et l'Italie, Lamanon se rendit d'abord à Turin, où il se lia avec les savans de cette contrée. La découverte de Montgolfier, cette nouveauté brillante, qu'on peut regarder peut-être comme ces phénomènes précurseurs des grands événemens, occupoit alors tous les physiciens de l'Europe. Notre jeune savant voulut aussi essayer quelques expériences en ce genre; il donna le spectacle d'un aërostat à la ville de Turin; mais n'appercevant pas dans cette découverte, qui l'avoit séduit d'abord, un objet d'utilité publique, ne prévoyant pas qu'un jour dans les champs de Fleurus cette même découverte fixeroit la victoire sous les drapeaux français, il reprit ses occupations favorites. Du Piémont, poursuivant le but de son voyage, il parcourt l'Italie, revient par la Suisse, visite les Alpes, gravit le Mont-Blanc jusqu'à sa cime; et chargé de riches dépouilles des contrées qu'il avoit parcourues, il se hâta de regagner la Provence pour y rédiger les matériaux intéressans qu'il avoit recueillis.

Je citerai un exemple de la scrupuleuse exactitude de ses observations. Convaincu que la plaine de la Crau, séparée par les eaux de la Durance, avoit formé autrefois un lac, il veut en acquérir la certitude physique; il recueille un caillou de chacune des espèces qui se rencontrent dans cette vaste plaine; il s'en trouve dix-neuf sortes distinctes. Alors, remontant les bords de cette rivière jusqu'à

sa source, près les frontières de la Savoie, il observe qu'au-dessus de chaque embranchement des rivières qui viennent se perdre dans la Durance, le nombre des cailloux qu'il rencontre, et dont il tient les échantillons, diminue. Il remonte alors le cours de chacune de ces petites rivières, et trouve sur leurs rivages le principe de chacun des cailloux dont est semée la plaine de la Crau ; il obtient ainsi la preuve incontestable que cette plaine fut jadis un lac formé par la Durance et par les rivières qui viennent mêler leurs eaux aux siennes. Si tous les savans mettoient autant de précision dans leurs recherches, des hypothèses plus brillantes que solides ne trouveroient plus autant d'admirateurs ; le charme de l'imagination et les graces du style n'usurperoient pas si souvent les droits imprescriptibles de la nature et ceux de la vérité.

Lamanon alloit faire imprimer son grand ouvrage de la Théorie de la Terre, lorsque le gouvernement, qui avoit conçu le vaste projet de compléter les découvertes du capitaine Cook, chargea l'académie des sciences de lui choisir des hommes capables de rectifier nos idées sur l'hémisphère austral, de perfectionner l'hydrographie, et de hâter les progrès de l'histoire naturelle. Condorcet ne connoissant personne pour cette dernière partie qui méritât mieux cette confiance que Lamanon, lui écrivit pour l'inviter à partager les périls et la gloire de cette belle entreprise. Notre jeune savant accepta avec transport une proposition qui mettoit le comble à ses vœux ; il vole à Paris, va chez le ministre, refuse

le

le traitement qu'on lui offre, embrasse ses amis, et part pour Brest.

L'armement fit voile le 1.er août 1785, sous les ordres d'un marin expérimenté, dont le zèle pour les sciences, l'attachement à son pays égaloient le courage et les lumières, et qui avoit déjà mérité et obtenu la confiance publique. Les savans de toutes les contrées étoient dans l'attente des découvertes utiles qui devoient être le fruit du zèle et des talens des hommes employés à cette expédition. Les commencemens de la navigation furent heureux ; après différentes relâches et une multitude d'observations, les deux vaisseaux arrivèrent à l'île Maouna, l'une de celles de l'Archipel-des-Navigateurs. Le bouillant Lamanon, impatient de s'assurer de la vérité des relations qui avoient été publiées sur cette contrée, descendit à terre avec Delangle, commandant en second de l'expédition. Au moment du rembarquement les Insulaires, séduits par l'espoir de trouver d'immenses richesses dans les chaloupes, espoir qu'avoit fait naître les présens qu'ils venoient de recevoir, voulurent empêcher de les remettre à flot, et attaquèrent les Français. Obligés de se défendre, le combat s'engage ; Lamanon, Delangle et dix hommes des deux équipages tombent victimes de la fureur de ces antropophages.

Ainsi périt Lamanon : son dévouement généreux a des droits sacrés à la reconnoissance publique ; il fut le seul de cette célèbre et malheureuse expédition qui ne reçut aucun traitement de la munificence nationale, et il succomba victime de son

amour pour les sciences à un danger particulier auquel ne concourut aucun des savans embarqués avec lui.

Lamanon étoit fait pour amener une révolution dans les sciences. La profondeur de ses idées, l'énergie de son caractère, la sagacité de son esprit jointes à cette vive curiosité qui porte à s'instruire et à remonter au principe de chaque chose devoient l'amener aux plus précieuses découvertes. Il étoit d'une haute stature, et joignoit à beaucoup de vivacité dans les yeux et d'expression dans la physionomie une force prodigieuse et une activité inconcevable; en un mot, la nature l'avoit créé avec le soin qu'elle semble mettre à la formation du petit nombre de ceux qu'elle destine aux grandes choses. Son style étoit nerveux; on y trouvoit souvent de la poésie, toujours des images dont la forme lui étoit propre; et à travers l'énergie de ses expressions attachantes, on rencontroit celle du sentiment; et s'il n'avoit pas cette tournure recherchée d'expression qui éblouit, il possédoit au suprême degré cette force de logique et de raison qui entraîne et qui étonne.

Malgré ses grandes occupations et la modicité de sa fortune, la bienfaisance, cette vertu des ames honnêtes et sensibles, avoit pris en lui l'ascendant que les plaisirs prennent chez les hommes ordinaires, et il trouvoit encore le temps et les moyens d'y satisfaire. Il n'auroit pas été insensible aux charmes de la société, si son ardeur pour l'étude lui eût laissé le temps de s'en occuper. Il avoit

une telle ingénuité qu'une dame aimable lui demandant un jour s'il avoit eu quelques liaisons intimes d'amitié avec les femmes, il lui répondit qu'il l'avoit toujours infiniment désiré, mais qu'il n'en avoit jamais trouvé le moment.

A l'époque de son voyage autour du monde, ce fut ce sentiment inné chez lui, ce vif amour de la liberté, qui formoit la base de son caractère, qui lui fit refuser le traitement accordé aux autres savans. Si je ne me plais pas, dit-il, à bord du vaisseau; si mon goût, ma curiosité me font désirer de me séparer de l'expédition, je ne veux pas qu'aucune puissance au monde ait acquis le droit de m'en empêcher. La mort a trahi l'espoir de l'amitié; elle a tranché la trame des jours de notre ami dans une terre étrangère et barbare, et notre douleur s'accroît encore de la privation du doux plaisir d'arroser ses cendres de nos larmes, et de joncher de fleurs les bords de son tombeau (1).

(1) J'ai connu aussi, dans ma première jeunesse, *Lamanon* chez Court de Gebelin, et dans quelques sociétés littéraires. Sa modestie, sa simplicité, sa probité sévère lui avoient fait des amis dont l'attachement avoit une grande vivacité; tels Monges le jeune, minéralogiste qui a aussi péri dans cette fatale expédition; Lamétherie, auteur de la Théorie de la terre, et rédacteur du Journal de Physique; le citoyen Ponce, artiste distingué par son talent pour la gravure, auteur de cet Eloge; et enfin Louis Bosc, Naturaliste ardent, actuellement dans l'Amérique Septentrionale, qui, depuis la mort de son ami, a toujours conservé son buste placé dans un lieu apparent de son cabinet, et couvert d'un crêpe funèbre.

A. L. M.

# PHILOSOPHIE.

*Geist der speculativer Philosophie, von Dietrich Tiedemann.— Esprit de la Philosophie spéculative, par Thierry Tiedemann, Professeur en Philosophie à Hambourg.* 1791 — 1797, in-8°. 6. *vol.*

Le dessein de ce livre est de faire voir ce que la philosophie spéculative a été depuis ses commencemens jusques vers le milieu de ce siècle, et par quelles causes les révolutions de cette science ont été produites; en un mot, de présenter au public une histoire pragmatique de cette partie importante de nos connoissances.

L'auteur expose les idées des philosophes spéculatifs, leurs raisonnemens, leurs théories et leurs systèmes; il fait observer au lecteur ce que chacun d'eux a inventé et ajouté aux connoissance acquises par ses prédécesseurs; il critique les dogmes et les systèmes, non-seulement pour déterminer le degré de probabilité historique des relations, mais aussi pour découvrir le sens précis des dogmes et le degré de vérité que nous leur devons accorder selon l'état actuel de nos connoissances; en un mot, il s'efforce de donner au lecteur un précis de toutes les idées, de tous les raisonnemens et de tous les systèmes intéressans que la raison spéculative a enfantés de

tout temps, et de faire voir en même-temps comment cette partie de la philosophie est devenue ce qu'elle est à présent.

Pour satisfaire entièrement à ce qu'on peut exiger d'un historien pragmatique, l'auteur a jugé nécessaire de développer aussi les causes qui ont produit les changemens arrivés à la philosophie spéculative; et comme ces causes se trouvent dans les gouvernemens, les situations politiques, l'éducation, il a cru devoir présenter au lecteur non-seulement un précis des ornemens de l'histoire politique, mais aussi des vies des principaux philosophes; enfin, pour voir tout de ses propres yeux, il a cru devoir recourir aux sources mêmes, non pourtant sans consulter les modernes les plus célèbres.

Le premier volume a paru en 1791 à Marbourg, chez M. Krieger; il a 391 pages; on y trouve tous les faits relatifs à la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Socrate. La préface expose aux yeux du lecteur le plan de l'ouvrage, et prouve en même-temps que la philosophie spéculative, à prendre ce mot dans son sens précis, ne date que de Thalès. Afin d'expliquer d'où Thalès peut avoir tiré la matière de ses raisonnemens, il fait voir ce que les Grecs ont pensée sur l'ame, la Divinité, l'état après la mort et l'origine du monde. Pour expliquer la naissance de la philosophie chez les Grecs, il montre que la forme démocratique de leurs états les portoit à cultiver la raison mieux que toutes les autres nations.

Après ces préliminaires, la vie et les systèmes

de Thalès, d'Anaximandre, de Pythagore, de Xénophane, de Parmenide, d'Héraclite, de Leucippe, d'Empedocle, de Démocrite et de Zénon d'Elée sont présentés aux yeux du lecteur avec ce résultat général que toutes les idées de ces philosophes tendent au matérialisme, et qu'ils n'ont point eu de connoissance claire d'une cause première du monde, seule distincte de la matière et hors la matière. La philosophie établissant ensuite son siége à Athènes, l'auteur essaye d'en rendre raison, tant par la constitution de cette république que par son grand commerce, et par l'industrie que la stérilité du sol rendoit nécessaire.

Il passe de là à Anaxagore, aux sophistes et à quelques autres philosophes, dont il ne reste que fort peu de leurs opinions.

Le second volume contient 588 pages, et comprend l'espace entre Socrate et Carneades. Tant que les mœurs et la constitution d'Athènes ne se corrompoient pas, la philosophie continua à prospérer ; mais quand par la guerre du Péloponèse et par l'Ochlocratie d'Athènes tout fut bouleversé, elle dégénéra en vaines subtilités et en disputes sans fin, dont les meilleurs esprits même furent infestés. La philosophie de Socrate, qui tend uniquement au bien public et au perfectionnement de chaque individu, dégénéra dans la secte de Mégare en chicanes de logique, et dans celle des Cyrénaiques en méthode de se procurer les plaisirs des sens.

Quoique Platon par la magie du style, Aristote par la profondeur des raisonnemens, et Zénon de

Citium par la noblesse des sentimens tâchassent de défendre la philosophie contre la corruption du siècle, elle déchut néanmoins par le doute de Pyrrhon, l'égoïsme moral d'Epicure, le libertinage de Bion, de Diodorus, et par les disputes des disciples d'Arcesilas et de Carneades. Le matérialisme des premiers philosophes, quoique soutenu par plusieurs de leurs successeurs, fit pourtant, peu-à-peu, place à un spiritualisme plus raisonnable, et l'athéïsme céda enfin au théïsme. Le Pyrrhonisme même, comme les chicanes des sophistes et les guerres perpétuelles des différentes sectes, ne servirent qu'à fortifier la raison et à épurer les idées.

Le troisième volume, qui a paru en 1793, contient 567 pages, et comprend l'espace entre l'Académie nouvelle et les Sarrasins. L'esprit d'invention s'éteignit peu-à-peu chez les Grecs, et la philosophie passant aux Romains y gagna fort peu. Les Chrétiens en la recevant enfin ne firent presque qu'accommoder le christianisme à la philosophie, et la philosophie au christianisme. On cherche les causes de ces phénomènes, et on les trouve dans l'avilissement des Grecs sous le despotisme des Macédoniens et des Romains, dans la tendance de la république romaine vers la guerre et la politique, dans le despotisme des Césars, dans les vexations des Proconsuls et dans la nécessité où se virent les Chrétiens de ne pas trop choquer la raison.

La superstition, qui s'empara des esprits, et les disputes sur les affaires de la religion, conjointement

avec les imperfections de la religion payenne, apperçues plus distinctement et plus universellement par les lumières de la raison, enfantèrent des systèmes de philosophie mystique, comme celui des cabalistes et de la secte d'Alexandrie. L'auteur tâche de découvrir les premières sources de ces diverses sortes de théories des émanations, et de démontrer la nullité de la philosophie dite Orientale. Il est parlé dans ce volume d'Apollonius de Tyane, de Philon le juif, de Rabbz Akibha et Siméon Bez Boshai, de Justin le martyr, Plutarque, Numénius, Galien, Ogène, Plotin, Porphyre, S. Augustin, Proclus, et de quelques autres de moindre importance.

Le quatrième volume, qui a paru en 1795, est de 648 pages, et comprend les Sarrasins et les Scholastiques jusqu'à Raymond Lulle. Les Sarrasins avec les autres barbares de l'Occident, en ruinant l'empire des Romains, éteignirent presqu'entièrement le flambeau des Lettres. Les papes, en aspirant à la monarchie universelle par l'assujétissement de la raison, firent tout pour bannir les connoissances profanes; il n'est donc plus étonnant que le nombre d'hommes éclairés et pensans allât toujours en diminuant. Jean de Damas et Théodore Abucara sont les seuls qui présentent quelque peu d'idées nouvelles chez les Grecs.

Comme parmi ces barbares les Sarrasins parvinrent les premiers à une grande puissance, et comme le luxe des Califes entraina nécessairement la ruine de la santé, ils furent les premiers qui sentirent la nécessité des études par le besoin continuel des

médecins. Forcés de se servir de médecins grecs, adonnés outre cela à la superstition astrologique, les Califes appelèrent à leur cour des philosophes grecs, pour se faire instruire dans ces sciences, et établirent des écoles de philosophie. Il parut donc chez les Arabes un assez grand nombre de philosophes, qui augmentèrent le nombre de nos connoissances par des idées et des systèmes nouveaux; mais comme leurs livres ne sont pas traduits en latin, ou sont devenus extrêmement rares, on n'a pu parler que d'Alfarabe, d'Avicenna, d'Algazel, de Thophail, d'Averroës, et de quelques sectes des Arabes.

Les Juifs, sans l'empire des Califes, animés par les honneurs et les richesses, attachés à l'etude de la médecine, cultivèrent aussi la philosophie, et Moyse, fils de Maimon, avec quelques cabalistes, se signalèrent par des idées nouvelles.

Les nations de l'Occident commençant peu-à-peu à se civiliser, sentirent aussi la nécessité de perfectionner l'esprit, et ce fut au commencement le clergé qui s'appliqua à l'étude des Lettres, pour maintenir, par la supériorité des lumières, son ascendant sur le peuple. Il s'établit à Paris une école de Théologie, qui se changea peu-à-peu en université, et mit en vogue la philosophie, qui reçut le nom de philosophie scholastique.

Quoiqu'on ait ordinairement mauvaise opinion de cette philosophie, et quoiqu'il soit vrai qu'elle s'occupoit trop de vaines futilités, il faut pourtant avouer qu'elle n'est pas destituée d'idées nouvelles, et qu'elle

a contribué beaucoup à préparer une meilleure philosophie. L'auteur s'est donc vu obligé de parler avec un peu d'étendue des Scholastiques, et de présenter au lecteur les raisonnemens les plus intéressans des docteurs de l'Ecole. Il traite dans ce volume de Scotus Erigena, d'Anselme de Cantorbéry, de Gilbert de la Porrée, d'Abailard, d'Albert-le-Grand, de Bonaventure, de Thomas d'Aquin, de Richard de Middleton, de Henri de Gant, Jean Duns Scotus, et de plusieurs autres.

Le cinquième volume, qui a paru en 1796, contient 624 pages; il continue l'histoire de la philosophie de l'Ecole, et développe les causes de sa décadence.

L'esprit humain acquit trop de lumières pour s'occuper plus long-temps de disputes de théologie; il commença à sentir que cette théologie ne s'accordoit pas trop avec les principes de la raison épurée; enfin il reçut de nouvelles lumières sur la beauté du style par la familiarité avec les auteurs Grecs et Romains, et se lassa de la philosophie sèche et épineuse de l'Ecole. Il s'éleva en Italie plusieurs antagonistes de l'Ecole; la réformation de Luther et de Calvin chassa les Scholastiques des universités des protestans, et il s'introduisit peu-à-peu une liberté de penser plus grande accompagnée de diverses tentatives de nouveaux systèmes en philosophie.

La raison préparée ainsi à sentir de nouveau ses forces, et excitée à construire de nouveaux édifices, continua ses progrès avec beaucoup de rapidité.

Le sixième volume, qui contient 740 pages, y

compris la table des matières, et qui vient de paroître, offre au lecteur le spectacle intéressant des grands efforts de la raison pour établir de nouveaux systèmes de philosophie spéculative. Ceux de Hobbes, Gassendi, Descartes, Malebranche, Spinoza, Ray, Parker, Stair, Locke, Bayle, Léibnitz, Derham, Nieuwenlgolt, Clarke, Wolf et Berkeley, auront de quoi occuper la curiosité du lecteur, et nourrir l'esprit du philosophe.

On voit par ce précis rapide d'un ouvrage considérable combien il a dû coûter de peines et de travaux à son estimable auteur ; combien il lui a fallu de temps et de soin pour présenter d'une manière aussi savante et aussi claire le tableau de tout ce qui a été écrit et pensé de plus important sur la philosophie spéculative, et combien il est nécessaire pour l'histoire de la philosophie, qui est très-loin d'être complète, malgré les ouvrages de Stanley, de Brucker, de Deslandes, etc.

A. L. M.

# POÉSIE LATINE.

*Henrici Collot d'Escury J. U. D. Musæ Juveniles.* A Rotterdam, chez Nicolas Cornel, 1797, *in*-8°. de 72 pages.

L'Auteur n'ignoroit pas la dépréciation actuelle des Muses latines. Il dit lui-même dans sa dédicace :

*Non favet inceptis nostrum, quod vivimus, ævum,*
*Pieridum dantur munera pauca faucis.*
*Non cura est Phœbum et musas coluisse latinas,*
*Inque adytis Pallas pœne relicta jacet.*

Cependant il reste encore en Hollande quelques amateurs et même quelques cultivateurs heureux de ce genre de littérature, où les *Jean Second*, les *Grotius*, les *Heinsius*, les *Burman*, les *Brouckhusius* se sont si honorablement distingués. Ce n'est que pour eux et pour ceux qui, ailleurs encore, partagent le même goût qu'il a voulu écrire.

*Hos adeas* (dit-il à sa muse) *teneros veletquo modestia vultus,*
*Et veniam admissi supplice voce roges.*

Sa muse n'en peut recevoir qu'un favorable accueil : le jeune *Collot d'Escury* fait honneur au savant *Nodell*, son maître et son ami, qui lui-même,

dans une pièce placée en tête de ce petit volume, s'exprime ainsi :

*Salvete ô ! lepidæ mihi puellæ,*
*Musæ* Descurii *mei tenellæ !*
*Quas pulchra facie, decore pulchro*
*Insignes, et amabili pudore,*
*Sed clausas nimium diu, domique*
*Latentes, avibus bonis venire*
*Vix tandem sinit ille in ora nostra !*

Le recueil de ces *Musæ Iuveniles* est composé de vingt-deux pièces plus ou moins longues. Nous y distinguons trois Héroïdes de *Lucrèce à Collatin*, de *Sophonisbe à Masinissa*, et d'*Anne de Boulen à Henri VIII.* Quelques morceaux de cette dernière suffiront pour donner à nos lecteurs un échantillon du talent du Poëte. *Anne*, forte de sa conscience, adresse ainsi la parole à son oppresseur, naguères son amant et son époux.

*Conscia mens rectè, nec quid sit fallere docta,*
*Despicit invidiæ tela maligna tuæ,*
*Et felix virtute sua, quam numina norunt,*
*Erigere ad cœlum lumina casta potest.*
*Quam violasse fidem culpas, Henrice, maritam,*
*Hæc sciet ad Stygias tendere honesta lacus.*
*Non timet æterni contingere judicis ora;*
*Non umbræ poscit mollia jura suæ.*

« Perfide, oseras-tu un jour regarder du même » front le juge suprême » ?

*Hiscere nonne tibi terras, scelerate, rogabit,*
*Optabisque meas, perfide, habere vices?*

(Les vers que nous venons de citer et ceux qui les suivent, et où il est question d'*Æacus* et des *Champs Elysées*, comme les autres offrent mention du *Styx*, nous ont semblé présenter un bizarre mélange d'idées païennes et évangéliques, qu'il est essentiel d'éviter dans cette sorte de sujet. Les premières y sont, à notre avis, absolument hors de saison. On sait à quels reproches ce genre de disparates a exposé *Sannazar* et beaucoup d'autres). —Indépendamment de cette crainte de l'avenir, le présent, ajoute la malheureuse *Anne*, torturera bien assez son coupable assassin.

*Quam tibi mordaces agitabunt pectora curæ !*
*Et requiem eripient nocte dieque tibi !*
*Non mortem timeo, tu vitam, Henrice, timebis,*
*Cum tibi erit præsens conjugis umbra tuæ.*

Une inquiétude agite l'infortunée *Boulen.* Le tyran, après s'être repû du sang de la mère, voudra-t-il épargner l'enfant, la tendrement aimée *Elisabeth*, qu'elle va laisser après elle ?

*Si quidquam doleo, de te dolet esse parentem,*
*Et venit in curas Elizabetha meas.*
*Sustinuit matrem sævæ qui tradere morti,*
*In socii partus sæviet ille tori.*
*Matris an amplexu viridi divulsa sub ævo,*
*Crudelem flectet filia parva patrem ?*

Mais bientôt le voile de l'avenir se déchire à ses yeux ; elle y lit toute l'histoire de Henri, et se sent rassurée et vengée. Ici l'auteur a su placer avec beau-

coup d'art les unions subséquentes de ce prince avec *Jeanne Seymour*, morte en couches ; avec *Anne de Clèves*, dont il trouva la figure si différente du portrait qu'on lui en avoit envoyé, qu'il la répudia au bout de six mois pour sa difformité ; avec *Catherine Howard*, décapitée pour ses galanteries. (*Catherine Parr* est oubliée.) *Edouard* (sixième du nom) fils de *Jeanne Seymour*, la rivale à laquelle *Boulen* se voit sacrifié, moissonné au bout de son troisième lustre, ne jouira que peu de temps de la royauté ; et alors cette enfant, pour qui elle vient d'exprimer de si tendres alarmes, montera sur le trône, et en sera l'honneur pendant près d'un demi-siècle. Cette partie de la piéce que nous avons sous les yeux est remarquable par sa précision.

*Quo feror ? insolito motu quo membra tremiscunt ?*
*Prœcinit eventus quis Deus ore mihi ?*
*Illa* Johanna, *mihi quæ priscos abstulit ignes,*
*Illa* Johanna, *mei parte recepta tori,*
*Illa tibi infaustos lœvo dabit omine partus,*
*Pronuba et optatam Juno negabit opem.*
*Altera et* Anna *tuos penetrabit pulla penates,*
*Horrenda facie pœne timenda tibi.*
*Mox avibus* Catharina *horum conscendet iniquis,*
*Illa dabit lachrymis tristitiæque locum :*
*Transferet hœc alio, conjux male fida, calores,*
*Dira nocerca tibi mater amoris erit.*
*Et regni teneat quamvis* Eduardus *habenas,*
*Vere juventutis filius ille cadet.*
Elizabetha *suum ast æquabit nomen Olympo,*
*Et fama implebit solis utramque domum,*
*Et faciles in vota deos regnoque faventes*
*Inveniet, sœcli gloria amorque sui.*

C'en est assez pour faire connoître le mérite poëtique du jeune *Collot d'Escury*. Une seule inadvertence contre la *quantité* ( elle est peut-être l'unique de tout le volume ) nous a frappés dans cette Heroïde ; elle se trouve page 34, v. 8.

*Voventem capiti pessima quæque tuo.*

La première *en voventem* est brève, et le *spondée* la demandoit longue.

Nous avons en même-temps reçu de Hollande les premières feuilles d'une nouvelle traduction latine d'*Anacréon*, par M. *Hœufft*. Celle-ci est en mètre lyrique, et elle prouve, ainsi que M. *Hœufft* l'avoit pressenti, et qu'il justifie, l'observation que nous nous étions permise sur le choix qu'il avoit fait du mètre élégiaque pour sa première version, que nous avons fait connoître dans ce Journal (1). Nous nous promettons de revenir sur cette nouvelle production.

P. H. M.

(1) Tome II, page 237.

# POESIE ANGLAISE.

*Satyres d'Young*, ou *l'Amour de la Renommée, passion universelle, traduction libre de l'anglais, par T. P. Bertin.* Paris, chez T. P. Bertin, Libraire, rue de la Sonnerie, n°. 1. An V, 1797.

Les Satyres d'Young passent pour son ouvrage le plus correct et le mieux fini, quoiqu'il ait été composé dans la jeunesse de cet écrivain.

Cet ouvrage n'a pas encore été traduit ; mais le citoyen Bertin prévient dans sa préface qu'il n'en donne qu'une imitation abrégée, et non pas une traduction littérale et complète.

Le traducteur a réduit en deux parties les sept Satyres qui composent cet ouvrage. La première s'adresse aux hommes, la seconde est dirigée contre les femmes. Il a seulement indiqué par un astérisque la division des Satyres ; il a suivi en général le plan de l'ouvrage, dont nous allons citer les morceaux qui nous ont paru les plus remarquables.

Les Satyres d'Young commencent par une flatterie, et il est remarquable que les meilleurs satyriques ont aussi été les plus grands louangeurs. Les Satyres d'Horace sont remplies d'éloges d'Auguste, de Mécène et de Pollion ; celles de Pope sont de même adressées à plusieurs hommes en crédit. L'auteur semble aussi rechercher un appui contre tous ceux

qu'il veut exciter contre lui en attaquant leurs vices ou leurs ridicules.

« Instructive Satyre, s'écrie en commençant notre Poëte, fidelle à la cause de la vertu, tu supplées ouvertement au silence des lois. Quand les vices d'un siècle licencieux accusent hautement notre indulgence et soulèvent notre haine, quand les sottises de l'étranger viennent comme les Arts prospérer à grands frais dans les mains de l'industrieuse Angleterre, quand Thémis tient le glaive levé et n'ose pas frapper, quand les trésors de l'Indoustan passent impunément dans les coffres de la cupidité, quand les grands ne rougissent pas de chercher au parlement un asile contre leurs créanciers, quand, dis-je, de pareilles scènes se renouvellent sans cesse sous nos yeux, faut-il tout approuver et faire taire la censure ? »

Après cet apperçu général vient la description de l'amour de la gloire, but de cet ouvrage, et c'est ainsi que l'auteur en parle :

« L'amour de la gloire, quelqu'artifice qu'on emploie à le dissimuler, règne dans tous les cœurs ; cette passion impétueuse les domine tous. L'orgueilleux, pour s'entendre louer, se dévoue à des tourmens ; l'homme modeste fuit les éloges, mais c'est afin de les obtenir. La vanité s'assied sur le trône des rois et sur le banc de l'anachorète. Elle cabale, prie, prêche, plaide, harangue au sénat et court les bals ; c'est elle qui donne l'à-plomb au danseur, qui échauffe le cerveau du poëte, et jonche les plaines de morts ; prolongeant la durée de son règne au-delà

du trépas, elle décore la tombe de l'homme, et ordonne la pompe de ses obsèques ».

Il dé rit ensuite les divers effets de l'orgueil ; il en dépeint les ridicules dans la satyre suivante ; son ton grave fait quelquefois place à la plaisanterie fine, et il laisse souvent échapper un trait ingenieux et malin au milieu d'un morceau qui figureroit dans une ode.

« Florello, dit-il, place son orgueil dans un habit sale et troué. Un jour sa femme mit une pièce à son pourpoint ; elle ferma ainsi la porte à la gloire ».

Cette plaisanterie est gaie, mais elle n'est pas d'Young : quel est le littérateur qui ignore ce mot de Platon à Diogène ? *J'apperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.* Notre satyrique a parodié la pensée de Platon ; dans plusieurs autres endroits Young n'a pas davantage le mérite de la nouveauté. Dans les deux satyres suivantes, il continue de critiquer les ridicules des hommes ; il ne commence à s'adresser aux femmes que dans la cinquième.

« L'ambition, s'écrie-t-il, ne maîtrise pas seulement les hommes ; le foible cœur des femmes est encore soumis à ses lois. Mais alors cette passion ne songe plus à mettre des armées en fuite ou à détrôner des rois. Des soins plus délicats l'occupent ; suivez-la chez les belles, vous la verrez exercer un doigt mignon, relever une boucle de cheveux, faire jouer l'orbite d'un œil séducteur, ou contrefaire un soupir au milieu de la joie ».

Dans ses peintures du caractère des femmes, l'au-

teur n'est plus un satyrique ; c'est un philosophe, c'est un autre Labruyère, qui, au lieu de montrer des ridicules, moralise en décrivant des caractères ; cependant il reprend sa marche, et adresse aux femmes en général les reproches suivans :

« Les Nymphes d'aujourd'hui négligent les leçons de l'amour pour suivre des cours d'astronomie. Ces aimables philosophes vont chez Rowley (1) observer les phénomènes de la création ; elles font même à Whiston (2) des questions indiscrètes sur l'origine du monde ».

L'auteur ajoute encore une longue suite de caractères ; la médisance occupe ensuite sa plume, et voici comme il la dépeint.

« Comment, dit Clio, toujours le ton railleur ; cela devient insipide à la fin. Pourquoi ne pas louer les gens ? il me semble que cela seroit bien plus généreux ? ( oui, comme vous faites, beau précepteur ). Daphné, dit Clio, a des yeux charmans ; quel dommage qu'elle soit contrefaite ! J'aime la taille d'Aspasie, mais son maintien..... Si jamais c'est par-là qu'elle fait des conquêtes, elle me surprendra fort ! Selina oblige ses amis, soulage les malheu-

(1) Le Traducteur dit que c'étoit un habile Naturaliste. Je n'ai trouvé son nom dans aucun ouvrage qui traite l'Histoire littéraire de la Bibliographie de l'Histoire naturelle.

A. L. M.

(2) Philosophe anglais, auteur d'une Théorie de la terre, dont on peut trouver l'analyse dans le premier volume de Buffon, et dans la Théorie de la terre par Lametterie.

A. L. M.

reux : qui est-ce donc qui m'a dit qu'elle avoit soixante ans ? Les chérubins envieroient la figure de Juliette.... si elle n'avoit pas une dartre sur le cou. En un mot, il n'y a qu'Hortense dont elle fasse l'éloge, et pourquoi ? c'est qu'Hortense est morte dans la nuit ».

Il s'en faut beaucoup que cette peinture de la médisance puisse être comparée à la conversation de Célimène dans le Misantrope, qui peut être regardée comme un modèle en ce genre.

Bientôt il se tait sur les femmes ; il parle de l'amour de la renommée en général, et il finit ses satyres par l'éloge du roi d'Angleterre.

Quelle différence de la diction, des idées du satyrique anglais à celles qui caractérisent l'inimitable Boileau. Ses satyres sont remplies de détails agréables, de sentences ingénieuses, tombent sur les ridicules de son siècle, sur ceux des personnages connus alors, et par leurs écrits, et par leur manière de vivre. Celles du profond philosophe Young, de cet homme qui a passé sa vie à contempler les tombeaux et les misères de l'humanité, n'ont pas cette facilité, cette finesse qui doivent caractériser la satyre. Nous le répétons, il peint des mœurs, des caractères, mais plutôt comme philosophe que comme satyrique.

T. D.

# ROMANS.

*Claire Duplessis et Clairant*, ou *Histoire de deux Amans émigrés, traduite de l'allemand*, 2 vol. *in*-8°., chez C. F. Cramer, traducteur et imprimeur, rue des Bons-Enfans, n°. 12.

Cette histoire ne doit pas être confondue avec ces nombreuses productions éphémères qui n'amusent même pas l'oisiveté, dont les invraisemblances accumulées détruisent tout l'intérêt qu'on a cru y répandre, dont les incidens mal amenés persuaderoient presque que les auteurs ont commencé à écrire sans dessein, et n'ont eu que les observations de leur imagination pour guide. Celle que nous allons faire connoître a eu le plus grand succès en Allemagne, et doit en avoir autant en France, parce qu'elle intéresse par la simplicité du fonds, par l'à-propos des circonstances, par le développement d'une passion qui absorbe et dévore toutes les autres.

M. Fontaine, chapelain d'un des régimens prussiens qui pénétrèrent en France en 1792, a placé son intrigue dans un cadre qui devoit la rendre plus piquante, celui de la révolution, qui lui a fourni des contrastes singuliers, des tableaux attachans, des peintures opposées de nos anciens usages et des nouvelles institutions.

Le vicomte Duplessis, seigneur d'une terre près de Verdun, venoit quelquefois habiter son château situé près de l'abbaye de Chatillon. Le prieur de ce monastère s'étoit intimement lié avec ce voisin, et son neveu Clairant, fils du premier, avoit contracté avec le fils du vicomte une amitié que les rapports d'âge, de goût et d'étude rendirent bientôt confiante et intime. L'inégalité des conditions leur étoit inconnue; ils ne connoissoient que le sentiment qui les unissoit. Le seigneur de Pillon s'alarma d'un attachement qui humilioit son orgueil; cependant ses liaisons avec le Prieur ne permettoient pas de s'opposer à l'union du jeune Duplessis et du fils du fermier; le premier étoit associé aux instructions que l'on destinoit à son neveu.

Ils étoient parvenus l'un et l'autre à l'âge de 14 ans lorsque la vicomtesse Duplessis ramena sa fille du couvent. L'intimité du frère facilita bientôt celle de Clairant avec la sœur; des rapprochemens qui n'avoient que l'amusement pour objet furent autant d'occasions qui allumèrent une flamme que le tombeau seul devoit éteindre. Le vicomte s'aperçut bientôt de l'intelligence de deux cœurs simples qui ne connoissoient ni la nécessité du mystère, ni les détours de la ruse; il s'en alarma, et y opposa tous les obstacles de la vigilance et toute la contrainte des menaces. Les contrariétés ne donnèrent que plus d'activité à une passion qui acquit dès-lors toute l'exaltation du délire; la vanité

assembla des nœuds que les craintes du vicomte resserrèrent.

Bientôt le vicomte se crut forcé et sa famille d'abandonner la patrie; en vain Clairant s'opposa-t-il à la fureur des habitans qui venoient s'emparer du château; en vain invoqua-t-il les *droits de l'homme*, il fallut se séparer.

Ici commence une correspondance protégée par le frère de Claire, par l'ami de Clairant; correspondance qui ne le cède qu'à celle d'une religieuse portugaise qui parut à la fin du siècle dernier, et qui peut être comparée à celle du jeune Werther de M. Goethe par l'énergie du sentiment, par l'intérêt des situations, par la force de l'expression, par les développemens de deux cœurs uniquement occupés d'eux-mêmes. « Hélas! de quel intervalle, ô » mon cher Clairant, ne suis-je pas éloignée de » toi!.. Nous voilà depuis quelques jours à Trèves. » Si je pouvois oublier une seule minute que tu » n'es pas auprès de moi, chaque mot que j'en- » tens m'en feroit appercevoir. Non jamais, jamais » je ne pourrai aimer l'allemand: chaque son de » cette langue me perce le cœur, car il me dit » que je ne suis plus en France; à Luxembourg » il me fut moins facile de remarquer que j'étois » en Allemagne, car tout le monde y parle fran- » çais; mais ici, hélas! ici je suis dans la plus » affreuse solitude. Assisse, les mains jointes et les » yeux mouillés de larmes, je te répète souvent » ces vers:

Plus de repos pour elle, et les jours et les nuits
Sont des siècles entiers comptés par les ennuis, etc.

» Ah ! autrefois je les répétois avec tant de plaisir ; je ne m'attendois pas de sitôt les voir réaliser. » Aie compassion de ta pauvre Claire ; elle ne goûte » plus aucun repos ; elle compte par ses soupirs » des jours sans fin et des nuits éternelles. Rien, » rien ne l'intéresse. Insensible, elle jette ses regards inanimés sur la nature renaissante et embellie des fleurs du printemps. Ce beau lac entouré de feuillage verdoyant, ces noirs sapins » doucement agités par les vents, la sombre épaisseur des bois, tout à mes yeux a perdu ses charmes ; mon cœur est mort à tout cela. Assisse, immobile, je suis l'image du désespoir, et à chaque coup de cloche je crois entendre la voix » lugubre et effrayante de la mort ».

Dans une de ses réponses, Clairant rappelle à Claire ses sermens. « Ah ! il me souvient, lui-dit-il, » de ce que tu me répondis un jour que nous étions » assis dans la chaumière d'un pauvre journalier. » Claire, si le sort nous confinoit ici tous les deux, » crois-tu que mon cœur te tînt lieu du reste ; tu » parcourus des yeux cet asile avec un sourire, et » me serrant la main, tu me répondis ces vers avec » une voix attendrie :

. . . . . Avec ta tendresse
Cet humble toit suffiroit à mon cœur.

« Claire, voilà ce que ta bouche prononça dans » l'instant de la plus douce ivresse ; ton cœur le » confirma..... ô Claire ! reviens, reviens pour

» garder tes sermens, pour me rester fidelle, pour » ne pas plonger dans le désespoir un infortuné » qui n'a rien que son amour, et qui maudiroit le » bonheur que le ciel vient d'accorder à sa patrie, » s'il devoit y renoncer. Si les préjugés de ta con- » dition conservent sur toi quelque empire, la » France est encore le seul pays qui ne te punira » pas de les avoir surmontés; c'est l'unique pays » où ton être s'agrandira d'avoir su les mépriser. » Tu obtiendras ici auprès de moi un titre plus » glorieux et plus sublime. Le titre de citoyenne obéis- » sante à la voix de la nature, de ton cœur et de » l'amour; par-tout ailleurs tu serois réduite à rou- » gir de moi ou à cacher ta naissance; il n'y a » qu'ici, ici seulement que tu pourras dire avec or- » gueil : j'étois la fille du vicomte Duplessis, et » mon amant est un simple paysan. Ah! reviens » pour être heureuse et pour faire un heureux. S'il » étoit vrai que les lois de la France dussent anéan- » tir l'ordre des choses, elles feroient une exception » en notre faveur; nous leur devrons le bonheur, » le repos, le contentement et la jouissance tran- » quille de notre amour. O Claire, Claire, dépose » ta grandeur aux pieds de ton père, et reviens » ici! »

Obligée de s'éloigner encore de la France pour se rapprocher d'une cour où la vanité attiroit le père de Claire, elle décrit avec les pinceaux de la vérité les intrigues de Coblentz, l'impudence des courtisans, la frivolité des petits-maîtres de Paris, les prétentions des femmes, le ton de fatuité et de

hauteur qui y régnoit ; repoussée par les fades adorations des hommes et par le vide de la société, entraînée par un penchant irrésistible, Claire se résout enfin à abandonner ses parens pour être à ce qu'elle aime le plus. « Me voici, Clairant, me » voici, je suis prête à te suivre. Long-temps j'ai » gardé le silence ; j'ai long-temps réfléchi ; cent fois » j'ai pris la plume pour t'écrire que j'étois résolue » d'être à toi ; ma main trembloit de joie, mon » cœur poussoit ma main, et cependant j'hésitois » encore. Hélas! me suis-je écriée, est-il donc si » difficile d'être heureuse? .... O Clairant, mon » cœur est gros de superbes espérances ; aucun re- » proche ne s'y fait entendre, pas le moindre doute » ne vient arrêter dans son vol mon esprit pur et » serein qui s'élance vers toi. Je suis fille, et je ne » puis m'empêcher de donner des larmes à l'afflic- » tion de mes parens ; mais ces larmes coulent sans » reproche et sans repentir ; je lève un œil atten- » dri vers le ciel ; je le prends à témoin de mes » peines ainsi que de mon innocence ; je gémis » sur les préjugés de mon père, mais je ne puis » rien au-de-là, car je suis amante de Clairant. » Allons, me voici à toi, toute à toi ; que le sort » mette à mes pieds une couronne, ou qu'il y » ouvre un précipice, je vole dans tes bras ; c'est- » là que je trouverai ma famille, mon espérance, » mon bonheur..... Clairant versera-t-il désormais » une seule larme que ma main n'essuye ? aura- » t-il une seule jouissance que Claire ne partage ? » C'est toi, sage Providence, qui me donna un cœur ;

» c'est-toi qui versas sur la terre une source vivi-
» fiante d'amour. Mon cher Clairant, je suis les
» seules lois qu'il me prescrit. Viens, hâte-toi,
» Clairant, me voilà prête; un regard serein,
» expression d'une ame calme, et le cœur pur de
» Claire t'accueilleront. Adieu, chers parens, je suis
» affligée, mais je ne suis pas criminelle. Adieu,
» adieu ».

L'indécision de Claire augmentée par le tourment des contradictions et par les pénibles sacrifices qu'elle devoit faire amena l'arrêt de proscription éternelle prononcé contre ceux que la persécution, la terreur, l'assassinat avoient arraché de leur famille, de leur patrie. Avant que sa détermination fût connue de Clairant, « le coup que j'appréhendois est
» porté, dit-il, dans sa réponse; elle est proclamée
» cette loi qui me voue à un malheur qui ne doit
» jamais finir. La nation vient de condamner les
» émigrés à un bannissement perpétuel. Du moment
» qu'ils franchiront les limites de leur patrie, leur
» sang doit couler. Il étoit trop tard quand tu t'es
» décidée à être à moi. O Claire! et toi aussi, tu
» es au nombre de ceux que la rigueur trop prompte
» de la nation irritée a condamné à la mort. Fuis,
» fuis, Claire, un pays qui a soif de ton sang. Nous
» voilà séparés. Je tends les bras vers la frontière
» qui nous divise à jamais l'un de l'autre. Etoit-ce ton
» bon génie, étoit-ce l'ange tutélaire de notre amour
» qui te disoit en secret qu'il y a tel concours de cir-
» constances contre lesquelles ni l'amour, ni le cou-
» rage, ni la fidélité, ni la constance ne peuvent

» nous garantir ? Rien que le tombeau ; voilà où
» nous a conduit notre sort. Hélas ! ma chère, il
» faut arracher nos regards de cette vie : tout notre
» espoir est dans le tombeau. Les hommes nous ont
» abandonné ; le seul trépas est notre ami. Contre
» nous ont agi de concert la vérité et la folie, la
» liberté et l'orgueil, la raison et la fureur. Par-
» tout où nous adressons nos vœux, nous ne trouvons
» que dureté ; par-tout un poignard nous est pré-
» senté. Tous ces obstacles semblent n'être en op-
» position que pour nous rendre malheureux ; ils
» ne s'accordent que lorsque nous leur demandons
» un abri. Où chercherons-nous un appui ? La France,
» le seul pays qui protégea notre amour, qui ap-
» prouva l'union de nos cœurs, l'unique pays qui
» offrît un asile à la nature dégagée de ses entraves,
» à l'amante éloignée de ce qu'elle aime, te refuse
» son accès ; l'unique pays où ton père n'auroit osé
» porter une main funeste dans le sanctuaire de
» notre amour, où ses reproches soient des crimes
» et une tendresse soit une vertu ; ce même pays
» demande ton sang dès que tu touches à sa fron-
» tière. Aucune autre contrée de ce vaste Univers
» ne nous présente une retraite, une solitude où
» tu pusses reposer sûrement dans mes bras, sur mon
» cœur, où la violence de ton père ne pût nous at-
» teindre, où l'on n'applaudît pas à sa folie, où l'on
» ne traitât pas notre fidélité de crime et notre amour
» d'injustice. Où fuirons-nous, Claire ? Ici, la li-
» berté, la raison, la nature ennobliroient mon ac-
» tion du brillant éclat de la vertu. Là, l'opprobre

» s'attacheroit à nos pas, empoisonneroit notre » amour, abreuveroit nos jours d'amertume et dé- » truiroit notre bonheur jusques dans sa source. Là, » si je serre dans mes bras l'épouse que le Ciel, mon » cœur et la tendresse m'ont donnée, je suis un » criminel, un lâche séducteur, un usurpateur in- » fâme. L'autorité soutiendra la cruauté de ton père, » te couvrira de honte, et moi de misère et d'humi- » liation. Tout se réunit pour nous rendre malheu- » reux ; nous sommes peut-être dans l'immensité de » la création les seuls êtres sur qui le sort devoit » frapper ce coup inattendu, et il falloit que la sa- » gesse et la folie, la violence et la loi, la vérité et » l'erreur, de concert, nous condamnassent à-la-fois » au malheur ».

Clairant placé entre Claire et la constitution, entre un oncle et des parens qui ne trouvoient pas le bonheur dans les droits de l'homme, et ce délire de liberté qui agitoit alors toutes les têtes, ne savoit à quoi se déterminer ; il ne pouvoit concilier son amour pour Claire avec celui de son pays. Sortir de France, aller se réunir à la noblesse qui s'armoit contre sa patrie, étoit un attentat qui lui faisoit horreur ; aller enlever Claire et se fermer le retour en France, étoit une résolution inexécutable. Cette perplexité le jeta dans le calme du désespoir, dont les lettres de Claire peuvent seules l'arracher ; c'est ces lettres qu'il faut lire pour y trouver tout ce que la passion a de plus exalté, tout ce que l'imagination a de plus séduisant, tout ce que l'espérance promet de consolant. Quelques épisodes, qui ont le mérite de l'a-propos, inter-

rompent la monotonie des sermens, le retour des protestations et ce langage des amans qui est toujours le même, et qui a toujours de nouveaux charmes.

Tourmenté par ses craintes et par ses espérances, Clairant oublie les décrets de proscription; il vole à Coblentz, mais il n'y trouve plus ce qu'il cherche; le jeune Duplessis le reçoit avec la cordialité d'un ami de son enfance; il le conduit à Embs, où la santé de sa mère l'avoit forcé d'aller chercher des eaux salutaires; la réunion des deux amans, favorisée en secret par Duplessis, leur fait oublier tous les tourmens d'une séparation qu'ils avoient cru éternelle; leur premier mouvement est de s'enfuir pour n'être plus séparés; Duplessis leur fait sentir la folie d'un pareil projet, et parvient à les calmer en favorisant leur entrevue pendant tout le temps du séjour de leurs parens à Embs; enfin il fallut s'éloigner; on partit pour Mayence, et Clairant rentra en France aussi triste qu'il en étoit sorti. En ce moment, les réquisitions viennent s'emparer des choses et des hommes. Clairant, qui chérissoit la constitution presque autant qu'il aimoit Claire, s'arma pour la défendre; « je me suis fait soldat, parce que j'aime » Claire, parce que je voulois être digne de Claire, » parce que je suis homme et que je suis citoyen. Ma » patrie, la constitution que j'ai jurée est attaquée, » il est glorieux pour moi de la défendre. Je ne crains » pas de te dire que demain nous nous mettrons en » marche pour aller au-devant de l'ennemi; je ne » crains pas de te dire que le sort m'a mis à l'avant-

» garde. Claire sera le prix de mon courage ; Claire » sera le laurier que mon bras obtiendra ».

Cette civique destination remplit Claire de trouble, de crainte, d'alarmes ; mais elle est bientôt rassurée, lorsque le soldat-citoyen lui écrit : « Je suis de retour » à Chatillon ; ton amour est satisfait ; l'ange tuté- » laire de notre patrie l'est aussi. J'ai jeté les armes, » parce que je n'ai plus à combattre pour elle.... » D'où viens-tu, m'a dit mon oncle ? du théâtre de » l'ignominie, ai-je répondu ; ils ont attaché des » hommes libres à une galère pour qu'à force de » rames ils transportassent leur or et leur volupté » dans un port assuré ; ils mettent tout en confusion ; » ils font des frontières de la France une scène de » carnage pour y fixer les regards de la nation, » afin de pouvoir dévorer plus tranquillement leur » proie ».

Enfin, la coalition des rois marche sur la France ; les émigrés la suivent ; on assiége Thionville ; Longwi est pris ; la fille du maréchal de V.... en reçoit la nouvelle à Coblentz ; on l'entoure, on se presse autour d'elle : ah ! s'écria-t-elle, avec un transport de joie et en embrassant la marquise de C.... cela est certain, réjouissez-vous ; nous allons revoir l'opéra ; mille battemens de mains se font entendre : la salle retentit d'un bruit confus, et des mots entrecoupés de bals, opéra, théâtre, boulevards ; cependant la plupart avoient des parens incarcérés ou à l'armée, qui peut-être auroient payé ce succès de leur vie. Ah ! qu'ils sont bien connus ces français partout où ils se sont montrés ; leur insouciante futilité

au

au milieu des horreurs de la guerre, des malheurs dont ils sont même menacés en ce moment, verse sur eux le ridicule et le mépris.

Après avoir décrit rapidement les succès et les revers des armées étrangères, les conquêtes de Custine, l'embarras et la pénurie des émigrés de Coblentz obligés de fuir, l'auteur fait arriver Clairant en Allemagne après avoir réalisé la succession de ses parens morts. Les lettres ne circuloient plus, ou étoient interceptées; vingt lettres écrites ne parviennent point; l'inquiétude, les soupçons, le désespoir tourmentent nos amans; enfin un maître de poste, touché de la situation de Claire, se charge de faire parvenir sa dernière lettre. Clairant la reçoit; il part avec sa fortune: arrivé à Coblentz, il n'y trouve plus les Duplessis; il poursuit sa route, et les rencontre à Hiedelberg dans un état de misère qui n'a pas vaincu l'orgueil du vicomte; il faut lire le détail de cette réunion dans l'ouvrage même, l'extraire ce seroit le défigurer; il suffit de dire que le père de Claire est inflexible, que sa mère se laisse entraîner par une passion que rien n'a pu affoiblir; elle favorise leur union; ils partent, et vont habiter une chaumière près de Lautern. Leur bonheur n'est pas de longue durée. Duplessis a recours à des amis dans l'armée de Condé; on enlève Clairant, et il est conduit au camp: Claire est rendue à ses parens. Tandis que les sollicitations de l'humanité obtiennent la liberté de Clairant, Duplessis apprend la mort de son fils: la vicomtesse est frappée à la nouvelle de cette perte; elle meurt:

tous les chagrins accumulés font désirer à Claire de finir ; c'est le fanatisme de l'amour, de la fidélité, de l'imagination en délire. Son père alarmé du calme apparent de son ame et du changement de ses traits, se décide enfin à rappeler Clairant ; il n'est plus temps ; de longs chagrins, une passion extrême, des orages si multipliés ont usé chez Claire tous les ressorts de la vie ; elle meurt dans les bras de son époux, en lui disant : *combien de milliers de minutes pour le bonheur, et une seule pour mourir.* Le père se prosterne devant la dépouille de sa fille en priant Claire de lui pardonner. Clairant, après avoir rendu les derniers devoirs à tout ce qu'il avoit aimé, disparoit en laissant les lettres qu'on publie entre les mains de l'auteur, qui étoit devenu son ami.

Il y a peu d'ouvrage de ce genre aussi attachant ; on y remarquera peut-être les défauts que nous reprochons aux auteurs Allemands, des détails que nous qualifions de *minuties*, ce sont ceux de Gessner, de Geilert, de Klopstock. On peut reprocher avec plus de raison au traducteur des germanismes et des incorrections.

Cette Histoire avoit déjà paru en français à Brunswick, en 3 volumes.

A. J. D. B.

# MÉLANGES.

## *Description de la Salle des séances publiques de l'Institut national.*

LA salle des séances publiques de l'Institut est située dans la partie occidentale du Vieux-Louvre, aujourd'hui le *Muséum*. Elle étoit connue auparavant sous le nom de *Salle des Antiques*.

Tant que les rois habitèrent cette partie du Louvre, c'étoit dans cette salle que se tenoient leurs gardes; on l'appeloit la salle des Cent-Suisses. Elle a servi encore aux festins, aux banquets qu'ils donnoient à leur cour dans les cérémonies d'éclat. Ce fut là qu'on déposa Henri IV, lorsqu'après avoir été poignardé dans la rue de la Ferronnerie, il fut ramené précipitamment au Louvre.

On ne connoît pas l'époque précise à laquelle cette salle fut destinée à recevoir des monumens de l'antiquité. Les statues, bustes et bas-reliefs antiques recueillis par François Ier. et ses successeurs furent déposés d'abord dans un salon de l'appartement de la reine, qui se trouve au rez-de-chaussée, au-dessous du beau salon où se font actuellement les expositions annuelles des tableaux des peintres vivans. Cet endroit avoit été à cet effet décoré de niches, colonnes et inscrustations en marbres précieux, qui existent encore, quoique la distribution en ait été changée.

Il est probable que les antiques restèrent dans ce salon jusqu'au moment où *Anne d'Autriche* est venue habiter les appartemens dont il fait partie. Il est possible encore que les antiques n'en aient été tirées qu'en 1722, lorsque le même local fut disposé pour recevoir l'Infante, petite princesse de cinq ans qu'on avoit fait venir d'Espagne pour épouser Louis XV, qu'elle n'épousa pas.

Quoi qu'il en soit, ce fut à l'une de ces époques que les antiques furent transportées dans la salle des Cent-Suisses, et changèrent le nom qu'elle portoit. Elles y sont restées ensevelies jusqu'au moment où le gouvernement républicain en a fait le plus bel ornement des salles publiques du Muséum. Cette pièce, devenue libre, a été alors disposée pour les séances générales de l'Institut national des Sciences et Arts. Elle est digne de cette destination par son étendue, son élégance et sa beauté.

Elle fut construite en même-temps que ce côté du Louvre, vers 1528, sur les dessins de *Pierre Lescot*, abbé de Clagny. Elle est au rez-de-chaussée: sa longueur est de 144 pieds, sa largeur de 40; elle peut contenir de mille à douze cent personnes. On y entre par les deux extrémités; au-dessus de la porte qui se trouve du côté du pavillon du télégraphe est une tribune soutenue par quatre belles cariatides, et dans laquelle se placent maintenant les ambassadeurs des puissances amies de la République lors des séances générales. C'est au-devant de ces mêmes cariatides qu'étoient placés les cinq magnifiques fauteuils du

Directoire le jour où il fit en cérémonie l'ouverture de l'Institut.

A l'extrémité opposée de la salle est un vestibule élégant, dont le sol est plus élevé de quelques degrés que celui de la salle. C'est à-peu-près du milieu de ce vestibule qu'est pris le point de vue de la gravure qui accompagne cet article. Dans ce même vestibule, à gauche, se trouve une grande porte condamnée, mais qui peut s'ouvrir sur la place du Vieux-Louvre; à droite est un dégagement qui conduit dans la cour carrée du Muséum.

Ce vestibule communique avec la salle par trois entre-colonnemens; celui du milieu forme une arcade qui va joindre la voûte.

La salle est ornée de 80 colonnes doriques et corinthiennes, mais dans les proportions de l'ordre ionique. Cet ordre d'architecture est ingénieux et bien étudié dans ses proportions et dans ses détails. Les arcs doubleaux portés sur les colonnes sont ornés de caissons bien distribués. L'exécution de tous les détails de sculpture dont la salle est décorée, aussi-bien que les quatre belles cariatides qui supportent la tribune du fond, sont dues au ciseau du célèbre sculpteur *Jean Goujon*, collaborateur de l'abbé de Clagny dans toutes ses entreprises, et habile architecte lui-même, ainsi que le prouvent les figures des ordres qu'il a dessinées pour la traduction de *Vitruve*, publiée par *Jean Martin*. On peut même conjecturer qu'il a eu une grande part dans l'ordonnance de l'architecture de la cour du Louvre, dont l'accord avec la sculpture est si parfait

que l'une et l'autre paroissent n'être que le résultat d'un seul jet (1).

Afin de rendre cette salle propre à sa nouvelle destination, on en a un peu abaissé le sol, ce qui donne plus d'élévation à sa voûte, qu'on pouvoit regarder comme trop écrasée. On a établi dans son milieu une double table en fer-à-cheval, soutenue par des sphinx; c'est là que se placent les membres de l'Institut. Tout autour on a ménagé deux banquettes plus élevées pour les spectateurs, qui se placent aussi et dans les vastes embrasures qu'offre chaque croisée et aux deux extrémités de la salle.

Les statues des grands hommes de la France sont placées dans ces embrasures et dans le vestibule dont nous avons parlé plus haut. Voici les noms des hommes qu'elles représentent, et ceux de leurs auteurs:

BOSSUET, TURENNE, DESCARTES, PASCAL, par *Pajou.*
LAFONTAINE, par *Julien.*
Le grand CONDÉ, par *Roland.*
MONTESQUIEU, par *Clodion.*
DUQUESNE, par *Monot.*
Le Présid. MOLÉ, L'HÔPITAL, par *Gois.*

MOLIÈRE, Pierre CORNEILLE, par *Cafieri.*
MONTAUSIER, SULLY, par *Mouchi.*
TOURVILLE, par *Houdon.*
CATINAT, par *Dejoux.*
RACINE, par *Boizot.*
DAGUESSEAU, par *Beruë.*

BAYARD, VAUBAN, par *Bridan*
FÉNÉLON, ROLIN, par *Lecomte.*

(1) *Jean Goujon* vivoit sous François II, Henri II et Charles IX. Il fut tué d'un coup de carabine le jour de la Saint-Barthélemi; il étoit dans cet instant même sur un échafaud à travailler à la Fontaine des Innocens, qu'on

Un de nos plus célèbres architectes, le citoyen *Dewailly*, membre de l'Institut, a proposé plusieurs améliorations dans la disposition de la salle; elles seront très-vraisemblablement exécutées avant peu de temps. Une balustrade en pierre sépareroit le public des membres de l'Institut; les statues au lieu d'être engagées dans les embrasures, où elles sont mal vues, à cause du jour qui les éclaire par derrière, et où elles masquent la salle aux spectateurs qui sont placés dans ces embrasures, seroient avancées et posées sur des piédestaux au droit de la balustrade et au-devant des entre-deux des croisées. Des banquettes en amphithéâtre seroient placées non-seulement dans chaque embrasure, mais aux deux extrémités de la salle, extérieurement à la balustrade. On disposeroit également des banquettes en amphithéâtre dans le vestibule, en face de la grande ouverture; les entre-colonnemens latéraux serviroient de communications pour le public : maintenant ils sont bouchés par deux statues avec leurs piédestaux.

Le président, pour être mieux entendu, seroit placé au milieu de la salle sur un des grands côtés, ayant en face la table un peu élevée, derrière laquelle se mettroit l'orateur; l'assemblée seroit éclairée par un immense lustre dans son centre, et par deux

regarde comme son chef-d'œuvre, et qu'on a transportée depuis peu d'années du coin de la rue aux Fers, où elle étoit, au milieu de la place des Innocens, où elle est actuellement placée.

candelabres aux extrémités, etc. On ne peut disconvenir que ces vues ne soient très-saines et d'un homme de beaucoup de goût, et il est à désirer que le public jouisse bientôt des avantages de cette nouvelles disposition.

S.

---

# POESIE.

## *Du pouvoir de la Poésie.*

### *Ode qui a remporté le prix proposé par le Lycée des Arts.*

*« . . . . . Fuit hæ sapientia quondam*
*» Publica privatis secernere, sacra profanis*
*» Concubitu prohibere vago, dare jura maritis*
*» Oppida moliri leges incidere ligno*
*» Sic honor et nomen divinis vatibus, atque*
*« Carminibus venit. »*

HOR. de Art. poët.

« Il fut un temps où les Poëtes philosophes ne » s'occupoient qu'à poser les bornes des droits » privés et de l'autorité publique, à prohiber » les amours illicites, à consacrer le lien » conjugal, à rassembler les peuplades en » cités, et à leur donner des lois. De là les » honneurs divins qu'on rendit aux Poëtes et » à la Poésie. » HORACE, *Art poëtique.*

OU sont vos favoris, ô filles de mémoire !
Ces Poëtes fameux dont les chants immortels

Des Dieux et des Héros ont consacré la gloire,
Donné des lois au monde, épuré les autels ?
Depuis que le Tartare avide
Les a dévorés sans retour,
Le vice lève un front livide ;
Tels à la mort du grand Alcide
Les monstres enhardis reparurent au jour.

Tant qu'il aima ces jeux et ces pompeuses fêtes,
Où les vers des grands noms célébroient les honneurs,
Tant qu'il prit ses devoirs dans les chants des Poëtes,
L'homme fut libre, heureux ; il conserva des mœurs ;
Mais quand de ce divin langage
Le fanatisme eut pris le rang,
La barbarie et l'esclavage
Bientôt déployèrent leur rage
Sur ce globe couvert de crimes et de sang.

Viens dans ces jours de gloire, auguste Poésie,
Reprendre parmi nous ta puissance et tes droits ;
De la Liberté sainte, inséparable amie,
Sur la base des mœurs tu fonderas ses lois.
Muses, entendez ma prière !
Tournez vers nous des yeux amis !
Rendez le bonheur à la terre,
Calmez les fureurs de la guerre ;
Au pouvoir de vos chants l'Univers est soumis.

Pour chanter dignement nos Héros d'Italie,
Vous devez aux Français un Homère nouveau ;
Mais quelle douce voix, quel céleste génie,
De nos dissentions éteindra le flambeau ?
Rendez-nous ces accens aimables,
Qui purent fléchir des enfers
Les puissances inexorables ;
Nos cœurs sont-ils plus intraitables
Que les ours, les lions, les tigres des déserts ?

Non, non, tout est facile aux Nymphes d'Aonie ;
Jadis l'homme sans frein, errant parmi les bois,
De leurs divins concerts entendit l'harmonie,
Et son front indompté reçut le joug des lois.
Si pour les combats et les armes
Elles exaltent nos fureurs,
Souvent aussi, pleines de charmes,
Leur voix nous arracha des larmes,
Et pour l'humanité fit palpiter nos cœurs.

Gloire à l'heureux mortel que d'un regard propice
Les Muses en naissant auront favorisé :
Seul, d'un peuple en fureur gourmandant l'injustice,
Il parle, et le tumulte est soudain appaisé.
Ses chants, doux aliment de l'ame,
Rendent le calme au malheureux :
Eh ! quel cœur glacé ne s'enflamme
Quand il nous peint en traits de flamme
Les vertus d'un grand homme, ou la bonté des Dieux !

Princes, législateurs, puissances de ce monde !
Que font devant vos lois la force et la terreur ?
L'homme indigné leur voue une haine profonde,
Pourquoi dedaignez-vous de parler à son cœur ?
Inflexible au milieu des chaînes,
Ce cœur ne cède qu'au plaisir :
Appelez les douces sirènes
Qui du Pinde aiment les fontaines,
Aux accords de leur lyre il aime à s'attendrir.

Ils l'avoient bien senti le prix de l'harmonie
Les Thalès, les Solon, et Licurgue et Minos,
Dont l'Univers encore admire le génie. . . . . .
C'étoit par des chansons qu'ils formoient leurs Héros.
Les vers, la musique et la danse

Entouroient l'homme à son berceau,
Et sous cette aimable influence,
Avec son lait, la tendre enfance
Suçoit l'ardent amour de l'honnête et du beau.

O Sparte ! des beaux vers tu connus la puissance,
Quand Tyrtée apparut aux bords de l'Eurotas,
Chantant les jeux de Mars et la noble Vaillance ;
Une audace inconnue enflammoit tes soldats.
Ainsi quand l'Europe en furie
Sur nous portoit ses étendards,
Une puissante voix s'écrie :
*Allons enfans de la patrie !*
Et le sol des Français devient un champ de Mars.

Venez, Muses, venez, un ami vous implore,
De votre long exil consolez les Français :
Muses, vous connoissez la voix de Théodore ;
C'est lui qui vous appelle à de nouveaux succès,
Voyez la brillante carrière
Qui s'offre à vos enfans chéris ;
Leur ame indépendante et fière
Par la louange mensongère
N'ira plus de vos dons déshonorer le prix.

Louange ! ô des grands cœurs sublime récompense !
Dois-tu donc être offerte à l'or vil de Plutus ?
Ah ! Peins aux vrais Héros notre reconnoissance,
Et chez un peuple libre enfante des vertus.
Ah ! lorsque la haine et l'envie
Abreuvent de fiel et d'horreur
Les bienfaiteurs de ma patrie ! . . . . .
Du moins que ta pure ambroisie
A leur calice amer mêle quelques douceurs.
Bardes, enfans du Pinde, entonnez vos Cantiques !
Dites à l'Univers les faits de nos Héros ;
Mais sur-tout célébrez les vertus domestiques,

Et sur les bonnes mœurs fondez notre repos.
Par vos chants éclairez notre âge,
De la beauté formez le cœur;
Bardes, commencez cet ouvrage,
Et je vous promets en partage
Le lot des immortels, la gloire et le bonheur.

# NOUVELLES LITTERAIRES.

*Notice des Mémoires de Physique présentés à l'Institut national pendant le dernier trimestre, lue à la séance publique du 15 Vendémiaire par le citoyen Lassus.*

Depuis la dernière séance publique, la classe des Sciences Physiques a entendu la lecture de plusieurs mémoires dont nous allons rendre compte. Le citoyen *Villars*, notre associé à Grenoble, a envoyé deux mémoires, l'un sur l'état actuel de la Botanique, avec des vues nouvelles pour la perfectionner, et l'autre contenant une description de son voyage dans les Alpes, relativement aux progrès de la même science.

Dans la section de Chymie, notre collègue *Guyton* a communiqué des observations sur la matière colorante des sucs des végétaux; il en donnera lecture dans cette séance.

Deux mémoires du C. *Séguin*, associé de l'Institut, ont été entendus, le premier sur la Gazométrie, c'est-à-dire sur l'art de mesurer les gaz à l'aide d'un ins-

trument nouveau, plus exact, moins dispendieux, et d'une utilité plus générale que ceux qui ont été imaginés jusqu'à présent. Cet instrument peut servir aux combustions, aux oxidations, aux fusions, aux fermentations acides, et en général à toutes les expériences dans lesquelles il y a emploi de fluides peu dissolubles dans l'eau. Le second mémoire forme le complément du travail entrepris par Lavoisier et par le C. Séguin, relativement à l'altération que subit l'air atmosphérique par la respiration, soit que cette fonction se fasse dans l'état de santé ou dans celui de maladie.

Le C. *Chaptal*, associé, a envoyé une analyse comparée des quatre principales sortes d'alun les plus connus et les plus employés. Il résulte de cette analyse que l'alun de Rome, celui du Levant et celui de fabrique doivent être préférés pour les couleurs brillantes de la teinture ; que celui d'Angleterre ne peut les remplacer pour ces usages délicats, tandis qu'il est employé avec avantage dans les ateliers où l'on traite les peaux par l'alun.

Notre collègue *Daubenton*, qui depuis un grand nombre d'années s'occupe avec tant de succès de l'Anatomie comparée, a lu un mémoire sur la manière de préparer les squelettes de poisson. Son procédé consiste à faire cuire le poisson dans de l'eau, jusqu'au point de pouvoir en détacher les chairs à l'aide du scalpel. Lorsqu'elles sont enlevées, on fait avec un poinçon, à mesure que l'on découvre une jointure, un petit trou, pour y passer un fil de laiton ou d'argent, et l'y nouer. Ce procédé n'est

point difficile, et ne demande aucune connoissance d'Anatomie. Des femmes pourroient s'occuper de ce travail, qui n'exige que de la patience et de la dextérité. Il n'a rien de dégoûtant ; c'est, dit notre collègue, comme si l'on dépeçoit un poisson dans un repas pour en servir aux convives.

Il est un poisson connu des Naturalistes sous le nom de *Cobite Anableps*, lequel habite l'Amérique Méridionale, et particulièrement les rivières de Surinam. On avoit prétendu qu'il avoit quatre yeux. Il a en effet tout ce qu'il faut pour faire naître cette erreur. Mais notre collègue *Lacépède*, qui a examiné le fait avec beaucoup d'attention, a vu que ce n'est qu'une illusion d'optique. Il n'y a dans le *Cobite Anableps*, qui est du même genre que la Loche de rivière, qu'un seul organe de la vue de chaque côté. Chaque œil n'a qu'un crystallin, qu'une humeur vitrée et qu'une rétine ; mais il a aussi plusieurs parties doubles, savoir une double cornée, une double cavité pour recevoir l'humeur aqueuse, un double iris, une double prunelle, et c'est ce que personne n'avoit vérifié ni indiqué avant notre collègue Lacépède.

Lorsqu'il s'agit d'Anatomie, le nom de notre collègue *Portal* se présente naturellement à la mémoire. Il a donné une description très-exacte d'un nerf connu sous le nom de nerf intercostal, qui a de nombreuses connexions avec d'autres nerfs qui se distribuent au col, à la poitrine, et plus loin encore. C'est à raison de ces communications que les Anatomistes l'ont surnommé le grand sympathique, parce que lorsqu'il est mis en jeu, il en résulte par ses

entrelassemens et par tous ses points de correspondance une sorte de sympathie avec des organes très-éloignés les uns des autres.

L'Anatomie est le fondement de l'art qui promet la santé ; mais ce même art s'appuie encore sur l'expérience et l'observation. Le C. *Desessartz* en a donné une nouvelle preuve en vérifiant ce qui avoit été déjà indiqué par Boërrhaave et par les Médecins anglais, savoir que le mercure, bien loin d'être nuisible à la petite vérole, peut atténuer son virus, et rendre ses effets plus doux. Il n'en est pas le spécifique ; mais il peut être administré avec succès dans cette maladie, ce qui est déjà beaucoup.

Puisqu'il est impossible d'opérer la décomposition ou la dissolution d'une pierre contenue dans la vessie, c'est à la Chirurgie à se charger du soin de guérir ceux qui ont cette maladie. On a tellement perfectionné l'opération nécessaire en pareil cas, qu'il ne reste plus aujourd'hui qu'à suivre la route qui a été tracée par l'expérience. Notre collègue Sabattier pense que l'instrument qui pour cet effet doit être préféré à tous les autres est celui qui est connu depuis plusieurs années sous le nom de *Lithotome caché*, et il en donne les raisons.

L'art de guérir les hommes contribue aussi aux progrès de celui par lequel on guérit les animaux. Un ancien préjugé avoit fait croire que lorsqu'un cheval, par exemple, se casse la jambe, il étoit impossible de le guérir, et l'on se hâtoit de le tuer pour avoir encore de lui son crin, sa peau et sa corne. Le citoyen *Huzard* a prouvé par ses observations, et par celles

qui lui ont été communiquées, la possibilité d'obtenir la consolidation des fractures des os longs dans les grands animaux, et il a indiqué les procédés les meilleurs et les plus simples à employer en pareil cas.

Une épizootie s'est manifestée l'été dernier dans le département de l'Oise, où ce genre de maladie est un peu plus fréquent qu'ailleurs, parce qu'on y élève et qu'on y accumule une grande quantité de bestiaux, et parce qu'on les expose inconsidérément aux intempéries de l'atmosphère. Cette épizootie, qui a exercé ses ravages à Bray, a paru au C. *Lafosse* ressembler beaucoup à la clavelée des moutons. D'après les recherches qu'il a faites, il a trouvé les remèdes les plus propres à la faire cesser.

C'est dans le moment où l'on s'occupe du soin d'amener des buffles d'Italie en France qu'il est d'autant plus nécessaire de rechercher quel est le genre de vie de ces animaux, et quels sont les moyens de les rendre utiles; qu'en général ils sont difficiles à acclimater. Notre collègue *Teissier* remarque que si dans les climats chauds on tient ces animaux dehors en toute saison, sans jamais les mettre à couvert, il leur faut en France, du moins pendant l'hiver, un abri qui les préserve du froid. Si l'on ne parvient pas à acclimater des buffles parmi nous, on acquerra du moins dans les expériences qu'on se propose de faire des moyens de perfectionner nos propres bestiaux, et d'accroître le domaine de l'agriculture française.

*Notice.*

## *Notice des Mémoires de Mathématiques, par le citoyen Prony.*

Le citoyen *Messier* a lu un mémoire sur la sublimation du mercure dans la partie vide des tubes des baromètres, produite par les rayons du soleil. Ce phénomène avoit été remarqué en 1751, v. st., par Fourcroy de Ramecourt, ingénieur militaire à Saint-Omer, qui cependant n'y avoit pas soupçonné l'influence du soleil; le citoyen Messier l'a suivi avec beaucoup plus d'attention et de détail: ses expériences nombreuses et variées semblent indiquer que la lumière solaire produit un effet particulier dans la partie vide des tubes des baromètres, qui se manifeste par l'élévation d'une multitude de globules de mercure, lesquels se détachant spontanément de la surface supérieure de ce fluide, s'attachent à la paroi intérieure de la partie vide du tube. Les épreuves ont été faites sur quatre baromètres; ces instrumens placés alternativement au soleil et à l'ombre ont donné des globules dans le premier cas, et n'en ont pas donné dans le second. Messier a voulu vérifier si la chaleur entroit pour quelque chose dans ces résultats, et en conséquence il a couvert la partie pleine d'un tube de baromètre exposé au soleil sans couvrir la partie vide: les globules se sont élevés comme à l'ordinaire; il a ensuite couvert la partie vide sans couvrir la partie pleine, et il n'y a eu aucune élévation de globules; enfin, les baromètres étant exposés à la chaleur et à la lumière du feu d'une cheminée, le citoyen Messier n'a apperçu au-

cun signe de sublimation. Ces recherches et ses expériences forment une addition intéressante à quelques phénomènes déjà connus de l'influence de la lumière sur la volatilisation des liquides.

Le citoyen *Lalande* a lu un mémoire sur la grande éclypse annulaire de 1748, v. st. Cette éclypse, une des plus remarquables de ce siècle, a été observée en plusieurs endroits de l'Europe, et a occupé un grand nombre d'Astronomes et de Géomètres célèbres. Le citoyen Lalande, aidé des connoissances nouvelles que l'Astronomie a acquises depuis environ un demi-siècle, rapproche et discute les différentes observations faites en 1748; on voit par son examen qu'elles n'ont pas entre-elles un très-grand accord, et qu'à l'époque où on les a faites, les observateurs étoient en général plus zélés qu'habiles; la science depuis ce temps a fait de grands progrès.

Le citoyen *Duc-Lachapelle*, membre-associé de la classe, lui a adressé des observations sur la distance solsticiale du Zénith de l'observatoire de Montauban, au bord supérieur du soleil dans les années IV et V de la république, et sur la diminution séculaire de l'obliquité de l'éclyptique. Cet Astronome a observé à Montauban avec un sextan de deux mètres, qui avoit servi à Lacaille, et que le bureau des longitudes lui a procuré; et comparant ses observations avec celles que Lacaille lui-même avoit faites 46 ans auparavant à l'observatoire du collége des Quatre-Nations à Paris, il trouve que, pendant cet intervalle de temps, l'obliquité de l'éclyptique a diminuée de 14 secondes 4 sexagésimales, ou de 44 sec.

5 décimales ; ce qui donne pour la diminution séculaire 31 secondes 3 sexagésimales ou 96 sec., 6 décimales. Cette évaluation ne diffère que d'environ 3 sec. sexagésimales de celle adoptée par plusieurs habiles Astronomes ; cependant l'auteur ne se dissimule pas diverses causes d'incertitudes qui peuvent avoir influé sur son résultat, et qui doivent, quelques légères qu'elles soient, si on considère leur valeur absolue, entrer en grande considération, lorsqu'il s'agit d'une détermination aussi délicate que celle qu'il a eue en vue.

Le citoyen *Lalande* a reçu des observations astronomiques faites par le citoyen Beauchamp à Trébizonde, où il est arrivé le 8 messidor dernier ; il en a fait le calcul, et a trouvé pour la distance au méridien de Paris, évaluée en temps 2 heures 28 minutes 24 secondes, ce qui ne diffère que d'une minute des résultats donnés par le citoyen Buache, d'après la combinaison des routes et des voyages. Les doutes que d'autres Géographes avoient élevés à ce sujet sont dissipés par ces observations, qui seront un des fruits importans du voyage pénible que le citoyen Beauchamp a entrepris en Asie et en Afrique.

L'éclypse de soleil du 6 messidor dernier a été observée à Paris par le citoyen *Messier*, qui a donné à la classe le résultat de son observation, et à Carcassonne par le citoyen Mechain, qui a envoyé le sien aux citoyens Borda et Lalande. Cette dernière observation combinée avec celle faite à Paris donne la différence des méridiens entre Carcassonne et

Paris; la même a 2 secondes sexagésimales près que celle qu'on déduit de la *méridienne vérifiée :* c'est toute la précision qu'on peut attendre de l'observation d'une seule éclypse.

Il a paru cette année une comète qui a été découverte le 27 thermidor dernier par le citoyen *Bouvard*, Astronome de l'observatoire; elle a été vue le 28 à Léipsick, et le 29 à Padoue et à Marseille; le citoyen Flaugergues, membre-associé de la classe, a commencé à l'observer à Vivier le 30, et a envoyé ses observations et le calcul des élémens de l'orbite. Plusieurs positions d'étoiles récemment déterminées par le neveu du citoyen Lalande ont été utiles pour fixer avec plus d'exactitude celle de la nouvelle comète ; le citoyen Mechain l'a observée à Carcassonne depuis le 6 jusqu'au 11 fructidor, et a envoyé à la citoyenne Mechain les résultats de ses observations; le citoyen Messier l'a suivi jusqu'au 13 fructidor, et a présenté à la classe la projection de son orbite; c'est la 90e. comète dont on connoisse l'orbite: elle est remarquable en ce qu'elle a passé près du pôle du monde et près de celui de l'écliptique; elle est parvenue à une petite distance de la terre, ce dont on peut juger par la rapidité de sa marche angulaire, qui a été de plus de 66 degrés décimaux en trois jours.

Nous avions annoncé dans une des dernières séances publiques que les opérations de la mesure de l'arc du méridien entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelonne seroient achevées dans le cours de l'an VI; c'est avec une vive satisfaction que nous don-

nons aujourd'hui la confirmation de cette annonce, qui a pu paroître hasardée à ceux qui, ne considérant que les difficultés immenses du travail, n'ont pas fait entrer en compte le zèle et l'activité infatigables des Astronomes *Delambre* et *Mechain*. On sait que ces deux savans partant le premier de Dunkerque, extrémité septentrionale de l'arc, et le second de Barcelonne, ont été, en opérant, à la rencontre l'un de l'autre. L'hiver dernier, Delambre, parvenu à Evaux, département de la Creuse, s'y occupa pendant la mauvaise saison de la détermination de la hauteur du pôle, pendant que Mechain faisoit la même chose à Carcassonne dans le département de l'Aude. Dès que les neiges commencèrent à fondre sur les montagnes de la Creuse et de la Corrèze, Delambre quitta la station d'Evaux, et dans une course préparatoire qui dura près de deux mois, et que les pluies continuelles rendirent très-pénibles, il s'occupa à placer tous les signaux nécessaires depuis Sermur jusqu'à Rhodès. Ceux qu'il mit sur les montagnes de Bort et de Meimac inspirèrent quelques alarmes; les habitans des hameaux voisins crurent voir dans ces signaux la cause des orages qui avoient déjà désolé ces cantons, et des pluies continuelles qui faisoient craindre pour la récolte; déjà on avoit commencé à les dégrader; mais les proclamations des autorités constituées, en éclairant le peuple, mirent fin à ses inquiétudes, et l'opération n'éprouva ni obstacle, ni retard. Les signaux une fois placés, les observations se firent avec rapidité, malgré la pluie et les brouillards qui se succédèrent

presque sans interruption. Enfin, le 10 fructidor, Delambre termina ses triangles à Rhodès. Quatre jours auparavant, il avoit vu de loin placer sur la montagne de la Gasse un signal qui étoit le dernier de ceux qui devoient servir aux observations de Mechain ; dès-lors il n'y avoit plus de doute que l'opération touchât à son terme.

Dès le mois de thermidor on avoit reçu la nouvelle que Mechain étoit à Montaler, et qu'il ne lui restoit plus que cinq à six stations pour arriver à Rhodès, où devoit se faire la jonction des deux chaînes de triangles. Suivant toutes les probabilités, ce travail est terminé maintenant, ou du moins il le sera infailliblement avant l'hiver.

Il ne restera plus pour l'an VI que la mesure des bases : l'une doit s'effectuer au printemps prochain sur le chemin de Lieursaint à Melun ; l'autre, peu de temps après, sur le chemin de Perpignan à Carcassonne.

Dans le reste des beaux jours qu'on peut encore espérer avant l'hiver, Delambre s'occupera à mesurer les triangles qui doivent servir à lier la base de Melun aux signaux voisins.

Mechain a passé l'hiver, ainsi qu'on l'a dit précédemment, à déterminer la latitude de Carcassonne par l'étoile polaire. Il a trouvé par 534 observations de l'étoile polaire, tant au-dessus qu'au-dessous du pôle, exactement la même déclinaison que Delambre qui observoit en même-temps à Evaux. Au printemps, il s'est livré avec le plus grand succès aux observations nécessaires pour trouver la direction de

la méridienne ; il en a fait 202 qui donnent l'azimut d'un côté des triangles à la précision d'une seconde. Ce travail, long-temps retardé par la saison pluvieuse, l'a retenu plus qu'il ne vouloit à Carcassonne, et c'est ce qui l'a empêché d'arriver à Rhodès aussi-tôt que son collègue.

Les deux Astronomes, dans tout le cours de leurs opérations, se sont appliqués à déterminer plus exactement qu'on n'avoit pu le faire jusqu'alors la hauteur de toutes leurs stations au-dessus du niveau de la mer, et principalement l'élévation des montagnes les plus remarquables. Ces mesures, qui avoient été publiées en 1718 dans le livre de la grandeur et de la figure de la terre, ont été copiées depuis dans beaucoup d'ouvrages. Elles étoient très-fautives, moins encore par l'erreur des observations mêmes que par la manière dont elles avoient été calculées. Toutes ces hauteurs étoient trop fortes, parce qu'on avoit négligé la réfraction, dont l'effet est d'élever tous les objets. Ainsi, le Mont-d'Or, à qui l'on donnoit 1048 toises au-dessus de la mer, n'en a que 970 ; le Cantal n'en a que 967 au lieu de 997, et le Puy-de-Dôme est réduit à 753 au lieu de 817 : l'erreur étoit moindre sur le Canigou, qu'on faisoit de 1443 toises, et qui en a 1427. Les observations anciennes mieux calculées se rapprochent considérablement des nouvelles mesures.

Enfin, ce travail jetera un grand jour sur la réfraction terrestre moyenne qui n'avoit pas encore été déterminée par des observations aussi nombreuses et aussi précises.

On peut assurer qu'à la séance du 15 Messidor pro-

chain le public sera instruit du résultat définitif de la mesure; et cette vaste opération, exécutée par des moyens nouveaux qu'inventa le génie français, où tout porte l'empreinte de la perfection qu'il a donnée aux Sciences et aux Arts, qui embrasse une portion de la terre plus grande qu'aucune de celles qu'on avoit mesurées jusqu'à présent, et qui doit servir de base au système métrique le plus perfectionné qui existe, tous ces travaux, dis-je, seront consignés dans l'histoire à côté des merveilles par lesquelles notre patrie est devenue un objet d'admiration et d'étonnement pour le monde entier, afin qu'aucune espèce de gloire ne manque aux premières années de la République française.

*Notice des travaux de la classe des Sciences Morales et Politiques, par le C. Daunou*

Le C. *Mercier* a lu des observations *sur le dépôt des Petits-Augustins, ou Musée des monumens français;* le C. *Creuzé-la-Touche*, un discours *sur l'intolérance Philosophique et sur l'intolérance Religieuse;* le C. *Toulongeon*, un mémoire intitulé : *De l'influence du régime diététique d'une nation sur son état politique;* et le C. *Rœderer*, un dialogue sur cette question : *Est il possible d'unir si parfaitement les hommes en société qu'ils n'aient pas besoin de chefs et de lois coactives pour vivre en bonne intelligence?*

Ces quatre mémoires ont été imprimés, et sont entre les mains du public.

Le C. *Lévesque*, dans un mémoire idéologique sur quelques acceptions du mot *Nature*, a relevé les abus que l'on fait de ce mot dans les trois manières de s'exprimer : l'homme de la nature, la religion de la nature, et la loi naturelle. L'homme, suivant le citoyen Lévesque, ne cesse jamais d'être l'homme de la nature. Il est vrai qu'en parcourant les différentes périodes de l'état social, il acquiert successivement les idées qu'elles supposent ou qu'elles inspirent ; mais les progrès qu'il fait ne sont jamais que ceux que la nature lui permet, ou même lui ordonne de faire aux époques qu'elle-même a fixées. Les facultés intellectuelles dont le progrès se proportionne aux divers âges de chaque homme et aux divers âges de chaque société ont été l'objet d'un autre mémoire, où le C. *Toulongeon* a traité de l'analyse des sensations et des idées. Il a comparé les facultés purement intellectuelles aux facultés sensitives, dont les organes sont répandus sur la surface du corps humain, et il a recherché les relations qui peuvent exister entre les unes et les autres.

On a donné le nom d'hommes de génie à ceux dont on a cru que la pensée plus exercée, plus forte ou plus heureuse avoit soudainement enrichi les Arts et les Sciences d'utiles et illustres créations. Mais a-t-il véritablement existé un homme de génie ? Le C. *Mercier* l'a révoqué en doute ; et dans deux mémoires qu'il a lus à la classe, il a exposé le sens et les motifs de son opinion. Il admet entre les esprits des inégalités sensibles, des nuances assez prononcées ; il avoue encore que les Sciences et les Arts,

en s'avançant à travers les siècles, s'agrandissent et se perfectionnent. Il se fait des découvertes, il y a des inventions ; mais, selon le C. Mercier, elles ne sont jamais subites, et aucune par conséquent ne doit être considérée comme l'ouvrage d'un individu. C'est à l'esprit humain qu'il veut qu'on en rende hommage, et non à l'esprit d'un seul. Ce qu'on appelle invention n'est, dit l'auteur, qu'une suite de tentatives qui se traînent plus ou moins péniblement dans le cours de plusieurs siècles ; et l'homme au nom duquel on s'obstine à en rattacher toute la gloire auroit peine à reconnoître l'ouvrage qu'on lui attribue, peut-être même à comprendre les leçons de ceux qui se croient et se disent sur-tout ses disciples.

Parmi les causes qui doivent exercer une influence utile sur les progrès de l'esprit humain, l'instruction publique est sans doute l'une des plus puissantes. Elle a été l'objet d'un travail où le citoyen *Mentelle* a réuni plusieurs considérations sur les écoles Primaires et sur les écoles Centrales. La loi et l'instruction établie par elle doivent rester étrangères aux divers cultes religieux ; le citoyen Mentelle a donné à cette maxime des développemens qui n'avoient jamais été moins superflus que dans les circonstances où il lisoit son mémoire. Il demande que l'enseignement soit dirigé sur-tout vers la science des devoirs et des mœurs ; il désire que les Instituteurs publics deviennent des officiers de morale, et qu'ils remplissent même, au sein des campagnes, quelques-unes des fonctions bienfaisantes auxquelles

les ministres du culte étoient autrefois appelés. S'occupant ensuite des écoles centrales, le citoyen Mentelle combat le projet de changer essentiellement le système de ces nouvelles écoles; mais il propose plusieurs améliorations dont il le croit susceptible.

Le citoyen *Delille-de-Salles* a lu un mémoire intitulé : *les Trois Morales*, celle de l'homme individuellement considéré, celle de la patrie et celle de toutes les patries ensemble, ou du genre humain. Les trois morales entre lesquelles de mauvaises institutions politiques ont souvent établi des oppositions funestes, tendent, suivant l'auteur, à se mettre en harmonie à mesure que la science sociale se perfectionne.

Une loi romaine limitoit la faculté de léguer par testament, et tendoit sur-tout à écarter les femmes des successions; c'étoit la loi *Voconia*. Les Savans ne sont point d'accord sur l'étendue des dispositions de cette loi, dont l'établissement et l'abrogation durent avoir sur la société une influence bien digne d'examen. Le citoyen *Bouchaud*, après avoir fait connoître l'auteur et l'époque de la loi *Voconia*, s'est appliqué à en déterminer les principaux chefs, à en fixer le véritable sens. Il a recherché quelle étoit la peine encourue par ceux qui se permettoient d'y contrevenir; il a indiqué les diverses modifications qu'elle a successivement éprouvées, jusqu'à ce qu'elle fût absolument abolie.

Une contrée pleine de grands souvenirs, et qui est redevenue l'objet d'une grande attente, l'Italie a fourni au citoyen *Anquetil* le sujet de deux mé-

moires; dans le 1er. il a tracé l'histoire et le caractère des différens gouvernemens de cette contrée; il a considéré les intérêts politiques de l'Italie en général, et en particulier de chacune des puissances qui existent au milieu d'elle. Le second mémoire du citoyen Anquetil offre un tableau des productions de l'Italie, de ses manufactures, de son commerce, des priviléges et des gênes qui le favorisent ou l'entravent.

Le citoyen *Fleurieu* a lu, durant plusieurs séances, divers fragmens de la relation d'un voyage autour du monde fait en 1790, 91 et 92 par le capitaine Etienne Marchand, commandant le navire *le Solide*, expédié par la maison Baux, de Marseille, pour faire la traite des Pelleteries au Nord-Ouest de l'Amérique.

Dans une introduction qui précède la relation de ce voyage, le citoyen Fleurieu trace une histoire abrégée des découvertes au Nord-Ouest de l'Amérique, depuis Fernand Cortez jusqu'au capitaine Etienne Marchand. Cette période de deux siècles et demi embrasse les expédition de Coronado, de Drake, de Fuca, de l'amiral Fuenté, celles de Cook et de la Peyrouse, celles enfin de plusieurs autres navigateurs russes, espagnols, anglais et américains. En rappelant sommairement les découvertes anciennes, dont quelques-unes étoient presqu'oubliées, et les navigations modernes qui ont étendu la sphère des spéculations commerciales, le citoyen Fleurieu s'applique à réduire à une juste valeur et les espérances que les premières pouvoient inspirer, et les fruits

qu'on a recueillis des secondes ; il cherche à démêler quel motif a décidé chaque expédition, et mesure l'accroissement successif qui en résultoit pour les connoissances humaines. Ainsi, dans cette introduction, l'histoire des découvertes au Nord-Ouest de l'Amérique est liée à l'histoire politique et commerciale de l'Europe.

Le voyage du capitaine *Marchand* est le second voyage autour du monde qui ait été entrepris et achevé par des Français ; jusqu'alors Bougainville n'avoit eu en France ni modèle, ni imitateur. Le citoyen *Fleurieu* a comparé cette relation d'après un journal tenu par le citoyen Chanal, second capitaine *du Solide*, et qui dans le cours de l'expédition fut employé à la reconnoissance des côtes, à la levée des plans, et aux observations astronomiques. Le citoyen Fleurieu a fait usage encore d'un journal du citoyen Roblet, premier chirugien du vaisseau ; mais en travaillant sur ces divers mémoires, l'auteur a comparé les récits qu'ils contiennent aux relations publiées par les navigateurs espagnols et en anglais. L'ouvrage renferme, avec un grand nombre de descriptions, beaucoup de discussions nautiques et géographiques, de considérations politiques et commerciales. Nous ne pouvons, dans ce court extrait d'un travail de cette étendue, qu'indiquer rapidement la route que le capitaine Marchand a tenue.

*Le Solide* fit voile de Marseille le 14 décembre 1790 ; et après avoir doublé le cap de Horn, il aborda au port de la Madre de Dios, de l'île Santa Christina, l'une des îles de l'Archipel de Mendoca, décou-

verte par Mandana en 1595, et visitée par Cook en 1774. En quittant ces îles, et faisant route au Nord-Ouest, le citoyen Marchand découvrit sur cette direction un second Archipel, jusqu'alors inconnu. De là, et après avoir levé le plan de ce nouveau groupe, on cingla vers la côte Nord-Ouest; on aborda à la Baie de la Guadalupa des Espagnols, nommée depuis Norfolk bay par les Anglais, et l'on y fit la traite des pelleteries. *Le Solide* visita ensuite les îles de *Quen Charlotte*, auxquelles les Anglais encore ont imposé ce nom, quoique la Peyrouse en eût le premier fait la découverte en 1786.

La saison étoit trop avancée pour que le capitaine Marchand pût continuer de traiter à la côte d'Amérique. Il se décida à se rendre à la Chine, après avoir traversé le groupe des îles Sandwich et l'Archipel des îles Marianne; il laissa tomber l'ancre devant Macao.

Un édit impérial venoit de prohiber l'introduction des fourrures à la Chine. Il fallut renoncer à échanger la cargaison contre des marchandises de l'Asie. Ainsi, après avoir réparé et ravitaillé le vaisseau, le capitaine Marchand se rendit, par le détroit de Gaspa et par celui de la Sonde, au port du Nord-Ouest de l'Isle-de-France. Il y laissa reposer son équipage, qui depuis treize mois et demi tenoit la mer, et n'avoit eu que trente jours de relâche. *Le Solide* quitta l'Isle-de-France le 18 avril 1792, toucha le 4 juin à l'île Sainte-Hélène, et le 13 août mouilla dans la rade de Toulon.

Ce voyage est remarquable par le peu de temps

que *le Solide* a employé à faire le tour du monde, en prenant sa route par le cap de Horn, et faisant son retour par la Chine. La durée du voyage n'a été que de 608 jours, ou même de 498, si l'on retranche les jours passés dans les relâches, et l'espace parcouru est de 14,328 lieues marines, ou 18 mille lieues communes.

On peut remarquer encore que dans le cours de 20 mois, au milieu des fatigues et des privations inséparables d'une expédition de ce genre, traversant tous les climats, éprouvant toutes les variations de la température, *le Solide*, sur 50 hommes qui composoient son équipage, n'en a perdu qu'un seul, qui est mort d'une attaque d'apoplexie.

Il importoit de réveiller l'attention des navigateurs français sur l'usage, trop négligé parmi eux, des méthodes astronomiques. Cette relation, que l'impression va rendre publique, leur montrera que c'est à l'emploi constant des méthodes exactes que les capitaines Marchand et Chanal durent la sûreté de leurs traversées, la brièveté de leur voyage et l'avantage d'attérir avec précision sur les points où ils vouloient aborder.

*Notice des Mémoires présentés à la classe de Littérature et Beaux-Arts, par le citoyen Villars, Secrétaire de la clase, lue à la séance publique du 15 Vendémiaire.*

Depuis la séance publique tenue par l'Institut nationale le 15 messidor dernier, le zèle des membres

qui composent la classe de Littérature et Beaux-Arts ne s'est point ralenti. L'intérêt seul de la République a toujours été la règle et l'ame de leurs travaux. Plusieurs objets, dont l'importance frappera sans doute les bons esprits, ont d'abord fixé toute l'attention de la classe.

Le citoyen *Peyre*, membre de la section d'Architecture, étoit chargé d'examiner, de concert avec d'autres membres d'une commission spéciale, si le plus beau monument littéraire qui existe en Europe, la Bibliothèque nationale, courroit des dangers réels dans le cas où le théâtre des Arts seroit lui-même dévoré par les flammes.

Notre collègue a pris les renseignemens les plus exacts sur les deux incendies qui consumèrent à Paris les salles d'Opéra, l'un le 14 avril 1762, l'autre le 8 juin 1781 (vieux style); il s'est attaché particulièrement à rechercher les causes de ce dernier. Le vent souffloit avec une extrême fureur. On craignoit un incendie général, et cependant le feu n'atteignit aucun autre bâtiment; ceux-mêmes qui étoient mitoyens en furent respectés. D'après ces considérations, le citoyen Peyre croit que l'embrasement du théâtre des Arts ne sauroit se communiquer à la Bibliothèque nationale, qu'une distance de 120 pieds mettroit d'ailleurs à l'abri du péril.

Il indique en même-temps des moyens de prudence; il voudroit qu'un attique remplaçât le brésil dont la façade de la Bibliothèque est couronnée sur la rue de la Loi. Quant aux autres mesures qu'il soumet à l'Institut national, elles exigeroient un trop long détail.

détail. Il rend justice aux précautions qu'on a prises, afin de remédier promptement aux accidens imprévus qui pourroient survenir au théâtre des Arts durant le cours d'une représentation. Le spectacle fini, la surveillance continue avec la même activité, et redouble encore pendant la nuit.

Le citoyen Peyre termine ses observations par quelques idées sur la manière de construire les théâtres pour les garantir des dangers du feu.

Le citoyen *David Leroi* désire que le théâtre des Arts soit plus isolé qu'il ne l'est, et que son foyer soit retranché pour être construit ailleurs. Selon notre collégue, la Bibliothèque nationale doit être entièrement séparée des bâtimens qui y touchent, ou dans lesquels elle est enclavée. Un passage formant une équerre la borneroit d'une part au Midi, de l'autre à l'Ouest. On aime à voir les deux artistes, quoique divisés d'opinion, brûler du même zèle pour garantir un dépôt que toutes les nations policées nous ont toujours envié.

Le citoyen *Domergue* a lu un mémoire sur les différentes sortes de *prépositions grammaticales*. Ce mémoire, joint à un autre qui l'a précédé, complète la théorie de la préposition; matière tout à-la-fois importante et ignorée. Le système de notre collégue est absolument neuf. Celui de Girard et celui de Dumarsais partagoient les grammairiens. Beauzée, Condillac et Court de Gébelin ont copié l'un ou l'autre, et n'y ont presque rien changé. Le citoyen *Domergue* établit un troisième système, qui diffère totalement des deux systèmes connus;

mais il les réfute avec le respect qu'inspirent à tous les Gens-de-Lettres les noms de Girard, de Dumarsais et de Condillac.

Le citoyen *Bitaubé* a lu une dissertation intitulée : *Socrate à l'école d'un théologien.* Le dialogue de Platon, qui a pour titre Eutyphron, est, dit-il, un des plus intéressans de cet auteur. Eutyphron est un personnage dévot, un devin, parlant d'un ton d'oracle. Interrogé par Socrate, il propose plusieurs définitions de la piété, que le philosophe rejette, jusqu'à ce qu'enfin les interlocuteurs se retirent, sans être parvenus à s'accorder.

Voilà en général l'objet de ce dialogue ; mais il en renferme un autre, qui regarde moins Eutiphron et sa fausse doctrine que Socrate lui-même. C'est une apologie de ce philosophe et de la philosophie ; apologie d'autant plus adroite, qu'elle ne paroît pas être le but direct de Platon, et assez voilée pour n'être aperçue qu'à une lecture attentive. C'est sous ce point de vue que le citoyen *Bitaubé* considère ce dialogue. Platon y fait connoître, mieux peut-être que dans aucune autre de ses productions, son opinion et celle de son maître sur la superstition et sur le culte établi.

Le citoyen *Andrieux* a récité deux pièces de poésie, l'une est une fable intitulée : *l'Olivier, le Figuier, la Vigne* et *le Buisson* ; l'autre, un dialogue en vers qui a pour titre : *Socrate et Glaucon.* Ces deux morceaux sont imprimés depuis quelque temps. Notre collégue doit réciter, dans cette séance, une nouvelle pièce de vers intitulée : *Dia-*

*logue entre deux journalistes* : l'un de ces deux interlocuteurs ne veut porter que l'honorable titre de *citoyen*, l'autre réclame impérieusement le titre de *monsieur*. Le citoyen Andrieux s'efforce, mais peut-être en vain, de les mettre d'accord.

Un auteur anonyme s'étoit fortement élevé contre le projet d'une nouvelle édition du Dictionnaire de la ci-devant Académie française. Il discutoit les principes de notre langue d'une manière peu satisfaisante pour les hommes instruits. Censeur dédaigneux, il accusoit l'Académie d'avoir prodigué dans son livre les proverbes et les locutions triviales; il n'épargnoit ni Girard, ni Buffon lui-même. *En fait de langage*, disoit-il, *l'autorité des savans est indestructible.* Toutes ces erreurs ont été réfutées par le citoyen *Sélis* dans une dissertation grammaticale et littéraire.

Le citoyen *Mongez* a comparé les types des monnoies avec ceux des médailles. Il lira son mémoire dans cette séance.

On se rappelle ce terrible incendie qui éclata naguères dans une maison de la rue Honoré. On n'oubliera jamais les preuves sans nombre de courage et d'humanité que donnèrent les braves grenadiers du Corps législatif pour arracher aux flammes les tristes victimes qu'elles enveloppoient. L'Institut national se hâta de former une Commission chargée de lui rendre compte de différentes machines inventées pour secourir des citoyens qui se trouvant renfermés dans une maison incendiée n'auroient d'issue que par les fenêtres.

On avoit proposé d'employer les échelles d'assemblage dont on se sert à Rome pour décorer l'intérieur des temples. Le citoyen *Peyre*, l'un des commissaires, regarde ce moyen comme le plus prompt et le plus certain pour s'introduire dans une maison embrâsée, et y apporter les premiers secours; mais il observe que cela ne suffit pas, et que le salut des personnes qui ne pourroient pas descendre par une échelle ne seroit point encore assuré. Il pense qu'il faudroit se procurer une machine propre à élever des ponts jusqu'aux différens étages d'une maison, à quelque hauteur que ce puisse être. Ces ponts auroient une superficie telle, qu'il seroit facile d'y déposer plusieurs personnes évanouies ou suffoquées par la fumée, auxquelles on administreroit d'abord les secours les plus urgens, et qu'ensuite on descendroit dans des paniers commodes et faits exprès. Notre collégue a présenté un projet dont il est l'auteur, et un modèle exécuté d'après les dessins qu'il a fournis. La même machine serviroit à établir des ponts de communication aux deux côtés des rues qui n'auroient pas vingt pieds de large. Il paroît démontré qu'en moins d'un quart-d'heure on éléveroit les ponts jusqu'au faîte de la maison incendiée.

Le citoyen *Dutheil* a continué la lecture de plusieurs dissertations, dans lesquelles il éclaircit une multitude de passages des anciens auteurs grecs et latins, tous relatifs aux années qu'embrasse le règne d'Alexandre. C'est une histoire suivie de tous les événemens particuliers qui ont signalé dans la Grèce une époque si intéressante pour l'esprit humain.

Le citoyen *Dutheil* a aussi continué ses remarques sur le petit poëme de Pétrone, intitulé : *la Guerre de Troye.* Il fait sentir aux jeunes amateurs de la Littérature ce qu'il peut avoir de vicieux dans le style de certains auteurs, souvent admirés sans un mûr examen.

La Chymie a pris un essor noble et rapide, surtout depuis le moment où notre jeunesse républicaine s'est rangée sous les drapeaux de la victoire. Le citoyen *Ameilhon* vient de composer un mémoire sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, désignés sous le titre d'anciens chymistes grecs : *Chymici græci veteres.* L'enfance de la Chymie ne peut qu'intéresser les savans de nos jours, à qui elle doit tout l'éclat dont elle brille parmi nous.

Le citoyen *Lebrun* a récité deux odes à la fin de la séance ; l'une a pour titre : *le Philanthrope républicain ;* l'autre est dirigée sous le même titre contre les projets insensés du *royalisme.*

Le citoyen *Heurtaut Lamerville*, associé non résident de l'Institut national, et commissaire du Directoire exécutif près l'Administration centrale du département du Cher, a provoqué le zèle des Administrateurs en faveur d'une colonne milliaire bien conservée. Il se propose d'envoyer à l'Institut le dessin de la colonne, et l'inscription qu'elle porte. Il y joindra quelques observations relatives à ce monument précieux pour l'histoire, et à l'endroit où nos pères l'ont élevé.

On avoit éprouvé jusqu'ici de grandes difficultés à peindre en émail et en porcelaine. Les artistes ne

pouvoient s'assurer de l'effet des couleurs, qui se détruisoient les unes les autres. Le citoyen *Dilh*, l'un des propriétaires de la manufacture, connue sous le nom d'Angoulême, a vaincu tous les obstacles après un long travail et des expériences multipliées. En profitant de son heureuse et importante découverte, les artistes pourront désormais peindre en porcelaine comme sur ivoire ou sur toile. La classe a nommé des commissaires chargés de lui présenter incessamment un rapport sur les procédés que le citoyen *Dilh* a découverts, et dont les citoyens *Leguay* et *Sauvage* ont fait usage dans la Peinture.

Convaincue que les Arts sont les enfans de la liberté et le premier ornement d'une République solidement fondée, la classe se fera toujours un devoir d'encourager ceux qui les cultivent avec ardeur, et qui, par d'utiles inventions, ont acquis des droits à la reconnoissance de la patrie.

---

On a donné le 30 Vendémiaire, au théâtre de la République, *les véritables Honnêtes Gens*, comédie en trois actes et en prose.

M. *Dorval*, retiré du commerce, a promis à *Fontaine*, homme de près de quarante ans, sa fille *Cécile*, qui l'aime et le préfère à *Floricourt*, jeune fat.

La soubrette donne à Cécile une lettre de ce Floricourt, que la jeune personne remet à sa mère, et la soubrette est chassée pour s'être chargée de

cette commission ; elle veut se venger en servant Floricourt, et engage Cécile à venir le lendemain, dès la pointe du jour, à la grille du jardin pour y secourir une de ses parentes pauvre et âgée. Cécile tient le secret sur cette bonne action, se rend le lendemain à la grille avant que personne soit levé, et trouve, au lieu de cette vieille parente, Floricourt déguisé, qui se découvre et veut l'enlever ; mais le bruit du canon d'alarme, qui annonce la matinée du 18 Fructidor, a conduit *Fontaine* dans cet endroit ; sa vue fait fuir le jeune audacieux ; la fourberie est découverte, ainsi que l'innocence de Cécile, qui épouse Fontaine.

L'intrigue ne répond nullement au titre de la pièce ; mais les caractères des personnages qui sont, à l'exception de Floricourt et de la soubrette, les véritables *Honnêtes Gens*, sont assez bien traités. On pourroit cependant reprocher à l'auteur de n'avoir tracé ces caractères que sous le rapport politique, ce qui ne remplit pas parfaitement le titre, qui sembloit annoncer toute autre chose.

Le style est froid, l'action lente ; quelques scènes cependant ont fait beaucoup de plaisir ; mais ce sont des scènes qui ne tiennent en rien au fonds de ce sujet, et qui ne font que ralentir la marche de l'action principale. Le troisième acte est beaucoup plus intéressant que les deux autres, qui sont froids et monotones. Cette comédie ne peut être mise qu'au rang des pièces de circonstance. L'auteur est la citoyenne Villeneuve, connue par quelques ouvrages dramatiques.

*Michaut* dans le rôle de valet, la citoyenne *Desbrosses* dans celui de soubrette, ont été justement applaudis; *Dugazon* sur-tout s'est surpassé dans le rôle de paysan dont il étoit chargé.

---

Les quatre *Garnemens du Vaudeville*, suivant l'expression de M. *Cassandre*, viennent de montrer encore que leur esprit trouve à s'égayer sur toutes les occasions. C'est ce que prouve *le retour du ballon Mousseaux*, dont on a donné à ce théâtre la première représentation le 27 vendémiaire.

La scène est sur le théâtre du Vaudeville. M. Cassandre attend avec impatience le retour de *Gilles*, qui s'est enlevé à Mousseaux dans un aërostat; il a envoyé, pour le suivre, un courrier qui n'est rien moins que leste, c'est *Rosières* (acteur du Vaudeville, extrêmement gros et puissant), et il s'étonne que tout le monde dorme, et qu'on ne s'inquiète pas de ce que deviendra Gilles.

*Arlequin* a entendu du bruit sur le théâtre, vient, saisi de peur, savoir ce que c'est, et se rassure voyant que c'est M. Cassandre, et non pas un *esprit*, comme il l'avoit cru. M. Cassandre monte au ceintre pour voir avec sa lunette s'il n'apercevra pas quelque chose, et quelques instans après il réveille tout le monde, en disant qu'il a aperçu un point noir près de Mont-Rouge; il assure ensuite que c'est le ballon; tout le monde accourt; arrive le courrier, qui grossit encore sa taille, si bien qu'il est presque rond, et qu'étant habillé de la couleur du ballon, il assure qu'en route on l'a pris pour lui.

Il apporte une lettre que lui a jeté le voyageur aërien, dont il annonce l'arrivée, qui s'effectue peu après. Le citoyen *Garnerin*, qui descend avec le ballon, est reçu avec applaudissemens. Arlequin se réconcilie avec lui, en disant qu'il rend *justice au mérite*. M. Cassandre le loue d'avoir pris ce parti; car, dit-il, si, comme tu le disois, c'est-là un Gilles, n'est pas Gilles qui veut.

Cette petite pièce ne présente aucune intrigue; c'est une charmante bluette, qui paroît avoir pour but d'excuser les malins couplets du *ballon Biron*. Cette folie a réussie par quantité de calambourgs et de plaisanteries, dont l'à-propos fait le mérite; *entre gens sujets à la chûte il n'y a que la main*, dit Cassandre; *il est bien au-dessus de toi*, dit-il encore à Arlequin. Si vous ne voulez pas, dit celui-ci, que je l'appelle Gilles, je l'appelerai *Monte-au-ciel*.

De très-jolis couplets, dont cette pièce est remplie, l'ont fait accueillir avec plaisir; nous ne citerons que celui de la fin, que le public a redemandé.

ARLEQUIN.

Air : *Du Curé de Pomponne.*

Chez nous on vient pour voir le sort
D'une pièce nouvelle,
Qui souvent réussit d'abord,
Et quelquefois chancelle;
Mais un petit couplet est là,
A la scène dernière,
Qui la relèvera, larira,
Par les mains du Parterre.

Les auteurs du Vaudeville viennent de donner à ce théâtre, le 7 brumaire, *le Pari*, divertissement en un acte, à l'occasion de la Paix.

L'intrigue n'est presque rien. *Caroline* a été promise par son père à *Boursier*, agioteur, et elle aime *Dubreuil*, jeune officier de santé, qui a parié contre le père de son amante que la paix ne tarderoit pas à se faire. En effet il gagne sa gageure. M. Boursier, que la Paix ruine, renonce à Caroline, et Dubreuil l'épouse. Le peuple se rassemble, et on chante un hymne à la Paix, dont la statue sort de dessous terre; le théâtre se trouve illuminé, et la pièce est terminée par des danses.

De jolies scènes, de charmans couplets en ont fait le succès, et plus encore les circonstances.

Un crieur de journaux faisant allusion à *Buonaparte*, dit à la fin d'un couplet :

> Ce qui nous vient de l'Italie,
> Certes, nous vient de *bonne part.*

Le couplet qui termine le vaudeville finit ainsi :

> Et n'allez pas faire la guerre
> A notre pièce sur la Paix.

Elle a été vivement applaudie.

---

L'EXPÉRIENCE effrayante du parachûte, annoncée par le citoyen Garnerin, vient d'être exécutée, et elle a réussie complètement. Le parachûte avoit 24

pieds de diamètre. Le ballon est parti à 5 heures 28 minutes ; au bout d'une minute le citoyen Garnerin étant à plus de 200 toises de hauteur, et voulant redescendre à la vue de ses spectateurs, a coupé la corde ; le ballon s'est élevé seul, et s'est fendu peu de temps après, n'étant plus assujéti par le filet et par les cordes.

Notre physicien est descendu avec son parachûte : l'effroi a été général ; des femmes se sont trouvées mal. Notre inquiétude a augmentée en voyant le parachûte s'incliner de plus de 25 degrés ; mais il s'est bientôt relevé, pour s'incliner de l'autre sens. J'ai compris que ce seroient des oscillations alternatives, produites par l'inégalité du vent et par le défaut d'équilibre dans les différentes parties du parachûte. Mais une autre inquiétude a pris la place de la première, en voyant qu'il descendoit avec une grande vîtesse ; il n'a pas été plus d'une minute à descendre : le choc devoit être rude. Tout le monde a couru du côté où il avoit descendu, témoignant le plus vif intérêt au sort de ce courageux physicien, et l'on a été enchanté d'apprendre qu'il revenoit à cheval dans le jardin de Mousseaux, pour rassurer les spectateurs. J'ai été en faire part à l'Institut, qui étoit alors assemblé, et où l'on a entendu mon rapport avec le même intérêt. Le citoyen Garnerin a eu le pied un peu foulé ; mais c'est bien peu de chose en comparaison de ce que j'avois redouté, lorsque je faisois mes efforts pour le dissuader de cette dangereuse entreprise.

C'est la sixième ascension du citoyen Garnerin ;

car en 1790 il en avoit fait deux, et en 1793 il en fit une pour appuyer le projet qu'il avoit proposé de s'en servir à l'armée ; cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait accusé d'avoir manqué d'intelligence ou de courage au jardin Biron ; mais il est enfin pleinement justifié, et l'extrême intérêt qu'il m'inspira dès sa première jeunesse fait que je trouve une grande satisfaction à vous l'annoncer dès aujourd'hui.

LALANDE.

On ne sauroit croire tous les obtacles qu'il me fallut vaincre pour arriver à l'expérience du parachûte que j'ai faite, le premier de ce mois, au parc de Mousseaux. D'abord, j'ai été obligé de construire mon parachûte en trois jours et deux nuits. Pour que le parachûte fût prêt le jour indiqué, je fus non-seulement contraint de renoncer aux moyens de précautions que commandoit la prudence dans un essai de cette importance, mais je fus encore obligé de supprimer beaucoup des agrès nécessaires à ma sûreté. Tandis que je travaillois avec tant d'ardeur, l'intrigue et la cabale, pour empêcher l'exécution de cette expérience, parvinrent à surprendre des mandats d'amener contre les entrepreneurs de Mousseaux et contre moi, sous prétexte de la réquisition. Ce n'est que par hasard que j'ai échappé à l'injustice de ces poursuites.

Le premier brumaire, jour indiqué pour l'expérience, j'éprouvai encore d'autres contre-temps ; à deux heures je n'avois pas encore reçu une goutte

d'acide sulphurique pour obtenir le gaz inflammable propre à remplir mon aërostat. L'opération commença fort tard; un vent violent contrarioit les manœuvres; à quatre heures et demie, je doutois encore que mon ballon pût m'enlever avant la nuit. Le ministre de la police me fit prévenir d'intrigues qui se tramoient contre moi. Le ballon d'essai qui devoit m'indiquer la direction que j'allois suivre manqua; en suspendant le parachûte au ballon, le tuyau qui lui servoit de manche se rompit, et le cercle qui le tenoit entr'ouvert se cassa. Malgré tous ces accidens, je partis, emportant avec moi cent livres de leste, dont je jetai subitement le quart dans l'enceinte même, pour franchir des arbres sur lesquels je craignois d'être porté par le vent. Je dépassai rapidement la hauteur de trois cents toises, d'où j'avois promis de me précipiter avec mon parachûte.

Je fus porté sur la plaine de Mousseaux, qui me parut très-favorable pour consommer l'expérience aux yeux des spectateurs. Aller plus loin, c'eût été en diminuer le mérite pour eux, et c'étoit prolonger trop long-temps leur inquiétude sur l'événement. Tout combiné, je prends mon couteau et je tranche la corde fatale au-dessus de ma tête; le ballon fit explosion sur-le-champ, et le parachûte se déploya, en prenant un mouvement d'oscillation qui lui fut communiqué par l'effort que je fis en coupant la corde, ce qui effraya beaucoup le public; j'entendis l'air retentir de cris perçans. J'aurois pu ralentir ma descente en me débarrassant d'un leste de 75 livres

qui restoit dans ma nacelle ; mais j'en fus empêché par la crainte que les sacs qui le contenoit ne tombassent sur la foule de curieux que je voyois au-dessous de moi. L'enveloppe du ballon arriva à terre avant moi. Je descendis enfin sans accident dans la plaine de Mousseaux, où je fus embrassé, carressé, porté, froissé et presque étouffé par une multitude immense qui se pressoit autour de moi. Tel fut le résultat de l'expérience du parachûte, dont je conçus l'idée dans un cachot de la forteresse de Bude en Hongrie, où les Autrichiens m'ont retenu comme otage et prisonnier d'état. Veuillez bien, citoyen-rédacteur, annonçer le mémoire de ma captivité et de mes longues souffrances. Je laisse aux témoins de la scène le soin de décrire l'impression que fit, sur les spectateurs, le moment de ma séparation du ballon, et de ma descente en parachûte ; il faut croire que l'intérêt fut bien vif, car l'on m'a rapporté que des larmes couloient de tous les yeux, et que des femmes aussi intéressantes par leurs charmes que par leur sensibilité sont tombées évanouies.

Salut et considération. GARNERIN (1).

---

(1) Quoique le citoyen Garnerin soit le premier qui, de propos délibéré, ait fait avec succès son expérience hardie, il a cependant eu un précurseur quant à la manière de descendre, mais qui ne lui dérobe rien de sa gloire. Voici le fait : Il y a environ cinquante ans que des écoliers à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, s'avisèrent de prendre des oiseaux nichés dans le mur extérieur d'une église. Pour y parvenir ils avoient sorti une planche par une

PARMI les 150 ouvrages qui, depuis le mois d'octobre 1796 jusqu'au mois de janvier 1797, ont été mis sur la liste des livres défendus par la commission des Censeurs impériaux de Vienne, se trouvent entre autres les livres suivans (1) :

Précis de la conduite de Madame de Genlis depuis la révolution, suivi d'une lettre à M. de C arles, et de réflexions sur la critique. Hambourg, 1796, *in*-8°.

La prise des Annonciades; Epître sur la Révolution; Prospectus d'un Journal en vau eviiles, nouvelle édition, juillet 1796. A Hambourg, *in* 8°.

Réponse du général Dumouriez au rapport du député Camus, m rs 1796, *in* 8°.

Histoire des religieux de la Compagnie-de-Jésus, pour servir de supplément à l'Histoire Ecclésiastique des 16, 17, 18.e siècles. Tome III. A Utrecht, 1741.

Mémoires de Mademoiselle de Bontems, ou de la

lucarne, sur laquelle s'avança l'un d'eux, tandis que les autres en retenoient l'extrémité intérieure. Le régent étant survenu, ceux-ci s'enfuirent, et le dénicheur d'oiseaux courut risque de payer de la vie sa témérité. Heureusement pour lui le manteau dont il étoit affublé, suivant l'usage du pays, lui servit de parachute. Il ralentit sa descente, et le hasard l'ayant encore fait tomber sur un tas de sable, il arriva à terre d'une hauteur considérable sans se blesser.

Il y a dix-huit ans que le Rédacteur de cette Notice a entendu cette anecdote de sa bouche. Il étoit alors un des gardes du cabinet de curiosités du duc de Brunswick.

(1) Voyez le n°. 10 du Magasin Encyclopédique, troisième année, Tome III, page 276.

comtesse de Marlou, rédigés par M. Gueulette. I. et II. P. Londres, 1781, *in*-12.

Les Nuits d'Hiver; Variétés philosophiques et sentimentales, par Mercier, de Compiégne. Paris, an III, *in*-12.

Une traduction allemande de *Titus Petronius Arbiter.*

A. Smith, author of an inquiry in to the wealth of nations, and Thomas Paine, author of the decline and fall of the english system offinance. A Critical essay published in all anguage. Germany, 1796, *in*-8.°, et la traduction allemande de cet ouvrage.

Les Soirées de l'Automne et les Epanchemens de l'Amitié, par Mercier, de Compiégne, 2.e édition, Tome III. Paris, 1796, *in*-12.

Adélaïde de Clarence, ou les malheurs et les délices du Sentiment, Lettres écrites des rives Lemantines, recueillies et publiées par F. Vernès, de Genève. Tomes I et II. A Paris, 1796, l'an IV de la République.

Projet du Code Civil, présenté au conseil des Cinqcents par Cambacérès. Paris, l'an IV, *in*-8°.

Les Confessions d'un Solitaire, Tomes I et II. Genève, 1796, *in*-12.

Correspondance du général Montesquiou avec les Ministres et les Généraux de la République pendant la campagne de Savoie, et la négociation avec Genève en 1792. Paris, 1796, *in*-8°.

Dupuis, Origine de tous les Cultes, ou Religion universelle. III.e Tome. Paris, l'an III, *in*-4°.

Histoire de Rose d'Amblainville, ci-devant religieuse

gieuse de l'ordre de Cîteaux, ou les abus du Pouvoir paternel. Ouvrage rédigé par L. C. César de Massillian. Paris, 1796, *in*-8°.

Landsdowne. Mémoire sur les moyens de prévenir les dangers d'une alliance entre la Russie et l'Autriche. Londres, 1796, *in*-8°.

Louise Valrose, ou Mémoire d'une Autrichienne, traduit de l'allemand sur la 3.e édition, I et II Part. A Paris, 1789, *in*-8°.

C. Mercier. La Morale du deuxième âge, ou Idylles morales, tirées des jeux de l'enfance. Paris, III.e année républicaine, *in*-12.

G. Merkel, die Letten vorzuglich in Liefland, am ende des Philosophischen Jahrh. Ein Beytrag zur Volkern Menshenkenntniss ( c'est-à-dire, les Lettes, sur-tout en Livonie, à la fin du siècle philosophique, pour servir à la connoissance des peuples et des hommes. ) Léipzick, 1797, *in*-8°. Voyez ce qui a été dit sur les Lettes et sur ce livre dans le 11.e numéro du Magasin Encyclopédique dans l'analyse du Mercure allemand.

La Morale de l'Enfance, ou collection de Quatrains moraux mis à la portée des enfans, nouvelle édition. Paris, l'an II, *in*-12.

Musenalmanach fur das Jahr, 1797. Herans gegeben von Voss. Hamburg, c'est-à-dire, Almanach des Muses pour l'année 1797, publié par Voss.

Les Palmiers, ou le triomphe de l'Amour conjugal, Poëme, par C. Mercier, de Compiégne. Paris, l'an IV de la République, *in*-8°.

J. Priestley, an answer to M. Paines age of reason

being a continuation of letters to the subject of religion and of the letters to a philosophical unbeliever with a preface by Theoph. Lindsey. Londres, 1795, *in*-8°.

Le Sérail, ou histoire des Intrigues secrètes et amoureuses des femmes du Grand-Seigneur, édition ornée de cinquante gravures, par J. Grasset-Saint-Sauveur, II Tomes. Paris, 1796, *in* 12.

Les Nuits de la Conciergerie, Rêveries mélancoliques et Poësies d'un proscrit. Fragmens échappés au Vandalisme. Paris, l'an III, 1795, *in*-12.

Aline et Valcour, ou le Roman philosophique, écrit à la Bastille un an avant la révolution de France. Paris, 1795.

The political progress of Britain, et la traduction allemande de cet ouvrage.

Lettres de Mirabeau à Chamfort, suivies d'une traduction de la dissertation allemande sur les causes de l'universalité de la langue française. Paris, l'an V de la Répnblique.

La vie du bienheureux Nicolas de Flue, ouvrage traduit librement de l'allemand de M. Jos. Ans. Weisenbach, augmenté de quelques lettres et des méditations du bienheureux. A Einsiedeln, 1794, *in*-8°.

---

Le 24 juin dernier est mort à Berlin le recteur de l'Académie des Arts, *Bernard Rode*, dans un âge avancé; il peignoit l'histoire, et avec prédilection l'histoire sacrée. Il aimoit à prêter gratuitement son

talent pour la décoration des temples. Il a aussi laissé un très-grand nombre de gravures à l'eau-forte.

---

La société d'histoire naturelle de Bordeaux, dans l'intention de former une *pépinière de vignes*, a présenté une pétition à l'Administration départementale de la Gironde pour demander que cet utile établissement fût fait dans l'enclos de la ci-devant Chartreuse.

---

Le 11 février 1797, le libraire *Jonh Smith* a été condamné par le tribunal de *Kings Bench* à *deux ans de prison* et de *travaux rudes*, pour avoir vendu un ouvrage politique, intitulé : *The right of Citizinship.*

---

Le libraire *H. D. Symond* a été mis en liberté le 16 février 1797, après une réclusion dure de 4 ans, à laquelle il avoit été condamné pour avoir débité quelques ouvrages politiques de Payne.

---

Le Conseiller de Commerce Philippe Chrét. de Ribbencrop est mort à Brunswick le 26 mai 1797, âgé de 60 ans. On a de lui une description de la ville de Brunswick, et plusieurs ouvrages sur le commerce de son pays.

---

*Extrait d'une Lettre sur un article du Magasin Encyclop. seconde année, tome VI, p.* 182.

Après avoir dit, page 182, « *Inge*, qui se trouve » dans une infinité de noms de villes et de villages » comme terminaison, signifie *terre;* par exemple, » Lotheringhen, terre de Lothaire, Groeninge, terre » verte » : l'auteur ajoute, page 183, « mais que » signifie *poper, vlamer, elver*, et sur-tout *boes*, » qu'on rencontre si souvent, *Boesinge, Boeschepe,* « *Boesbeke, Boesghem?* (endroits près Ypres). » C'est ce que je n'ai pu découvrir ».

En lisant ce passage, j'ai pensé que peut-être ce *boes* pourroit avoir quelque ressemblance avec le mot allemand *busch*, buisson; *boesinge* seroit alors *pays couvert de buissons*. Ce n'est qu'une conjecture que je hasarde ici, de l'admission de laquelle M. Grigny sera meilleur juge que moi.

---

Au sujet des statues amenées de Rome en France, un Artiste allemand, qui vit depuis long-temps à Rome, donne les détails suivans sur les précautions qu'on a employées pour les garantir des suites de quelqu'accident fâcheux. On a d'abord ôté toutes les restaurations appliquées au *Laocoon* et à d'autres monumens, de manière que nous verrons les véritables restes de l'antiquité tels qu'on les a trouvés. Chaque monument a ensuite été entouré de plâtre,

de sorte que le tout ne paroît former qu'une masse de plâtre, les figures s'y trouvant tout-à-fait cachées. Le tout a été mis dans des caisses extrêmement solides et massives, de sorte qu'on a tout lieu d'espérer que ces monumens précieux vont arriver à Paris sans avoir éprouvé le moindre accident, pas même dans leurs parties saillantes, qui, à ce que tout le monde sait, sont les plus exposées à se briser dans des voyages si longs que celui de Rome à Paris.

Tout le monde d'ailleurs a admiré l'adresse des ouvriers dont on s'est servi pour déplacer et pour encaisser ces différens monumens.

---

Les romans de Mademoiselle Radcliff étant dévorés depuis quelque temps avec beaucoup d'avidité, nous croyons intéressant de consigner ici la recette des ingrédiens qui entrent dans la composition de ces ouvrages, telle qu'un papier anglais vient de le publier : les amateurs en feront l'usage qui leur conviendra.

*Recette pour faire une bonne mixtion de frémissement et d'effroi, en trois volumes.*

*Recipe :* Un vieux château, dont la moitié est en ruines;

Un long corridor, avec beaucoup de portes, dont plusieurs doivent être cachées;

Trois cadavres, encore tous sanglans;

Trois squelettes bien emballés;
Une vieille femme pendue, avec quelques coups de poignard dans la gorge;
Des voleurs et bandits à volonté;
Une dose suffisante de chuchottement, de gémissemens étouffés, et d'un horrible fracas;

Tous ces ingrédiens bien mêlés, et partagés en trois portions ou volumes, donnent une excellente mixtion, que tous ceux qui n'ont pas le sang noir pourront prendre dans chaque bain immédiatement avant de se coucher. On en sentira le meilleur effet. *Probatum est.*

---

*Cours d'Histoire Naturelle des Corps vivans, considérés comparativement depuis la plante jusqu'à l'homme, pour l'an VI.*

Le citoyen Sue a formé un établissement dans lequel il a tâché d'associer la nature elle-même à ses leçons pour diriger plus sûrement ses auditeurs dans cette belle étude.

On voit dans cet établissement, d'un côté, un jardin de botanique où sont rassemblées et rangées, suivant le système de Linné, des plantes indigènes, exotiques et vivaces; de l'autre, un Muséum où les corps organisés sont préparés selon leurs formes extérieures ou intérieures, et classés d'après les naturalistes les plus modernes. Le citoyen Sue a réuni en outre plus de neuf cents planches coloriées avec la plus grande exactitude. Les systèmes végétal et

animal y sont représentés avec tant de fidélité, que leur aspect suffit pour donner une idée précise des caractères les plus tranchans de chacun des êtres qui les composent.

Voici le plan de son cours annuel.

Le citoyen Sue consacrera six mois à chacune des deux grandes classes de la nature vivante. Ces classes seront divisées en sections, qui formeront autant de cours, dont la durée particulière sera de deux mois.

Cette division a paru avantageuse, en ce que d'un côté elle met les gens du monde à portée d'observer dans une même année les lois du système organique sous tous leurs rapports, et que d'un autre elle offre aux étrangers et aux artistes qui ont d'autres occupations les moyens de suivre isolément, et pendant quelques mois, différentes branches de cette science, de manière qu'en y employant chaque année 4 mois, ils pourront étudier en 3 ans les plantes, les vers, les insectes, les poissons, les serpens, les quadrupèdes ovipares, les oiseaux, les cétacés, les quadrupèdes vivipares, et l'homme.

Le citoyen Sue vient de suivre cette marche pour l'étude des plantes, qu'il a divisée en trois cours ou sections.

Ils ont eu pour objet,

Le 1^er^. la physique végétale;

Le 2^e^. l'analyse comparative des systèmes de botanique les plus ingenieux et les plus répandus

en Europe, avec la description de chaque plante de l'école;

Le 3e. la cryptogamie, et les principes généraux de la matière médicale.

L'étude des animaux sera également distribuée en 3 sections ou cours.

Dans le 1er., qui a commencé le 15 brumaire, à 6 heures et demie du soir, le citoyen Sue a traité des vers, des insectes et des poissons.

Dans le 2e., qui aura lieu le 15 nivôse à la même heure, il fera l'histoire des amphibies et des oiseaux.

Le 3e., qui terminera l'année du cours complet d'histoire naturelle, s'ouvrira le 15 ventôse à la même heure, et aura pour objet les cétacés, les quadrupèdes vivipares, et l'homme.

Le 1er. floréal, le citoyen Sue recommencera par les plantes l'étude de la nature vivante, et analysera les observations faites sur les êtres animés depuis la plante jusqu'à l'homme, en marchant du simple au composé. Ceux qui pourront consacrer l'année entière à cette théorie des corps organisés jouiront de l'avantage inappréciable d'embrasser les rapports comparatifs que les races vivantes offrent entr'elles, et que l'esprit ne peut jamais saisir aussi bien quand ils sont présentés en différens temps, et par plusieurs professeurs. Cette méthode est l'inverse de celle qu'on suit ordinairement; mais on la trouvera préférable si, considérant le plus grand phénomène de la nature, l'animalisation comme tous les autres, on sent que c'est dans ses élémens

qu'il faut commencer à l'observer, afin de saisir les points de division des divers chapitres du grand livre de la nature, et de reconnoître en même-temps les points de contact qu'il est plus aisé de découvrir dans cette manière de procéder.

Le citoyen Sue consacrera pendant les quatre derniers mois de ce cours un jour par décade à l'étude de l'anatomie et de la physiologie ; et comme il possède une superbe collection dans ce genre, les souscripteurs auront l'avantage de réunir dans le même lieu les connoissances sur la physique animale à celles sur l'histoire naturelle. En parcourant comparativement les phénomènes de la nutrition, de la digestion, de la circulation, de la respiration, des secrétions, de l'ossification, de la génération, de l'irritabilité, de la sensibilité, il les considérera dans l'état de santé et de maladie.

Chaque souscripteur pourra observer dans le Muséum du citoyen Sue toutes les parties du système organique suivant l'ordre qui vient d'être décrit. Le prix de l'abonnement sera de 24 francs par cours. Le citoyen Sue demeure rue Neuve de Luxembourg, section de la place Vendôme, n°. 160.

*Nota.* Chaque souscripteur aura la facilité de faire entrer gratuitement à ce cours une personne de l'un ou de l'autre sexe, qui, malheureuse par les circonstances, auroit un ardent désir d'étudier l'histoire naturelle.

# LIVRES DIVERS.

## Botanique.

*English Botany*, c'est-à-dire, *Botanique Anglaise, ou Plantes Botaniques, avec leurs caractères essentiels, leurs synonymes et les lieux de leur croissance.* Vol. III et IV. Londres, 1797.

*James-Edward Smith*, Président de la Société Linnéenne, s'annonce, dans le quatrième volume, comme collaborateur et éditeur de cette collection.

## Anatomie.

*Traité complet d'Anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain, par A. Boyer, Professeur d'Anatomie et de Chirurgie.* En 2 volumes. A Paris, chez l'auteur, Hospice de l'Unité, ci-devant de la Charité, rue des Saints-Pères, et chez Migneret, imprimeur, rue Jacob, faubourg Saint-Germain, n°. 1186, an V, 1797.

Nous reviendrons sur cet ouvrage.

## Physiologie.

*Dissertation sur ce qu'il convient faire pour augmenter, diminuer ou supprimer le lait*

*des femmes, etc. Ouvrage couronné par la Société hollandaise des Sciences à Harlem, le 21 mai 1762, faisant suite à l'éducation physique des enfans, par M. DAVID, nouvelle édition corrigée.* A Paris, de l'imprimerie et dans la librairie vétérinaire de M. N. Huzard, rue de l'Eperon, n°. 11, quartier Saint-André-des-Arts, an V, 1797 (v. s.).

ART VÉTÉRINAIRE.

*INSTRUCTIONS sur les moyens de s'assurer de l'existence de la Morve, sur ceux propres à prévenir l'invasion de cette maladie, à en préserver les chevaux, et à désinfester les écuries où elle a régnée, par P. CHABERT, et J. B. HUZARD, de l'Institut national, de la Société de Médecine de Paris, et imprimées par ordre du Gouvernement, quatrième édition; on a ajouté la dernière Loi sur les maladies contagieuses.* A Paris, de l'Imprimerie et dans la librairie vétérinaire de M. N. Huzard, rue de l'Eperon, n°. 11, quartier Saint-André-des-Arts. An V, 1797 (v. s.)

POÉSIE.

*LES Plantes, Poëme, par R. RICHARD CASTEL,* A Paris, chez Mignéret, imprimeur, rue Jacob, faubourg Saint-Germain, n°. 1186, an V, 1797.

Nous donnerons une analyse de cet ouvrage.

LITTÉRATURE GRECQUE ET LATINE.

*PLATONIS GORGIAS græce ad fidem. Codd. Mss. August. et Meermann, versionisque Ficini, recensuit, emendavit, explicavit, indicemque verborum græcorum copiosissimum adjecit* CHR. GODOFR. FINDEISENIUS. Gotha, 1796, *in*-8°. de 624 pages.

Edition recommandable.

*A VIEW of the English editions*, etc., c'est-à-dire, *REVUE* des éditions, des traductions et des explications des anciens auteurs grecs et latins, dues aux Anglais, par *L. G. BRUGGEMANN*, Conseiller-consistorial à Stettin en Poméranie. Stettin, 1797, *in*-8.° de 838 pages.

Cet ouvrage est une nouvelle preuve de l'application des Allemands à l'Histoire littéraire, même des autres nations.

*DE MAURO TERENTIANO commentatio, auctore J. F. REINERS.* A Lemgo, 1797, *in*-8.° de 48 p.

Laurent *van Santen* annonce depuis long-temps une nouvelle *élaboration* de ce Grammairien prosodiste, qui florissoit sous Trajan, selon les uns, sous les derniers Antonins, suivant d'autres, et étoit gouverneur de Syenne, aujourd'hui Asna dans la Haute-Egypte. Le travail de *van Santen* est impatiemment attendu de tous ceux qui rendent justice à son érudition littéraire et à son goût pour la poésie latine. *Reiners*, qui l'a prévenu, n'en a pas moins bien mérité des philologues.

## Biographie.

*Éloge de Félix Vicq-Dazir, lu à la Société Médicale d'Émulation, dans la séance du 25 vendémiaire, par J. L. Moreau, médecin, sous bibliothécaire de l'école de médecine de Paris.*

L'éloge de Vicq-Dazir avoit déjà été fait par le citoyen Lalande, et doit être prononcé par le citoyen Lafisse à la séance publique de la Société de Médecine, le 15 brumaire, an VI. Le citoyen Moreau n'en a pas moins cru pouvoir publier celui que nous annonçons. Il le divise en quatre parties. La première, présente les principaux événemens de la vie de Vicq-Dazir, jusqu'à l'époque à laquelle il fut nommé secrétaire perpétuel de la Société de Médecine, à la formation et à la célébrité de laquelle il concourut à-la-fois par son crédit, son zèle et ses talens. Dans les trois parties qui suivent, Vicq-Dazir est considéré successivement comme anatomiste, comme médecin, et, relativement à ses immortels éloges, comme historien des sciences et des arts, dans les fastes desquels il doit lui-même occuper une place si distinguée.

Sous le premier rapport, le citoyen Moreau rappelle, d'une manière rapide, les résultats des travaux de Vicq-Dazir sur l'anatomie des poissons, les os et les muscles des oiseaux, le parallèle des extrémités supérieures et inférieures dans l'homme et dans les animaux; les nerfs de la seconde et de

la troisième paires cervicales dans l'homme; l'organe de l'ouie dans les oiseaux, etc. etc. Après avoir considéré de quelle manière tous les ouvrages de Vicq-Dazir ont concouru aux progrès de la physiologie et de l'anatomie comparée, le citoyen Moreau parle avec détail des discours du même auteur sur l'anatomie; il nous offre, dit-il, le sommaire de toutes les connoissanses acquises sur l'économie animale, et ses inductions heureuses, ses beaux rapports dans le genre dont Aristote a donné le premier modèle.

Dans la troisième partie, les ouvrages de Vicq-Dazir sur les épizooties, sur les lieux et les dangers des sépultures; les mémoires nombreux, consignés dans les mémoires de la Société de Médecine, et la partie médicale du dictionnaire encyclopédique sont également considérés, relativement aux progrès qu'ils ont fait faire à la science.

Nous terminerons cette notice par un extrait de la quatrième partie de l'éloge de Vicq-Dazir, celle dans laquelle il est considéré relativement à sa manière d'apprécier le génie, d'écrire son histoire, et de transmettre à la postérité l'hommage que les contemporains doivent aux mânes des savans distingués.

« Vicq-Dazir, dont l'esprit avoit réuni à l'étude des sciences le culte et le goût des beaux-» arts, devoit se distinguer en se livrant au genre » de l'éloge; en effet, ses succès dans cette branche » de la littérature égalent ceux qu'il a obtenus » comme médecin et comme anatomiste.

» Les savans qu'il eut à louer s'étoient exer-

» cés sur une foule de sujets divers; il les suit » dans toutes les carrières qu'ils ont parcourues, » et montre combien les connoissances répandues » dans leurs nombreux ouvrages lui étoient familières. Médecin éclairé, philosophe sensible, en » parlant de Fothergill, de Pringle et de Sanche; » naturaliste, physicien et chymiste, avec détail, » dans les éloges de Linnée, de Duhamel et de » Schelle; politique profond dans celui de Vergennes; poëte et amateur plein de goût sur la » tombe de Watelet; Vicq-Dazir prend tous les » tons, toutes les formes, mérite le prix du savoir, » la palme de l'éloquence, et semble prouver » combien est ingénieux et vrai l'emblême mythologique qui nous montre, dans le précepteur » des muses, le père du demi-Dieu qu'on adoroit » dans Épidaure (1) ».

## MÉLANGES.

*CHOIX DE COSTUMES civils et militaires des peuples de l'antiquité; leurs meubles et la décoration intérieure de leurs maisons, d'après les anciens monumens, accompagné d'un texte tiré des anciens auteurs, dessiné, gravé et rédigé par N. X. WILLEMIN.*

Depuis que l'étude de la belle antiquité a ramené

(1) L'ouvrage que nous annonçons se trouve chez Croullebois, rue des Mathurins; Méquignon, rue des Cordeliers, et Desenne, Palais-Egalité.

le bon goût, il paroît urgent de présenter au public un ouvrage dont tous les artistes et les amateurs en différens genres sollicitent chaque jonr la plus prompte publicité, et qui doit être non-seulement utile à ceux qui exercent la peinture, la sculpture et l'architecture, mais aussi aux acteurs, décorateurs, ciseleurs, orfévres, bijoutiers, ébénistes et aux fabricans de porcelaine et de verrerie.

Faire connoître les différens styles des peuples qui ont cultivé les arts et propager le bon goût, en faisant un choix des plus beaux monumens qui ont des rapports aux costumes, tel est le but que l'auteur s'est proposé.

Cet ouvrage, petit *in-folio*, composé de cent cinquante planches environ, sera divisé en trois parties, et traitera des habitans de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, en commençant par les Egyptiens.

Il paroîtra, tous les trois mois, une livraison de six planches, qui sera imprimée sur beau papier, caractères *gros-romain* et *philosophie*, dont le prix est de douze francs.

On peut voir, chez l'auteur, les dessins de l'ouvrage, au Musée des monumens français, rue des Petits-Augustins, fauxbourg St. Germain, depuis neuf heures du matin jusqu'à 3 heures.

Nous avons vu le dessin de cette collection, et nous pouvons assurer que les sujets sont choisis avec goût et exécutés avec soin.

# OUVRAGES DU CIT. MILLIN.

Antiquités Nationales, ou *Recueil de Monumens, pour servir à l'Histoire générale et particulière de la France*, tels que *Tombeaux, Inscriptions, Statues, Vitraux, Fresques*, etc. tirés des Abbayes, Monastères, Châteaux et autres lieux devenus Domaines nationaux.

Il paroît déja 4 volumes *in*-4°. à 42 livres le volume, et 4 volumes *in-fol.* à 72 liv. le volume, en feuilles. (*On ne tire ce dernier format qu'à* 200 *exemplaires.*) Chaque volume est composé de 4 à 500 pages et d'environ 60 Estampes.

Les Monumens décrits dans cet ouvrage sont presque tous aujourd'hui détruits ou dégradés; l'auteur a encore beaucoup de Mémoires et de Dessins. Le cinquième volume est sous presse.

Élémens d'Histoire Naturelle. Ouvrage couronné par le Juri des livres élémentaires, et adopté par le corps législatif pour les écoles nationales. Seconde édition, *in*-8°. de 600 pages; prix, cinq francs.

Cette nouvelle édition est revue corrigée et très-augmentée.

---

## TABLE

*Des articles contenus dans ce numéro.*


*Avertissement*, 7

Mammifères.

Dufresne. *Extrait de la description d'une nouvelle espèce de Singe*, 9

Ornithologie.

Geoffroy. *Extrait d'une notice sur les genres* Psophia *et* Palamedea *de* L., 10

Ichtyologie.

A. B. *Extrait d'un Mémoire sur le* Polyodon-feuille, 13

Métrologie.

*Note sur les poids et les mesures d'usage en Turquie*, 14

Médecine Morale.

Gilbert. *Extrait d'un Mémoire sur la Médecine morale*, 17

VOYAGES.

B. Faujas Saint-Fond. *Voyages en Angleterre, en Ecosse et aux Iles Hébrides, etc.* 21

BIOGRAPHIE.

*Notice historique sur Alexandre Bicchierai, Médecin à Florence,* 36

Ponce. *Eloge de Lamanon,* 43

PHILOSOPHIE.

Thierry Tiedemann. *Geist der speculativen Philosophie,* 52

POÉSIE LATINE.

P. H. M. *Henrici Collot d'Escury J. U. D. Musæ Juveniles,* 60

POÉSIE ANGLAISE.

*Satyres d'Young, etc., traduction libre de l'anglais, par* T. P. Bertin, 65

ROMANS.

A. J. D. B. *Claire et Clairant, etc.* 70

MÉLANGES.

S. *Description de la Salle des séances publiques de l'Institut national,* 83

POÉSIE.

*Du pouvoir de la Poésie,* 88

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Séance de l'Institut national,* 92

*Théâtre de la République, les véritables Honnêtes Gens, comédie,* 118

*Théâtre du Vaudeville, le retour du ballon Mousseaux,* 120

*Le Pari,* 122

*L'Expérience du parachûte, par le citoyen Garnerin,* ibid.

*Liste des livres mis à l'index à Vienne,* 127

*Mort de Bernard Rode,* 130

*Projet d'une pépinière de vignes à Bordeaux,* 131

*Condamnation du libraire Jonh Smith,* ibid.

*Mise en liberté de H. D. Symond,* ibid.

*Mort de Philip. Chrét. de Ribbencrop,* ibid.

*Extrait d'une Lettre sur un article du Magasin Encyclopédique,* 132

*Statues amenées de Rome en France,* ibid.

*Sur les romans de Mademoiselle Radcliff,* 133

*Cours d'Histoire Naturelle des Corps vivans,* 134

LIVRES DIVERS.

Botanique.

*Englisch Botany, etc.* 138

Anatomie.

A. Boyer. *Traité complet d'Anatomie,* ibid.

Physiologie.

M. David. *Dissertation sur ce qu'il convient faire pour augmenter, diminuer ou supprimer le lait des femmes, etc.* ibid.

Art vétérinaire.

P. Chabert. *Instructions sur les moyens de s'assurer de l'existence de la Morve, etc.* 139

Poésie.

R. Richard Castel. *Les Plantes, Poëme,* ibid.

Littérature grecque et latine.

C. G. Findeisenius. *Platonis Gorgias græce, etc.* 140

L. G. Bruggemann. *View of the English editions, etc.* ibid.

J. F. Reiners. *De Mauro terentiano commentatio,* ibid.

Biographie.

J. L. Moreau. *Eloge de Félix Vicq-Dazir,* 141

Mélanges.

N. X. Willemin. *Choix de Costumes civils et militaires, etc.* 144

(N°. 16.) 1er. Nivôse an VI.

# MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

## OU

# JOURNAL DES SCIENCES,

## DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

---

### AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,

18 francs pour six mois,

36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES,

Silvestre de Sacy, Fourcroy, Hallé, Herman, Schweigæuser, Lacépède, Langlès, Lalande, Lagrange, Lebrun, Marron, Mentelle, Barbier-Dubocage, Morellet, Noel, Oberlin, Chardon-la-Rochette, Saint-Léger, Van-Mons, Traullé, Léveillé, Cousin, Cuvier, Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Visconti, etc., etc., ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux; on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant, une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in*-8°. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Il faut affranchir les lettres.

# ASTRONOMIE.

*Histoire de l'Astronomie pour l'an V de la République française, lue à la rentrée du Collége de France, le 25 brumaire an VI (15 Nov. 1797), par Jérôme de Lalande, Directeur de l'Observatoire, et Inspecteur du Collége de France.*

IL y a dix ans que la Compagnie me permet de l'entretenir chaque année des progrès successifs de l'Astronomie ; il seroit à désirer que chacun de nous fît la même chose dans sa partie. Votre indulgence, citoyens, m'encourage à continuer encore, et vous verrez avec la même satisfaction que moi les fruits heureux des efforts combinés de tous les Astronomes de l'Univers.

Le grand travail de la Méridienne de France, commencé en 1792, a été continué avec une rapidité extrême : le citoyen de Lambre, qui avoit passé l'hiver à Evaux (dans la ci-devant Auvergne), a fait treize stations jusqu'à Rhodez ; et le 10 fructidor (27 août), il a terminé la partie dont il étoit chargé. Le citoyen Méchain étoit parti de Carcassonne pour venir au-devant de son collègue ; le citoyen Tranchot avoit placé les signaux ; le mauvais temps et la santé du citoyen Méchain l'ont empêché de terminer dans cette campagne ; les premiers beaux jours du prin-

temps lui suffiront. On a de la peine à se figurer combien ce travail est pénible ; le citoyen de Lambre m'écrivoit de Puy Violan.

J'avois pour six heures d'ouvrage, et je n'ai pu le faire qu'en dix jours. Dès le matin je montois au signal pour n'en descendre qu'au coucher du soleil ; l'auberge la plus voisine étoit celle de Salers ; le chemin étoit de trois heures pour aller, autant pour revenir, et la route étoit la plus horrible que j'aie rencontrée jusqu'ici.

J'ai pris le parti de me loger dans une vacherie voisine ; je dis voisine, parce qu'il n'y avoit que pour une heure de chemin, tant le matin que le soir. Pendant les dix jours qu'a duré ce travail, je n'ai pu me déshabiller ; je couchois sur quelques bottes de foin ; je vivois de lait et de fromage, presque jamais je ne pouvois apercevoir deux objets à-la-fois ; un brouillard épais couvroit l'horizon. Pendant l'observation, comme pendant les longs intervalles qu'elle me laissoit, j'ai été successivement brûlé par le soleil, refroidi par le vent, et trempé par la pluie. Je passois ainsi dix à douze heures de la journée exposé à toutes les intempéries de l'atmosphère ; mais rien ne me contrarioit tant que l'inaction.

La base de Lieursaint à Melun sera mesurée au printemps, et nous aurons une étendue de 9 degrés 39 minutes, ou 250 lieues depuis Dunkerque jusqu'à Barcelonne, qui nous donnera tout-à-la fois la grandeur de la terre, la quantité de son applatissement et la valeur exacte du *Mètre*, qui est le fondement

de nos nouvelles mesures, puisqu'il est la dix-millionième partie du quart du méridien, ou 36 pouces 11 lignes 44 de notre mesure. Peut-être y aura-t-il un dixième de ligne à ajouter quand le travail sera fini; mais cela est nul pour le commerce. Cet établissement des nouvelles mesures est si important et si beau, que les savans ne sauroient trop se presser de le répandre, et le public de l'adopter; nous avons lieu de nous étonner de son indifférence.

« On a continué à l'imprimerie nationale les tables de sinus pour les degrés décimaux ou les centièmes et dix millièmes du quart de cercle, que le citoyen Borda a calculées, et qui nous procureront les moyens de voir employer par tous les mathématiciens cette manière de calculer plus simple que l'ancienne. Les nouveaux progrès de l'Astronomie avoient ajouté tant de longueur à nos calculs, que nous devons être empressés d'adopter une méthode qui les abrège.

L'immense travail que j'avois entrepris avec le citoyen Lefrançais la Lande, mon neveu, pour la description du ciel étoilé, a été continué par ce jeune et habile Astronome avec le même zèle, et il a déjà 42700 étoiles; hier même il revint de l'Ecole Militaire, où il avoit passé une partie de la nuit, et ce qui est bien aussi extraordinaire, puisque cela est sans exemple, une jeune épouse, malgré la délicatesse de son sexe, lui aidoit, avec autant d'intelligence que de courage.

Cette année a été une des moins favorables à l'Astronomie; je n'ai pas d'idée d'avoir été jamais aussi contrarié par les brouillards d'hiver et par les

pluies d'été, que nous avons eu cette année; il y a un an que je vous annonçois 36400 étoiles, ainsi nous n'en avons gagné que 6000 en un an. Mais ce qui paroît peu pour le citoyen Lefrançais, doit paroître extraordinaire à tout autre Astronome; aucun de nous n'eût osé entreprendre un pareil travail, et en espérer le succès. Il manque encore quelques zones qui pourront produire 8000 étoiles; ainsi dans un an le citoyen Lefrançais sera bien près de la fin des 50000 étoiles que doit lui fournir le tour du ciel, en faisant des zones de 2 degrés, en se bornant au tropique du Capricorne, et en éclairant les fils d'une lunette acromatique ayant deux pouces d'ouverture.

Je rappelle toutes ces conditions, parce qu'elles limitent prodigieusement le nombre des étoiles que nous pouvons observer; il y en auroit peut-être 300 mille dans toute la surface du ciel visibles avec la même lunette; et le télescope de M. Herschel, qui a 45 fois plus d'ouverture, c'est-à-dire, 324 fois plus de lumière, en feroit voir 90 millions; c'est sans doute bien peu de chose en comparaison de ce qui existe.

Le ministre de la guerre, le citoyen Schérer, a écrit au commandant de l'École Militaire pour que l'observatoire et les Astronomes ne fussent point contrariés par l'ignorance de la troupe.

Le citoyen Laplace, qui avoit déjà fait les trois plus belles découvertes qui restassent à faire par le secours de la haute Géométrie, m'annonça le 25 mars qu'il avoit trouvé une équation séculaire pour l'apogée et pour le nœud de la Lune; la première est

de 4 $\frac{3}{10}$ de celle de la Lune ; la seconde en est les $\frac{11}{10}$, toutes deux en sens contraire de celle de la Lune. Voilà un nouveau pas fait dans la théorie de la Lune, dont il espère s'occuper désormais, aidé du citoyen de Lambre, que l'habileté dans les calculs astronomiques rend digne d'être associé à cet important travail. Nous aurons donc d'ici à quelques années de nouvelles tables de la Lune, qui passeront de beaucoup celles qui ont été publiées en Angleterre, et qui assureront un nouveau secours à la marine pour l'observation des longitudes.

Le citoyen Bouvard a calculé des observations de la Lune de Bradley et de Maskelyne entre 1750 et 1795 ; pour fixer cette équation de l'apogée que le citoyen Laplace avoit trouvée par la théorie, qui diminuera les erreurs des tables de la Lune, nous ferons imprimer les tables de la Lune avec ces corrections.

J'aurois préféré d'attendre les nouvelles ; mais il faudra peut-être 7 à 8 ans pour ce travail ; quoi qu'il en soit, ce sera la plus belle réunion de la théorie avec les observations qui ait jamais été faites pour les progrès de l'Astronomie et l'utilité de la navigation.

Nous avions pensé à employer les observations faites en Angleterre et en France il y a un siècle ; mais nous voici arrivé au point où les observations des siècles passés sont inutiles ; car entre les observations de Bradley faites en 1750, ou celles des citoyens le Monnier et celles qui se font actuellement, il n'y a plus que dix secondes d'erreur à craindre

pour un intervalle de 50 ans ; cela feroit 20 secondes pour un siècle, et certainement il y a bien 30 secondes d'erreur probable dans les meilleures observations du dernier siècle, soit à cause de la nature des instrumens, soit à raison du mouvement propre des étoiles qui rend leur position incertaine à cette époque. Dans les mémoires de 1781, où je comparois 213 positions d'étoiles de Flamsteed, il y en avoit 41 où la différence surpassoit une minute, et 86 où elle passoit 30 sec. Cela suffit pour prouver que nous aurons de l'avantage à employer les observations faites depuis 50 ans avec les nouveaux instrumens ; à plus forte raison pouvons-nous abandonner celles des Babyloniens faites il y a 2500 ans ; elle sont 50 fois plus éloignées ; mais elles sont 60 à 80 fois moins exactes, comme je m'en suis surtout aperçu quand j'ai passé beaucoup de temps à discuter les observations de Mercure qui sont dans Ptolémée, et que j'en ai tiré très-peu de fruit.

Nous avons eu cette année une comète qui, quoique petite, étoit cependant visible à la vue simple. Le Citoyen Bouvard, qui travaille à l'observatoire avec zèle et assiduité, et cherche souvent des comètes, avoit eu le désagrement d'apprendre que celle qu'il avoit découverte le 14 novembre 1795 avoit été trouvée en Allemagne deux jours auparavant.

Cette année, après avoir cherché pendant plusieurs mois, il en trouva une le 14 août à 10 heures du soir ; mais quand il l'eût trouvée dans la lunette, il s'aperçut qu'on pouvoit la distinguer à la vue

simple, et il présuma bien qu'elle seroit vue par d'autres Astronomes ; il a eu cependant l'avantage d'être le premier. Mais le lendemain elle fut vue à Leipzig par Monsieur Rudiger, à Padoue par M. Toaldo, à Palerme par M. Piazzi, et même à Sinope dans la mer Noire par le citoyen Receveur, qui accompagnea le citoyen Beauchamp dans son voyage en Arabie. Le 16 la comète étoit devenue plus grosse ; elle fut vue à Mirepoix par le citoyen Vidal, qui nous a envoyé beaucoup d'observations, et il nous mande que plusieurs habitans de la campagne l'avoient vue ; elle fut aperçue en Autriche par Monsieur Tratinick, à Berlin par M. Bode, à Brême par M. Olbers, à Viviers par M. Flaugergues, à Marseille par M. Blancpain, et du côté de Rhodez par M. Méchain.

Le 17 elle fut vue à Berne par Monsieur Traller, le 18 en Angleterre par M. Walker ; elle avoit fait en trois jours plus de 60 degrés ; elle a passé à 5 degrés du pole du monde et du pole de l'écliptique ; elle se trouva onze fois plus près de la terre que le soleil, et c'est ce qui a été cause de la rapidité de son mouvement apparent ; elle étoit cependant assez petite. Ce n'étoit qu'une blancheur foible sans apparence de queue ; le diamètre de cette nébulosité étoit de $2\frac{1}{2}$ minutes.

Dès le 19 son mouvement se ralentissoit ; on ne la voyoit plus à la vue simple, et l'on jugeoit que sa distance à la terre avoit beaucoup augmenté.

Le citoyen Messier l'a observée avec son assiduité et son exactitude ordinaires jusqu'au 30 août qu'elle

est devenue invisible. Le citoyen Bouvard a calculé les élémens de son orbite de la manière suivante. Ils ont été publiés le 14 octobre dans le bien informé, périhelie 1 s. 20 deg. 36 min. Passage le 9 juillet à 2 heures 54 min. temps moyen, distance 0,525 nœuds 10 s. 29° 16 min. inclinaison 50 deg. 36 min. mouvement rétrogade.

Le citoyen de Laplace qui les calculoit en même-temps par sa méthode a trouvé presque la même chose. Le citoyen le Français Lalande a eu la satisfaction de fournir des positions d'étoiles qui étoient inconnues, mais qui n'avoient pu lui échapper dans cet immense travail, qui lui a déjà fourni plus de 42 mille étoiles.

Des quatre éclipses de Saturne par la lune qui devoient avoir lieu cette année, on n'en a observé que deux le 10 janvier et le 2 avril. L'éclipse de soleil du 24 juin a été observée dans un grand nombre d'endroits; nous avons vu à Paris que l'entrée; mais le citoyen Messier étoit d'accord avec moi à la demi-seconde, ce qui est rare pour le commencement d'une éclipse. Je l'ai calculée le même jour, comme je fais depuis 40 ans, toutes les fois que j'ai le plaisir d'observer une éclipse de soleil ou d'étoile de première grandeur.

Le 2 mars 1797 le citoyen Caroché a vu le volcan de la lune (n°. 12 dans ma carte de la lune) semblable à une chandelle qui s'éteint; c'étoit une tache lumineuse moins sensible que le plus gros des satellites de Jupiter, mais plus grande; cela

confirme bien ce qui a été vu déjà trois ou quatre fois sur le volcan de la Lune.

Le voyage du citoyen Beauchamp en Asie est une des choses importantes dont la France peut s'applaudir ; il avoit eu bien de la peine à obtenir un firman de la porte Ottomane ; mais enfin il arriva à Trébizonde le 26 juin ; il est revenu à Constantinople le 9 septembre ; il a relevé les principaux points de la mer Noire jusqu'à l'embouchure du Phase ; l'ignorance des Turcs et la jalousie des Russes avoient jusqu'ici étrangement défiguré cette mer ; il a trouvé la latitude de Sinope 42 degrés 2 min. au lieu de 41 deg. que l'on mettoit dans nos meilleures cartes ; en sorte que la largeur de la mer Noire entre le Cap Karadzé et le Cap Indgé que l'on croyoit de 62 lieues n'est que de 37 ; une erreur aussi considérable méritoit bien le travail d'un Astronome aussi zélé. Mithridate, qui rendit si fameux le Royaume de Pont, n'avoit point d'Astronomes.

Le général Calon, alors directeur du dépôt, avoit procuré à Beauchamp, comme à tous les savans, tous les secours que le zèle, le savoir et l'autorité le mettoient à portée de lui donner, et je lui dois ici ce nouveau témoignage de reconnoissance au nom de tous les savans qu'il a encouragés, accueillis, favorisés de toutes les manières, et dans les circonstances mêmes où tous les autres députés craignoient de se compromettre, et sembloient les méconnoître.

Le citoyen Beauchamp se loue extrêmement de

son élève Charles-Hyacinte Receveur, qui, à 18 ans, calcule et observe d'une manière surprenante ; ils doivent être partis le 11 novembre pour Bagdad, d'où ils iront à Mascate en Arabie, dont le C. Beauchamp est nommé Consul. Il envoye au Muséum des plantes, des graines et des insectes ; il a relevé des inscriptions grecques pour la classe littéraire de l'Institut ; il n'oublie rien de ce qui peut utiliser son voyage.

Les positions géographiques seront insérées dans la Connoissance des temps de l'an 1800, et sa nouvelle carte de la mer Noire envoyée au ministre de la Marine ; j'en ai reçu seulement une première ébauche pour satisfaire l'impatience que Beauchamp me connoissoit.

Il a observé la déclinaison de l'aiguille à Constantinople 12°, 33 min. ; à Trébizonde 8° 14 min. ; il étoit sur le point de s'embarquer pour Alep, d'où il traversera le désert au risque d'être attaqué par les voleurs arabes ; mais Beauchamp a le bonheur de ne rien craindre ; ce voyage pénible et dangereux ne l'a point effrayé ; il ne me fait point de reproche de l'avoir pour ainsi dire forcé de partir ; il m'écrivoit le 24 mai : s'il m'arrive malheur, vous vous souviendrez de mon devouement pour vous et pour l'Astronomie.

La montre marine du citoyen Louis-Berthoud lui a été d'un grand secours ; elle se trouve d'une exactitude rare ; cet habile artiste continue de s'en occuper ; le citoyen Breguet se propose d'en faire de son côté, et nous apprenons que M. Earnschaw

en fait à Londres un grand nombre, qui sont d'une grande exactitude, et il les donne pour douze cent francs.

Le citoyen Perny, que le général Calon avoit envoyé dans la Belgique, a envoyé au citoyen Prony, directeur du Cadastre, les triangles qu'il a formés pour lier Anvers et Bergopzoom avec Dunkerque; il espère les prolonger jusqu'au Texel, et vérifier le degré mesuré autrefois par Snellius, sur lequel il reste du doute malgré les vérifications qu'on a déjà essayées à deux époques différentes.

Les Espagnols ont publié les détails d'un voyage autour du monde entrepris par les ordres et aux frais du Gouvernement, par le zèle de Dom Antonio de Valdes, ministre de la marine, pour enrichir la géographie et l'histoire naturelle, et agrandir la sphère de nos connoissances.

Ces détails forment un ouvrage intéressant par les faits qu'il contient sur les mœurs, les usages et la police des habitans des îles Babaco, espèce d'Archipel assez considérable qui n'avoit point encore été visité par les Européens.

Les navigateurs qui entreprirent ce voyage intéressant partirent de Cadix le 30 juillet 1789 sur deux sloops, la *Découverte* et le *Subtile* : le premier commandé par Don Alexandre Malespina, et le deuxième par Don Joseph Bastamente, et y rentrèrent vers la fin de 1793.

Leurs découvertes et leurs travaux dans la longue traversée qu'il ont faites, les îles qu'ils visitèrent, les baies qu'il reconnurent dans les courses qu'ils

firent sur les continens du Nouveau-Monde doivent enrichir la botanique, les arts, la géographie, et servir à répandre des lumiéres sur l'émigration de différentes peuplades, et sur l'histoire du globe.

Nous avons vu passer aussi M. Horneman, qu'une association anglaise envoie dans l'intérieur de l'Afrique. Il y a mille lieues de pays qui nous sont aussi inconnus que les déserts de la Lune, et cela étoit bien digne de l'émulation des gouvernemens; mais c'est une compagnie d'amateurs, dont M. le chevalier Banks est un des principaux actionnaires, qui a formé cet utile projet. Il a eu assez de confiance pour demander un passeport au Directoire exécutif, et il a reconnu que les savans qui s'y trouvent n'oublioient point les sciences au milieu des grands intérêts politiques dans lesquels ils pourroient être absorbés, et malgré de justes ressentimens par les horreurs que la France peut reprocher au Gouvernement d'Angleterre; on a eu déjà des nouvelles de celui qui étoit allé à Tombut dans l'intérieur de l'Afrique.

M. le chevalier Banks nous a envoyé les transactions philosophiques pour 1796, le Nautical almanac pour 1802; le voyage de M. Maurice en Angleterre nous a procuré par écrit une nouvelle promesse de M. Ramsden pour la lunette méridienne que nous attendons de lui depuis dix ans. Le citoyen Lallemand, secrétaire de la Marine, favorise avec zèle notre correspondance.

La géographie s'est encore accrue d'un grand ouvrage sur la Chine. M. Staunton a donné en 2 vol.

*in*-4°. la relation de l'ambassade Anglaise du lord Makartney en 1793, avec les cartes du voyage tant par mer que par terre au travers de la Chine, ce qui nous fait connoître l'intérieur de ce vaste Empire. L'atlas qui accompagne cette relation contient beaucoup de vues, de plans, des costumes, des cérémonies, et quelques oiseaux très-bien gravés, et sur-tout le détail des canaux qui traversent la Chine, et dont je n'avois pu parler qu'imparfaitement dans mon traité des canaux en 1778.

J'y ai vu avec plaisir que le citoyen Hanna, missionnaire, que j'avois formé à l'Astronomie, avoit obtenu la permission d'aller résider à Pékin.

Le prince de la Paix a formé en Espagne un établissement d'Astronomes avec des traitemens avantageux; mais il manque de sujets: l'observatoire n'est point fini, et l'on a détruit celui que le citoyen Mégnié avoit fait bâtir à la Verrerie; en sorte que l'Astronomie n'a pas encore en Espagne l'activité qne nous avons lieu d'en espérer; mais M. Chaix, que nous avons vu cette année passer à Paris pour aller prendre la direction de l'observatoire, obtiendra sans doute qu'on le mette à portée d'être utile.

M. de Mendoza, officier de la marine d'Espagne, fait imprimer des tables pour faciliter l'observation des longitudes.

On a publié à Lisbonne des éphémérides pour la marine, qui annoncent l'émulation et le goût de l'Astronomie en Portugal, et le zèle de l'Académie de Lisbonne, qui a publié aussi deux volumes de

mémoires. M. le chevalier d'Araujo, ambassadeur de Portugal, a pris à notre correspondance un intérêt qui prouve ses connoissances et son zèle pour la gloire de son pays.

M. Tralles, professeur à Berne a reçu de M. Ramsden un Théodolite supérieur même à celui dont on s'est servi pour les triangles d'Angleterre, et il va s'en servir pour ceux de la Suisse.

Le citoyen Jacques-Philippe Maraldi, troisième Astronome de ce nom, nous a envoyé les observations qu'il fait habituellement à Perinaldo près de Nice. Mais il a fait plus; il a amené à Paris l'aîné de ses quatre fils, âgé de 18 ans, pour travailler avec moi à l'Astronomie. Je vois, par son intelligence et son assiduité, que Maraldi quatrième soutiendra la réputation de sa famille, et celle des Cassini leurs parens, qui, malheureusement, sont perdus pour l'Astronomie depuis la révolution.

M^me^. la duchesse de Saxe-Gotha, la princesse la plus savante que l'on connoisse, qui aime l'Astronomie, qui observe et qui calcule elle-même d'une manière surprenante, place aujourd'hui la maison de Saxe dans l'histoire de l'Astronomie, comme le Landgrave Guillaume y plaça, il y a 200 ans, celle de Hesse-Cassel. Elle m'envoie un de ses Astronomes, M. le docteur Jean-Charles Burckhardt (né à Léipzig le 30 avril 1773), pour travailler avec moi, et il est arrivé le 15 décembre, jour remarquable dans l'Astronomie, par la naissance de Tycho-Brahé. Cette princesse a pensé que mon activité dévorante pour l'Astronomie, électrisant tout ce qui m'environne, pouvoit

être utile même encore à celui qui vient d'habiter l'observatoire de Gotha, un des plus beaux qu'il y ait, dirigé par un de nos plus grands Astronomes, M. le major de Zach, dont le nom vient toujours se placer par-tout où l'on parle d'Astronomie, et que son amitié pour moi a peut-être trompé pour la destination de son élève; mais sa souveraine et lui ont cru que leur Astronome, en venant à Paris, faisoit le voyage de la Mecke, et j'ai cru pouvoir le dire pour l'honneur de la France; illustrée par tant de victoires, elle n'a point perdu de sa réputation pour les sciences, objet le plus important pour les êtres pensans, et ce sont eux qui entraînent toujours le jugement de l'univers, et celui de la postérité.

Les mémoires de la ci-devant Académie des sciences pour 1790, imprimés depuis trois ans, ont été enfin publiés; ce sera le dernier volume d'une grande et importante collection, composée de 139 vol. On trouve dans celui-ci un grand et savant traité du flux et du reflux de la mer par le citoyen Laplace, où l'on voit que les observations sont parfaitement d'accord avec l'attraction du soleil et de la lune au moyen de la théorie du mouvement des fluides qui est plus avancée qu'elle n'étoit lorsque Newton, Euler, Bernoulli et Maclaurin publièrent leurs recherches, dont j'avois donné les premiers résultats dans mon traité du flux et du reflux de la mer avec plus de 2000 observations des marées faites à Brest au commencement du siècle.

Le citoyen Monneron m'a aussi envoyé des obser-

vations sur les marées qu'il a recueillies dans ses grands et utiles voyages, et qui me serviront à compléter le traité du flux et du reflux de la mer, imprimé en 1781 ; mais que j'espère publier de nouveau avec beaucoup d'augmentations. Le citoyen Laplace en a beaucoup avancé la théorie, et jespère que j'aurai beaucoup augmenté la masse des faits qui doivent en être le fondement.

On trouve encore dans ce volume les trois comètes de 1790, observées par le citoyen Messier ; plusieurs milliers d'étoiles observées à l'école militaire par d'Agelet et Lefrançais, les observations et les calculs que le citoyen Messier et moi avons faits sur la dispartion de l'anneau de Saturne en 1789 et 1790.

La Connoissance des temps, qui est le manuel des Astronomes et des navigateurs, a paru pour l'an 7, et celle de l'an 8 est très-avancée. On y trouve les positions de plus de 4000 étoiles qui n'avoient jamais été observées, quoique visibles à la vue simple, que la citoyenne Lefrançais a réduites d'après les observations de son mari.

Un catalogue de 146 étoiles qui ont disparu, ou du moins qui ne sont point à la place qu'on leur avoit assignée, soit qu'elles se soient éteintes, ou qu'il y ait des fautes dans les catalogues, ou qu'enfin il y ait des planètes que nous ne connoissons point encore, comme celle que Herschel a reconnue en 1781.

On y voit encore une suite de 20 années d'observation par le citoyen Messier. Des observations

de

de Mercure faites à Mirepoix par le citoyen Vidal, qui a eu l'avantage de voir Mercure plus près du soleil que personne. Cette planète si difficile à voir, que le grand Copernic n'avoit jamais observée, et dont les tables étoient sans cesse démenties par les observations, se trouve actuellement connue avec une précision plus grande même que les autres planètes, et les tables que j'ai données l'année dernière se trouvent complétement vérifiées par ces nouvelles observations.

Duc Lachapelle, de Montauban, nous en a également envoyé un grand nombre; et le jeune citoyen Bernier, qui travaille avec lui, nous a envoyé des observations et des calculs qui prouvent et son courage et son habileté: c'est une acquisition heureuse pour l'Astronomie.

Le citoyen Prony, directeur du Cadastre, fait déjà travailler au volume de la Connoissance des temps pour l'an X (1802).

Le citoyen Quenot, officier de vaisseaux, a employé le loisir que lui laissoit son séjour à Paris à faire avec un cercle à réflexion des observations de Jupiter; il les a calculées, malgré l'extrême longueur du travail, et ces calculs ont servi à vérifier nos observations de l'opposition de Jupiter; il nous a calculé des éclipses et des lieux de mercure observés à Montauban. Ce courageux navigateur nous a fait voir que nos travaux ne seront pas perdus pour la marine, puisqu'il s'y trouve des observateurs aussi exercés avec autant d'émulation et d'ar-

deur que d'intelligence et de facilité pour les observations et les calculs.

Le citoyen Martin, professeur d'Hydrographie à Calais, a voulu aussi concourir au travail qu'exigent tant d'observations, et il en a calculé plusieurs, travail pénible qui exige beaucoup de reconnoissance.

Le Bureau des longitudes s'est occupé de la restauration de l'observatoire; Ramsden, le plus célèbre artiste d'Angleterre, nous a promis depuis 10 ans un grand instrument des passages; lorsque le Lord Malmesbury vint à Paris pour les négociations de la paix, je le priai de négocier à Londres pour l'Astronomie française, et il me l'a promis; mais nous espérons que le citoyen Lenoir nous dédommagera de Ramsden; il a déjà fort avancé une lunette méridienne dont l'observatoire a besoin, et il nous a fourni un cercle entier de l'invention du citoyen Borda, avec lequel Lefrançais a déjà déterminé la hauteur du pôle 48 degrés 50 minutes 15 secondes, et l'obliquité de l'écliptique avec une précision qui surpasse tout ce qu'on en avoit eu jusqu'à présent. Enfin le Bureau des longitudes a obtenu l'acquisition d'un grand mural de sept pieds et demi qui appartient au citoyen le Monnier, et dont l'observatoire a essentiellement besoin. J'ai donné dans le Magasin Encyclopédique la notice des travaux des citoyens Lenoir, Caroché et Fortin, qui soutiennent en France la concurrence avec les plus habiles artistes d'Angleterre.

Le Bureau des longitudes a nommé les citoyens Rochon et Ancelin à l'observatoire de Brest, et le citoyen Flaugergues à celui de Toulon; mais la

guerre n'a pas encore permis au gouvernement de mettre ces établissemens en activité.

Le citoyen Thulis ( Jacques Joseph ), né le 6 juin 1748, a achevé les réparations de l'observatoire de Marseille, et a repris le cours de ses utiles observations. Le citoyen Guillaume de St-Jacques de Sylvabelle, né le 18 janvier 1722, directeur du même observatoire s'occupe à mettre en ordre des mémoires intéressans, et il nous a déjà envoyé des plans pour un observatoire.

Le citoyen Ferdinand Berthoud fit imprimer en 1792 un traité des montres à longitudes, et il a achevé en 1797 de faire imprimer la suite du même traité. Ces deux ouvrages n'ont pas encore été rendus publics; mais il les a présentés à l'Institut le premier novembre, avec un mémoire où il demande qu'on fasse régler les horloges sur le temps moyen, et tracer au palais royal la méridienne du temps moyen; j'ai fait aussi le premier novembre à l'Institut la motion de demander au Directoire que l'horloge de la ville fût mise au temps moyen, de même que celle des tuileries que le citoyen Lepaute construit actuellement. Cela se fait en Angleterre; à Genève même il y a un homme chargé de frapper sur les cloches de St-Pierre au moment du midi moyen, puisqu'enfin il est reconnu que le Soleil vrai ne donne qu'une mesure imparfaite et irrégulière du temps.

Le même jour on m'a remis une des montres présentées au concours pour le prix que l'Institut a proposé, et je vois déjà par la régularité de sa

marche, que l'horlogerie française peut fournir à la marine ce nouveau secours pour l'observation des longitudes dans les voyages de long cours, comme je l'ai dit à l'occasion de celle que Louis Berthoud a fournie à Beauchamp.

Le gouvernement a donné le 24 vendémiaire (17 octobre) des ordres pour l'impression de ma Bibliographie astronomique en un volume *in*-4° de 600 pages; ouvrage qui manquoit à l'Astronomie, et qui contiendra le fondement de l'histoire de cette science.

Nous avons reçu cette année de Bologne les expériences que M. Guglielmini a faites sur la tour Asinelli, qui a 247 piés; il a trouvé que les corps tomboient 8 lignes et demie à l'Orient du fil à plomb; la théorie donne cinq lignes; ces expériences sont très-difficiles à faire; mais elles prouvent le mouvement de la terre, qui heureusement n'a plus besoin d'être prouvé. En Angleterre, M. Maskélyne a publié ses observations de 1795, et dans les transactions de 1797 M. Herschel a donné la période des variations de lumière de deux étoiles, une de la couronne et une de l'écu de Sobieski; la première 10 mois et demi, la seconde 63 jours.

Ainsi nous avons déjà dix étoiles changeantes dont nous connoissons les périodes, c'est-à-dire, les durées de leurs rotations. Il y en a beaucoup d'autres dont on a observé les variations, mais dont on ne peut pas encore assigner les périodes. Nous n'avons pas connoissance d'autres observations curieuses de M. Herschel depuis celle de la rotation

de Saturne, et de l'existence de ses deux satellites intérieurs en 1790. Il a publié la description de son télescope de 40 piés ; mais il me paroît qu'il n'en est pas encore assez content pour y laisser observer les Astronomes qui en seroient si curieux.

Dans la bibliothèque Britanique, excellent journal qui se publie à Genève, on lit une histoire curieuse de l'observatoire de Greenwich, qui fut bâti à l'occation d'un français nommé St-Pierre, qui prétendoit avoir trouvé les longitudes en 1675.

En Allemagne, M. Olbers a publié un traité des comètes, où M. de Zach en a mis qui n'étoient pas connues ; en sorte qu'il porte à 90 le nombre des orbites calculées jusqu'à présent, y compris celle de cette année. Un grand traité d'Astronomie publié en anglais par M. Vince, et un en suédois par M. Melanderhielm, nous annoncent que la curiosité devient plus générale pour l'Astronomie dans les pays où les ouvrages français avoient suffi jusqu'à présent.

M. Venturi, professeur de physique à Modène, qui a passé l'année avec nous, a fait le dépouillement des manuscrits de LéonardVinci que j'avois demandés à nos commissaires en Italie pour vérifier la découverte de la cause de la lumière cendrée ; il a trouvé le passage, et il l'a consigné avec beaucoup d'autres choses intéressantes dans un essai qu'il a publié à Paris sur la vie et les ouvrages de ce peintre fameux, dont le génie s'étendit à une multitude d'objets inconnus de son temps. Léonard naquit en 1452, et mourut en 1519.

La nouvelle république Cisalpine a établi un Institut à Bologne, ou plutôt régénéré celui qui y subsistoit déjà, et où il y a un observatoire intéressant.

Dans les Annales de Chimie (t. 23, p. 175) on trouve un extrait du mémoire du docteur Blair, inséré dans le premier volume des transactions d'Edimbourg sur les lunettes aplanatiques ou sans aberrations; il lui étoit permis de donner un nom à une découverte que nous lui devons. On y voit qu'il est parvenu à construire un objectif contenant du muriate mercuriel corrosif, dissous dans l'alkool ou dans l'eau, en y ajoutant un peu de muriate d'ammoniaque, et où il n'y avoit point de dispersion de couleurs.

Le muriate d'antimoine dissous dans l'alkool ou l'éther, avec addition d'un peu d'acide muriatique, pour empêcher la précipitation, a la même propriété. L'avantage de ces compositions sera de n'avoir pas besoin de recourir au flintglas, qu'il est si difficile d'avoir avec une grande pureté. M. de Zach vient de terminer un grand ouvrage en 2 vol *in*-8°., qui contiendra un catalogue précieux de 1200 étoiles déterminées avec la précision d'une seconde; quant aux ascensions droites, je lui ai fourni 2400 déclinaisons déterminées au mural de l'école militaire, le seul observatoire où l'on ait des hauteurs assez nombreuses et assez exactes pour pouvoir accompagner le grand et beau travail de M. de Zach. M. Bode a publié à Berlin les 4 premières feuilles d'une belle collection de cartes astronomiques de 28 pouces sur 20; elles surpassent de beaucoup celles de Flamsteed, qui avoient paru

en 1729. Je lui ai fourni cinq mille étoiles visibles à la vue simple, et dont on n'avoit jamais tenu compte, et je l'ai déterminé à abandonner la projection de Flamsteed, qui, représentant par des lignes droites les parallèles à l'équateur, défiguroit considérablement les constellations et les espaces célestes. Il est impossible qu'une boule soit bien représentée sur un plan; mais en choisissant le plan qui touche dans le plus grand nombre de points la partie de la boule qu'il s'agit de représenter, on en approche autant qu'il est possible, et c'est ce qu'on n'avoit pas fait jusqu'à présent. Les éphémérides de Berlin par M. Bode pour 1800, et celles de Vienne par M. Triesnecker pour 1798, nous ont procuré un grand nombre d'observations et de calculs faits dans toutes les parties de l'Allemagne. Le troisième volume des supplémens de M. Bode en contiendra encore beaucoup.

M. de Zach, M. David, M. Koehler ont fait des voyages en Allemagne pour déterminer des positions géographiques. La carte d'Allemagne est bonne pour les détails. C'est un résultat des malheurs de la guerre; mais les positions absolues des points principaux sont encore mal connues. M. de Zach a répandu en Allemagne l'usage des petits octans à reflexion avec lesquels on obtient pour les longitudes et pour les latitudes une précision qui seroit incroyable s'il n'y avoit pas des preuves multipliées de cette précision.

Le royaume de Prusse va être levé géométriquement; le Baron de Schroter, ministre d'Etat à Konigsberg, est le principal moteur de cette entreprise.

La société de Bohême a publié des mémoires intéressans, où l'on voit entre autres la pesanteur de l'air mesurée sur de hautes montagnes par MM. Jirasek, Haenke, Gruber, et Gerstner, avec des balances d'une grande exactitude. A Pétersbourg, l'Astronomie a paru reprendre quelque activité; il étoit même question de bâtir un nouvel observatoire. En attendant, M. Henry, ci-devant élève du collége de France, Astronome de Manheim, est parvenu à placer le mural de Bird, qui étoit depuis long-temps inutile. M. de Bakunin, directeur de l'Académie, encourage l'Astronomie, et le 9e. volume des nouveaux mémoires étoit près de paroître.

L'Impératrice Cathérine avoit fait venir d'Angleterre un télescope de 10 pieds, et M. Rumouski lui faisoit voir les astres à Sarkoe-selo; il en reçut même à cette occasion une montre à diamans.

M. l'Ambassadeur Ottoman, Seyd-ali-effendi, qui est arrivé à Paris au mois de juillet, a pour premier interprète M. Codrika, athénien, qui aime l'Astronomie; il a traduit en grec une partie de mes ouvrages, et il portera dans son pays l'émulation du nôtre. Beauchamp m'a déjà envoyé des épreuves de nos tables de logarithmes, imprimées en turc pour l'école d'Ingenieurs établie à Constantinople.

Le Citoyen Monneron, l'aîné, retiré à Annonai, m'a envoyé un grand nombre de notes intéressantes sur l'Astronomie de l'Inde, où il a été long-temps; il y a joint une grande carte des constellations des Indiens, dont il a étudié l'Astronomie, ainsi que Le-

gentil et Bailly, et il trouve le traité de ce dernier au-dessous de la réputation de l'auteur. Je l'avois trouvé plein de conjectures savantes, mais peu fondées.

Bailly s'étonne de l'antiquité des connoissances indiennes, et il me semble qu'il n'en donne aucune preuve concluante. Les citoyens Deguignes et Auquetil m'ont paru en avoir la même idée.

Le citoyen Lamétherie a publié dans le journal de physique l'histoire de l'Astronomie pour 1795 et 1796. Ce journal intéressant, interrompu pendant trois ans, reprend toute son activité.

L'histoire de l'Astronomie doit s'enrichir d'un trait qui fait honneur au général Bonaparte, ainsi qu'aux Astronomes. La société Italienne, dont le chef-lieu est Vérone, et dont le président est M. Cagnoli, célèbre Astronome de la même ville, avoit des fonds, dont la municipalité crut pouvoir disposer. La maison de M. Cagnoli avoit été endommagée par une bombe; il crut que nous pouvions contribuer à réparer cet inconvénient: et avant que de nous adresser au gouvernement, dont les dispositions favorables nous sont connues, je crus pouvoir hasarder une lettre au héros de l'Italie et de la France. Je n'espérois cependant pas qu'il eût assez de calme et de loisir pour faire quelqu'attention à ma prière. Je ne fus que plus charmé de recevoir la lettre suivante, 22 prairial an V. « Au » moment où je reçois votre lettre, je donne des » ordres, et je prendrai toutes les mesures néces- » saires pour assurer à la société de Vérone la

» jouissance de ses fonds et l'intégrité de son établissement. Si le célèbre Astronome Cagnoli, ou » quelques-uns de ses collègues avoient été froissés » par des événemens affligeans qui se sont passés » dans cette ville, je les ferai indemniser. Je saisirai » toutes les circonstances pour faire quelque chose » qui vous soit agréable, et pour vous convaincre » de l'estime et de la haute considération que j'ai » pour vous. Avant de finir, je dois vous remercier » de ce que votre lettre me mettra peut-être à même » de réparer un des maux de la guerre, et de pro» téger des hommes aussi estimables que les savans » de Vérone «.

Dans une autre lettre, il me promet de faire augmenter de dix mille francs le capital de la Société italienne de Vérone.

Le général Bonaparte ne s'en est pas tenu là ; il a voulu donner à l'observatoire de Milan une pendule meilleure que celles qui s'y trouvoient ; on a écrit à Londres pour avoir une pendule d'Arnold, dont tous les pivots tournent sur des rubis, où les plans de l'ancre sont en diamans, le compensateur de fer et de zinc ; elle coûtera 110 guinées ou 2800 francs. Les Astronomes de Milan, MM. Oriani, de Cesaris et Reggio, avoient presque fini la carte de leur pays ; le gouvernement autrichien a emporté leurs dessins et leurs planches ; mais il leur reste les matériaux essentiels de cet ouvrage ; ils ont publié leurs éphémérides pour 1797, enrichies d'observations et de mémoires. M. Piazzi à Palerme se dispose à mesurer un degré le long de

la Sicile. On commence à Paris le cercle et la toise dont il doit se servir. M. Cagnoli a envoyé au Bureau des longitudes une nouvelle méthode pour réduire les distances observées en mer, méthode simple et ingénieuse, avec des tables commodes, par le moyen desquelles on n'a besoin ni de logarithmes, ni de multiplications, ni même de distinctions de signes; en sorte que cette méthode peut être plus à la portée des pilotes que celles qui ont été données jusqu'ici.

Le tome 7 des mémoires de la Société italienne qui vient de paroître contient aussi des recherches trigonométriques de cet habile Astronome; il continue de publier chaque année un almanach qui contient successivement des notions d'Astronomie élémentaire fort utiles pour propager le goût de la science.

Quoique le nombre des Astronomes soit très-petit, il n'y a point d'année où nous n'ayons quelque perte à déplorer. Jean-Mathieu Matsko, Astronome de Cassel, est mort le 19 novembre 1796; il étoit né à Presbourg en Hongrie le 5 décembre 1721; il avoit publié des observations à Cassel en 1770 et 1781, un programe où il revendique pour Rothman l'invention de la prostapherese (éphémer. de Berlin 1783, p. 160.) Il y a aussi quelques observations de lui dans les éphémérides de 1785. Il publia en 1786 un éloge du Landgrave Frédéric, qui aimoit les sciences, spécialement l'Astronomie. On craint que son exemple ne soit pas suivi actuellement.

Nous avons perdu en Pologne un Astronome de mérite, M. Strzecki, professeur d'Astronomie à l'Université de Vilna, et à qui nous avons obligation de

beaucoup d'observations exactes et importantes. Il y a à Vilna un mural de Bird de sept piés et demi, et j'ai publié dans les mémoires de 1786 des observations de mercure qui étoient rares et difficiles à avoir. M. Poczobut, qui étoit premier Astronome du roi de Pologne, et recteur de l'Université de Vilna, a été fort contrarié pendant la révolution ; mais il est réintégré sous la protection de l'empereur de Russie, qui a réuni Vilna à ses vastes Etats. J'ai appris avec regret par Thomas Muir, échappé à sa déportation de Botany-Bay, que l'Astronome Dows n'est plus à la nouvelle Hollande ; c'est une perte pour l'Astronomie, à moins qu'il ne porte en Afrique, où il est allé, le même goût pour l'Astronomie.

J'apprends avec regret la mort de M. Toaldo à Padoue.

L'éloge du citoyen le Monnier, qui est une suite de cette histoire, est imprimé ci-devant, p. 352.

---

# PSYCHOLOGIE.

*Quelques réflexions sur la valeur des Systèmes dans l'étude des Sciences, par J. L. Alibert.*

ON a tour-à-tour vanté ou déprécié les systèmes ; on les a regardés tantôt comme le dernier perfectionnement de nos connoissances, tantôt comme une entrave pour le génie, ou comme une barrière insurmontable opposée aux progrès de l'esprit humain.

Ici, comme par-tout ailleurs, l'opposition des sentimens est moins réelle que fondée sur de vaines apparences; nous prononçons les mêmes mots, et nous n'y attachons pas les mêmes idées (1).

Tout est système dans la nature, et la nature elle-même n'est qu'un grand système qui semble se partager en trois autres, le minéral, le végétal et l'animal; ceux-ci se divisent encore en des millions de systèmes qui vont se perdre et se confondre dans

(1) La manière différente d'envisager les mêmes objets peut, sans doute, diviser les esprits; mais les mal-entendus qui naissent des équivoques du langage sont une source mille fois plus féconde de divisions. Avec une langue imparfaite on a bien de la peine à s'entendre, lors même que l'on apporte de la bonne-foi dans les discussions. Que sera-ce si, au lieu de chercher à se réunir, on met toute son étude à se tenir séparé? Pardonnera-t-on à celui qui professe l'estime la plus profonde pour les Savans de leur adresser un reproche dicté par l'amour même de la science? En général ils n'aiment pas à mettre en commun le résultat de leurs méditations et de leurs travaux; ils ne veulent pas qu'on les voie marcher sur la même ligne. Ils craignent de s'ombrager mutuellement sur la route éclairée par les rayons de la gloire; cependant les sciences ne feront de progrès qu'autant que ceux qui les cultivent se prêteront des secours réciproques, en se transmettant exactement leurs idées; mais leurs idées, comment pourroient-elles se communiquer, si elles n'ont pas été déposées dans une langue commune? Les Chimistes en ont senti la nécessité, et les avantages précieux qu'ils retirent chaque jour des réformes opérées dans leur langage, doivent nous convaincre que rien n'est plus important que de bien déterminer le sens des expressions et la véritable signification des mots.

le système universel, comme les parties dans un tout.

Au milieu de ce vaste ensemble, l'homme seul est averti des rapports qui le lient avec les êtres qui l'environnent. Il jette sur eux un regard attentif, les étudie, les juge, les réunit lorsqu'il sont séparés, les sépare lorsqu'ils sont réunis, les distribue par masses pour en saisir une foule d'un coup-d'œil, combine et calcule leurs diverses propriétés; prononce sur les lois qui les gouvernent, se compare avec eux, et dans son audace finit par se mesurer avec la nature entière, pour connoître le rang qu'il y occupe.

Ce désir illimité de tout atteindre dans une être dont les facultés sont limitées doit-il l'ennoblir ou le dégrader? son ignorance innée va-t-elle faire place à la vérité ou à l'erreur? Interrogez l'histoire des sciences; ouvrez ces répertoires immenses où sont tenus en dépôt les travaux incalculables de l'esprit humain, vous y trouverez la réponse.

Un grand homme a dit qu'il suffiroit de quelques pages pour renfermer tout ce qu'il y a de certain dans les sciences qui remplissent le plus grand nombre de nos volumes, et personne n'a trouvé cette décision trop sévère. Le nombre des erreurs qu'on a pris pour autant de vérités surpasse donc infiniment le nombre des vérités bien constatées. La raison en est simple; les hommes sont poussés par une vaine curiosité plutôt que par le sentiment du besoin de s'instruire. La curiosité se contente de

tout ; le rapport le plus vague lui suffit comme l'idée la plus juste.

Mais la principale cause des écarts de l'esprit humain, c'est qu'il a voulu étudier la nature avant de s'être étudié lui-même. Il a cru pouvoir diriger ses facultés avant de les connoître ; cependant que diroit-on d'un artiste qui prétendroit régler les mouvemens d'une machine sans en avoir examiné les rouages. L'esprit humain, s'il avoit su s'observer lui-même, auroit senti que les bornes qui le resserrent lui imposoient la nécessité de les reculer, et comme une confiance téméraire l'a si souvent précipité dans l'abyme de l'erreur, une juste méfiance de ses forces eût servi à les augmenter.

L'expérience l'a mille fois averti que des idées formées trop à la hâte étoient une copie infidelle de la nature. Il doit donc s'assurer de leur exactitude en les comparant avec leurs modèles.

Des idées bien faites, mais isolées, échappent à l'étendue de l'esprit pour peu qu'elles soient nombreuses. Il faut qu'il cherche à les rapprocher ; car l'observation lui a appris que la liaison les ramène toutes à l'uniformité ; alors au cahos succédéra l'ordre, aux ténèbres la lumière.

Cet enchaînement d'idées ne pourra néanmoins avoir lieu que parce qu'après les avoir rapprochées on les verra naître successivement, et toutes d'une idée fondamentale dont elles ne seront que des développemens ; et comme cet enchaînement et cette liaison porteront sur des idées qui seront un tableau

véritable des faits de la nature, la liaison des idées sera la liaison des faits (2).

Si nous négligeons ces précautions, nos sciences seront nécéssairement appuyées sur des chimères, ou seront un ramas de notions incohérentes quoique vraies.

Mais si par des expériences reitérées nous savons nous assurer des faits, si nous ne mettons pas les rêves de notre imagination à la place des œuvres de la nature, si nous sommes assez heureux pour apercevoir la dépendance mutuelle des phénomènes, alors l'édifice de nos connoissances est affermi sur ses bases, et élevé suivant les règles d'une savante architecture. Il réunit la solidité à l'élégance; on peut l'habiter avec confiance et sécurité.

Toute science ainsi appuyée, ainsi ordonnée est un système; un système est donc, je ne dis pas le chef-dœuvre de l'esprit, c'est la seule méthode

(2) *Les vérités qui ne sont pas classées sont mal connues*, dit Bailly; *ce sont des personnages illustres dont nous devons dire l'origine, la famille et la parenté : en leur créant des généalogies et des alliances, nous soulageons la mémoire. Sans un ordre quelconque, l'homme se perdroit dans la foule des faits : son intelligence succomberoit sous la masse de ses connoissances; d'ailleurs, cette réduction est conforme à l'économie physique de l'univers. Les hommes, soit par erreur ou par instinct, ont toujours senti qu'en faisant dépendre plusieurs vérités d'une seule, ils se rapprochoient de la nature, qui, avec un petit nombre de moyens, produit la variété infinie des choses.*

**Hist. de l'Astr. mod. pag. 335, t. I.**

de

de l'esprit, la seule manière dont il puisse sortir de l'ignorance et se dégager de l'erreur.

Il faut bien sans doute qu'on ait senti toute la beauté de ce mot, par l'empressement qu'on a eu de l'adopter ; mais comme l'amour propre des écrivains leur a facilement persuadé qu'ils étoient les vrais interprêtes de la nature, chacun s'est flatté d'avoir fait un système, et on en a profané le nom jusqu'à le faire servir d'enseigne aux extravagances les plus absurdes qu'ait enfanté la déraison.

Comme les vrais systèmes ont tout fait dans les sciences dont s'honore l'intelligence humaine, les faux systèmes ont tout gâté. L'antiquité sur-tout en a produit un grand nombre, et elle a eu la foiblesse de se vanter de ceux de Pythagore, de Platon, d'Epicure, de Zénon, comme les modernes ont eu celle d'admirer pendant quelque temps ceux de Descartes, de Spinosa, de Mallebranche, de Léibnitz, et de tant d'autres ; il est vrai que leurs opinions d'abord reçues avec applaudissement ont vu la génération suivante s'empresser d'en faire justice ; mais ce n'est pas leur chûte qui doit nous étonner, c'est la vogue qu'elles ont eue.

Il ne s'agit pas moins dans presque tous les systèmes que de rendre raison de l'origine des choses, ou de la nature des êtres, c'est-à-dire, de tout ce qu'il y a de plus inaccessible à l'esprit humain. L'un imagine de atômes crochus qu'il fait mouvoir pendant toute une éternité dans des directions parallèles ; un autre les fait tourner en tourbillons ;

un troisième vient qui dit : une seule espèce de tourbillons ne suffit pas, et il en arrange de grands et de petits, et c'est avec de pareilles visions qu'on nous répète avec emphase : *donnez-moi du mouvement et de la matière, et je vais créer un monde nouveau.*

Ceux qui ont cru lire dans la nature des êtres sont encore moins sages, s'il est possible, que ceux qui ont voulu rendre raison de leur origine ; le développement successif, et les variations continuelles que nous présentent de toutes parts les phénomènes de la nature, la naissance, l'accroissement, le dépérissement et la mort des individus qui cèdent leur place à d'autres qui passeront par les mêmes périodes, semblent nous conduire par une foible analogie à l'origine du tout. Mais la nature des êtres avec quoi peut-elle avoir de l'analogie dans une intelligence qui étant le produit des sensations ne peut évidemment montrer que des rapports? Léibnitz croyoit avoir pénétré les qualités absolues des êtres, et avoir trouvé la clef du système des choses avec ses monades. Il s'imaginoit rendre raison des changemens perpétuels qui s'opèrent dans l'univers par une tendance à un changement d'état qu'il leur attribue : fort bien ; mais quelle est cette tendance ? Elle est, nous répond-il, l'effet d'un effort, d'une force essentielle à la monade ; mais quel est cet effort ? quelle est cette force ? Il croit nous satisfaire en la comparant aux perceptions que nous éprouvons en nous-mêmes, et à cet effort que nous sentons quand nous voulons remuer nos membres,

effort que nous sommes obligés d'admettre, quoique nous ne puissions le définir en aucune manière. Mais on pourroit répondre à Léibnitz : ou cet effort, cette perception dont vous gratifiez vos monades est semblable aux perceptions que nous éprouvons, ou elle est d'une nature différente. Dans le second cas, on n'en a aucune idée ; c'est un mot vide de sens, autant vaut ne rien dire ; si vous prétendez que les perceptions des monades ressemblent à celles que nous éprouvons, fournissez-en quelque preuve, sans quoi ne trouvez pas mauvais que nous restions dans une ignorance que nous aimons mieux que la présomption de connoître ce qui sera éternellement au-dessus de notre portée.

Laissons-là toutes ces revêries métaphysiques dont il semble que le public est enfin dé abusé depuis que le Locke français en a montré le vide et le néant dans son admirable traité des systèmes (3).

(3) On sera peut-être surpris que dans le tableau rapide que j'ai exposé des principaux systèmes philosophiques qui ont agité l'univers, je ne dise pas un mot de la doctrine de Kant, qui prétend saper jusques dans leurs fondemens toutes les théories modernes de l'entendement et de la raison humaine. Cet écrivain nous peint la métaphysique comme une reine éplorée, et déchue de son antique splendeur. S'il faut en croire son orgueil, lui seul la replacera sur son trône de gloire... lui seul lui rendra son sceptre, sa couronne, ses lauriers et sa dignité.... Ses prédications révolutionnaires ont entraîné déjà l'Allemagne et l'Angleterre ; il s'avance vers la France, environné d'interprètes et de commentateurs. Ah ! qu'il crai-

Les sciences Physiques n'ont pas été moins en proie aux ravages de ces hypothèses mensongères. Elles cherchent aujourd'hui à s'en délivrer ; les progrès que font la plupart d'entr'elles annoncent que les bons systèmes ont détrôné pour toujours les mauvais. Depuis que les Chymistes ont renoncé à la vaine et subtile théorie du Phlogistique, tous leurs travaux sont des succès. La médecine seroit-elle assez heureuse pour que ce faux goût de système en fût banni pour toujours ? Rien sans doute ne seroit plus désirable ; car s'il est une science où les écarts soient pernicieux et criminels, c'est sans contredit celle qui décide eu quelque sorte du bonheur et de la durée de la vie. Cependant que de conceptions aussi ridicules que funestes ont tour-à-tour infecté les avenues de ce temple auguste, où le grand Hippocrate n'avoit proclamé que des

gne d'y trouver son tombeau !.... Quoi qu'il en soit, ne faisons pas comme beaucoup d'autres, qui ont cherché à réfuter ses principes, en avouant même qu'ils ne les avoient pas bien entendus. Attendons qu'on ait mieux développé, mieux éclairci cette Psychologie transcendante. Je doute pourtant qu'on parvienne jamais, chez nous, à se familiariser avec sa Terminologie, qui est aussi barbare qu'extraordinaire. Le Professeur de Kœnisberg laissera toujours entre lui et ses lecteurs le bouclier imposant de son impénétrable obscurité ; comme Jupiter, il ne tonnera que derrière des nuages..... Réformateur audacieux, toi qui crois avoir trouvé la clef du système des choses, et posséder l'entière théorie de la nature!... homme-Dieu, toi qui viens tout détruire, tout recréer..... dissipe donc à nos regards la nuit ténébreuse qui t'environne! *rends-nous le jour, et nous combattrons ensuite contre toi!*

vérités éternelles. Je ne rappelerai pas ici les élémens de Galien ; les fourneaux de Paracelse ; le duumvirat et l'archée de Van-Helmont ; l'ame rationelle de Stahl, et les calculs des mécaniciens si long-temps défendus avec tant d'appareil, tant d'éloquence et de séduction ; aujourd'hui même ne voyons-nous pas un nouveau disciple de Thémison reproduire à nos yeux deux idées fondamentales dont ses sectateurs déduisent à chaque instant les conséquences les plus téméraires ? ... Son triomphe durera-t-il ? je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'il n'a montré que quelques vérités de son art (4). Les faits de la nature sont

(4) Il est aisé de voir que je veux parler ici du prétendu système de Brown. J'avoue qu'entraîné d'abord par l'éclat imposant de sa doctrine, j'ai suivi quelque temps le char de ce faux triomphateur ; mais aussitôt que j'ai entendu le cri de ses victimes, j'ai brisé l'autel que j'avois dressé pour cette idole, pour n'écouter désormais que les leçons de l'expérience. Je pense donc que, dans l'étude des faits dont se compose notre art, la méthode analytique est le seul guide qu'il faut adopter. C'est mal-à-propos qu'on a avancé que les Médecins pouvoient, sans inconvénient, différer pour la théorie, puisqu'ils s'accordent ordinairement pour la pratique. Suivons-les en effet dans l'exercice de la plus belle et de la plus auguste des professions. L'un craint à chaque instant d'affoiblir la vie ; il n'ose faire ouvrir la veine, lors même que le cœur irrité lance trop impétueusement ses torrens..... L'autre, au contraire, ne voit de salut que dans la Phlébotomie. Ses ordonnances ressemblent aux lois de Dracon ; elles sont écrites en traits de sang..... Que conclure en général de ces opinions contradictoires ? Que rien n'est plus dangereux pour un malade qu'un Médecin qui approche de lui avec un système en tête ; que, pour être efficaces, nos

infinis comme elle ; la médecine, qui en est l'étude, offre un champ si vaste et si difficile à parcourir, les cas y varient si fort, ainsi que l'observe Condillac, qu'il seroit dangereux de vouloir les rapporter constamment aux mêmes principes ; envisagée sous ce point de vue, il est donc évident qu'on ne peut la réduire en système. On a souvent dit avec raison que dans une science aussi universelle, un volume entier de raisonnemens ne valoit pas une expérience bien constatée. Les écrits de l'immortel Harvey sur la circulation du sang ; les recherches de Sanctorius sur la transpiration insensible ; celles de Haller sur l'irritabilité ; de Cullen et de Barthez sur les lois du système nerveux ; les précieuses découvertes de Mascagni sur les lymphatiques, ont sans doute plus avancé l'art que tant de futiles spéculations dont les livres médicaux sont obscurcis.

Mais tâchons de nous résumer en déterminant d'une manière exacte et précise le but principal de cette dissertation. Quand nous disons qu'il faut proscrire les systèmes, nous voulons parler de ces collections incomplètes d'idées qui ne font connoître qu'une face de l'objet, et d'aprés lesquelles cependant on veut juger et expliquer l'objet entier. Le péril se trouve dans la témérité de nos consé-

moyens curatifs ne doivent être qu'une imitation de ceux de la nature, et qu'enfin, comme l'a fort bien dit un philosophe moderne, *pour tirer tout le parti possible de l'observation, il ne faut marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, et avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir.*

quences, qui vont toujours plus loin que les faits que nous avons recueillis ; comment osez-vous, en parlant de l'Univers, dire à des hommes sensés que vous en avez exposé le système ? c'est prétendre avoir rassemblé tous les faits qui constatent la cause, les relations, les fins des vastes corps qui composent cette immense machine, dont le plus savant télescope ne vous découvre qu'un infiniment petit espace. Faites-moi un système sur la vitalité du plus chétif animal, dont toutes les parties sont sous vos yeux, que vous pouvez décomposer dans ses moindres fibres, et je vais vous proposer des objections qui feroient le désespoir de tous les savans réunis, et vous ne craignez pas d'intituler système vos rêveries sur Dieu, sur l'homme, sur la nature !.. *Nous ne savons le tout de rien*, dit profondément le philosophe Montaigne ; ne bâtissez donc pas des systèmes, bornez-vous à recueillir des faits ; multipliez, enchaînez les vérités, mais gardez-vous d'annoncer que vous les tenez toutes ; car si vous êtes Descartes, vous inventerez les tourbillons, et Newton viendra bientôt vous opposer un petit fait qui vous avoit échappé, et qui renversera tout ce bel édifice..... ! Lui-même, orgueilleux de sa victoire, croira montrer à son tour le véritable système, et il ne montrera qu'un fait de plus que son prédécesseur n'avoit pas atteint ; que faut-il donc faire ? observer, classer vos observations, et ne généraliser que lorque vous y serez conduit par les plus frappantes analogies. Hommes de toutes les sciences, ralliez-vous autour de la philosophie expérimen-

tale ! elle a ses sources dans la nature ; elle ressemble, comme l'a dit Bacon, à ces fleuves intarissables qui grossissent continuellement dans leur cours.

---

# ÉCONOMIE POLITIQUE.

*De l'Economie Politique et morale de l'espèce humaine, par M. Herrenswand*, 2 parties *in*-4°. A Londres, de l'Imprimerie de Cooper et Graham ; à Paris, chez Bossange, Masson et Besson. Prix, 24 liv. superbe édition.

Il ne paroît encore que les deux premières parties de cet ouvrage, qui traitent de la *vraie nature de l'homme*, et *du vrai système d'économie politique de l'espèce humaine* ; la troisième contiendra *son vrai système moral.*

« J'ai à découvrir aux hommes les vraies causes » de leurs malheurs et de leurs crimes ; j'ai à leur » faire voir ce qu'ils sont dans l'ordre général de » l'Univers, et pourquoi ils ont été placés sur la » terre ; j'ai à les convaincre qu'ils sont les seuls » êtres de cette planète qui n'y remplissent point leur » destination, et j'ai à leur tracer les moyens par » lesquels ils peuvent enfin devenir capables de s'é- » lever au sublime rang qui leur a été assigné dans » la chaîne des êtres. Tirer l'espèce humaine de ses » erreurs et de son avilissement, la pénétrer de toute

» la sublimité de son rang, et la mettre sur la vraie
» voie de sa haute destination, voilà ce que je me
» suis proposé dans cet ouvrage. Et quelqu'immense
» que soit la tâche que je me suis imposée, j'ai osé
» l'entreprendre avec la plus ferme confiance dans
» l'invisible assistance de celui à la gloire duquel
» je l'ai consacrée ; et la plus indubitable preuve
» que je ne l'ai pas espéré en vaïn, c'est que ma
» foible raison, si elle n'avoit pas été éclairée de
» la sienne, n'auroit jamais été capable d'appro-
» fondir et de présenter dans un enchaînement si
» merveilleux tant de vérités importantes et incon-
» nues dans le système de l'Univers ».

Telle est la grande création que M. Herrenschwand présente à l'Univers, aidé de l'inspiration divine. C'est au lecteur à apprécier cette œuvre sublime, et à juger si cette tâche immense a été remplie, s'il a le courage de parcourir et de méditer cette longue série d'observations qui forme ces deux volumes. De toute cette métaphysique, il résulte un système politico-moral qui est en opposition avec l'état passé et présent de toutes les sociétés; aussi l'auteur, qui ne doute point que sa découverte ne soit la seule capable de produire le bonheur et la dignité de l'homme, regarde comme des imbécilles, et condamne comme des criminels de lèze-humanité tous les législateurs qui ont donné des institutions politiques aux rassemblemens d'hommes depuis Moyse jusqu'à Pen, depuis Lycurgue jusqu'à Mahomet.

Il est impossible de suivre l'auteur dans le dé-

veloppement aride de ce système. Il prend d'abord l'espèce humaine à son origine, et il emploie 178 pages à la comparer aux animaux, pour prouver que l'homme leur est supérieur par l'intelligence; que les uns sont sortis des mains du Créateur pour-ainsi-dire parfaits, en les assujétissant à la fin de leur nature, et en leur refusant le pouvoir de suivre d'autres fins que celles qu'il leur a assignées dans l'économie générale de son plan; il a laissé au contraire à l'homme la liberté de remplir ou de ne pas remplir la fin de sa nature, en ne liant point indissolublement son physique à son moral. Dans le passage de l'enfance à la jeunesse, et de la jeunesse à l'âge mûr, l'homme perfectionne son moral, d'abord par l'imitation, ensuite par la réflexion. « Dans » le plan du Créateur, dit l'auteur, l'homme devoit » dans la première période de sa vie cueillir autour » de lui les semences de son vrai moral par le pou» voir imitatif, et dans la seconde période il devoit » développer ces sémences, et les faire fructifier au» dedans de lui par le pouvoir délibératif, ou, ce » qui est la même chose, dans son enfance et dans » sa jeunesse l'homme devoit ébaucher et commen» cer; dans son âge mûr et dans sa vieillesse, per» fectionner et finir son moral; et le Créateur devoit » s'attendre que ce seroit-là le seul usage que l'homme » feroit des pouvoirs qu'il lui a confiés ». On voit que le métaphysicien n'admet point, dans la composition de l'espèce humaine, l'existence des passions qui la dégradent ou qui l'ennoblissent, et dès-lors

son système n'est qu'une hypothèse sur laquelle est établi tout son édifice philosophique.

Passant ensuite à la formation des sociétés, l'auteur divise leurs progrès en trois époques ; dans les deux premières, l'homme est borné à ses besoins naturels, être logé, vêtu et nourri ; ce n'est qu'au troisième degré de civilisation que les peuples sont arrivés à se créer des besoins artificiels, et à s'approprier les moyens de les satisfaire ; pour y parvenir, il faut que la population croisse dans une progression proportionnée à ces diverses jouissances ; de ces jouissances multipliées, M. Herrenschwand fait sortir son système d'économie, qui pourroit peut-être faire le bonheur d'une société naissante, d'un peuple neuf, constamment exempt de vices et de passions, mais qui ne peut être convenable à des sociétés vieillies et décrépites, à des peuples obéissans, à des constitutions créées sous tant de modes différens, influencées par leur situation physique, par la nature de leur sol, par leurs besoins réciproques, par leur industrie, par leurs relations politiques ; mais tous ces rapports multipliés, toutes ces déterminations locales et nécessaires ne sont d'aucune considération dans la formation de cette nouvelle conception économique, cependant ils existent nécessairement parmi les associations européennes. Dès-lors les divers chapitres de l'ouvrage, dont on ne peut donner qu'un aperçu, ne peuvent être qu'autant de rêves politiques d'un homme que le bonheur de ses semblables occupe, et qui voudroit la perfection des institutions auxquelles ils obéissent. Pour

prouver ce qu'on avance, on donnera une idée de ce que l'auteur anglais dit sur le *commerce extérieur* et sur *l'impôt*. Après avoir successivement traité des rapports de l'agriculteur et du manufacturier entr'eux, et avec les hommes qui ne sont ni l'un ni l'autre; après avoir parlé des échanges, des monnoies, etc., il arrive au commerce : « ce commerce, dans la vue que les peuples cultivateurs » de la terre l'ont entrepris et pratiqué jusqu'ici » c'est-à-dire, considéré comme source principale » de leur prospérité, est un moyen tout-à-la-fois » criminel et stupide, criminel dans l'ordre général » de l'Univers, et stupide dans l'économie politique. » Ce commerce est manifestement un crime contre » l'ordre général de l'Univers indistinctement dans » tous les peuples cultivateurs qui fondent sur lui » leur économie politique, dans ceux auxquels ses » balances apportent, comme dans ceux auxquels » ses balances enlèvent des métaux précieux, et » conséquemment dans ceux qu'il fait prospérer, » comme dans ceux qu'il fait décliner, s'arrêter ou » rétrograder dans leur prospérité ». On voit, par cette assertion tranchante, que le philosophe anglais n'a pas travaillé pour les sociétés actuellement existantes, comme nous l'avons dit, et qu'il n'a eu en vue que d'éclairer les futurs législateurs des Hottentots et des habitans de la Nouvelle-Zélande. Les exportations, par une conséquence nécessaire, s'attirent l'anathême du profond économiste, et cela par la raison *que dans l'ordre physique de la terre il y a des années surabondantes et des*

*années défectives.* Quel motif pour concentrer le superflu des années prodigues ? et quel moyen de conservation auroit-on pour prévenir les années parcimonieuses ? comment se procurer le plus grand nombre des métaux précieux qu'il prétend devoir être l'objet fiscal de toute économie politique, et conduire les sociétés humaines à pouvoir conformer le développement de leur bien-être physique *aux raisons finales de l'Univers ?* Ces principes doivent nécessairement conduire l'auteur à condamner les banques de circulation, et même le trop grand crédit d'une nation cultivatrice.

Dans le chapitre des *contributions publiques*, le nouvel *instructeur* des nations veut bien convenir de la nécessité de l'impôt pour la défense de la société en général, et pour la protection de la propriété et de la liberté des membres qui la composent ; mais s'éloignant, selon son système, de toute idée reçue, de toutes les notions d'économie-pratique, des leçons de l'histoire, des démonstrations de l'expérience, il avance avec confiance qu'un plan de contribution publique qui seroit établi sur les nécessités, les commodités et les agrémens de la vie seroit faux, parce qu'il seroit contraire *aux raisons finales de l'Univers ;* « mais plus contraire encore » aux raisons finales de l'Univers seroient des taxes » assises sur le luxe, quoiqu'on ait osé regarder ces » taxes comme les contributions publiques les plus » conformes à ce que dictent à-la-fois la religion, » la morale et les bons principes d'un gouvernement, » parce qu'on n'a jamais su comprendre en quoi ont

» dû consister, dans l'ordre général de l'Univers, » le vrai gouvernement, la vraie morale, la vraie » religion de la Terre. L'usage *indéfini* des com- » modités et des agrémens de la vie s'est présenté » aux yeux des imbécilles humains comme un dé- » sordre moral qu'ils ont nommé *luxe*, tandis que » c'est à cet usage indéfini des commodités et des » agrémens de la vie, c'est-à-dire, au développe- » ment indéfini des besoins artificiels de l'homme » que l'infinie sagesse du Créateur a lié d'une ma- » nière absolue le vrai moral, et par conséquent » le vrai bien et le vrai honneur de l'espèce hu- » maine ».

Oubliant que ce même luxe *indéfini* a renversé les plus puissans gouvernemens, qu'il a fait disparoître Carthage, la Grèce, Rome, qu'il menace en ce moment ceux qui existent de leur dissolution, qu'il a été et qu'il est toujours la source de tous les forfaits et de tous les crimes, l'auteur veut absolument que si le crime a marché sur les pas du luxe, c'est que nulle part sur la terre les gouverneurs de l'espèce humaine n'ont été capables de lui développer son bien-être physique dans une progression *non-interrompue et continuellement croissante ;* et que dès-lors les hommes ont suppléé eux-mêmes, par tous les moyens possibles, à ce que leurs indignes gouverneurs n'ont jamais su leur procurer naturellement, et c'est-là l'unique cause des désordres qui ont accompagné le luxe des peuples de la Terre : quelle apologie du destructeur de toute société ! Indigné contre tous les législateurs, contre

tous les chefs des associations humaines depuis qu'il en existe, le systématique législateur les traite tous de *stupides*, pour n'avoir pu comprendre « que dans » les immuables décrets du Créateur il a dû être » de toute impossibilité de rien effectuer avec un » succès réel ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre » physique de la Terre contre les raisons finales » de l'Univers, et qu'il ne seroit par conséquent au » pouvoir d'aucun peuple de la Terre de prospérer » sous des gouverneurs qui violeroient cette suprême » loi du Créateur, et ne combineroient leur économie politique que sur des raisons finales contraires » à celles de l'Univers. Les gouverneurs de la Terre » sont donc manifestement des perturbateurs aussi » criminels de l'ordre moral et physique de cette » planète, lorsqu'ils substituent aux moyens que le » Créateur a lié lui-même à ses vues dans l'un et » l'autre de ces deux ordres les imbécilles combinaisons de leur propre intelligence, que lorsqu'ils ont » l'audacieuse témérité d'oser substituer dans le gouvernement de leurs peuples leurs propres vues à » celles du Créateur, puisque dans l'un et dans l'autre » cas ils mettent l'espèce humaine dans l'absolue im» possibilité de pouvoir remplir sa vraie destination ». Nous avons prolongé cette citation pour mettre le lecteur à portée de connoître les grandes vues politiques de l'auteur, et de pouvoir caractériser sa noble indignation contre tous ceux qui ont eu le malheur d'être chargé du gouvernement des peuples jusqu'à nos jours.

En terminant la lecture de cette belle chimère éco-

nomico-morale, on trouve un chapitre sur *le gouvernement d'un peuple agriculteur*, qui ne dépare pas les chapitres précédens. « Gouverner la terre, » dit l'auteur, c'est réaliser, sur cette planète, les » vues du Créateur par les moyens que sa sagesse » et son intelligence infinies ont arrêtés pour cet effet » dans l'ordre général de l'Univers de toute éter- » nité ». Le législateur universel moderne résout ensuite une question importante, et qui a de tout temps embarrassé les législateurs et occupé les publicistes ; » c'est de savoir si c'est dans les mains d'un seul ou » dans celles de plusieurs qu'a dû résider le gouver- » nement de chaque peuple, et les raisons finales » de l'Univers ». Ces solemnelles expressions des volontés du Créateur vont prononcer à cet égard : « et » les raisons finales prononcent en faveur du gou- » vernement d'un seul ; car on doit regarder comme » une vérité moralement indubitable que nul peu- » ple cultivateur gouverné par un nombre d'hom- » mes n'auroit pu se promettre que ces divers hom- » mes n'eussent continuellement poursuivi ensem- » ble dans son gouvernement qu'un seul et unique » intérêt, puisque douter de cette vérité, seroit dou- » ter de ce que l'expérience a prouvé et prouve en- » core universellement chez tous les peuples culti- » vateurs de la terre qui ont été et qui sont en- » core gouvernés par plus d'un homme. Le gou- » vernement d'un seul doit donc manifestement être » placé dans le nombre des plus essentielles, et par » conséquent des plus absolues conditions de l'éco- » nomie politique de tout peuple gouverné sur les

» raisons

» raisons finales de l'Univers ». C'est aux publicistes modernes à juger si le problème *important* a été résolu par l'auteur.

Après avoir cru prouver que le gouvernement d'un seul étoit celui qui dérivoit plus immédiatement des vues du Créateur, M. Herrenschwand blâme cependant tous les peuples d'avoir adopté les diverses formes de gouvernement connues, en leur reprochant de ne s'être jamais douté que c'étoit commettre autant de crimes contre l'ordre général de l'Univers, puisque c'étoit rendre, dans l'économie politique, la poursuite d'un seul et même intérêt moralement impossible, et par conséquent se mettre dans l'impossibilité morale de pouvoir développer son bien-être physique imperturbablement dans les vues du Créateur. « Dans cet aveuglement, peuples de » la terre! s'écrie-t-il, vous avez imaginé que sous » ces formes de gouvernement si expressément pres- » crites dans l'ordre général de l'Univers, de l'é- » conomie politique de la terre, vous parviendriez » plus facilement et plus sûrement à vous mainte- » nir constamment libres, et ni la raison ni l'ex- » périence n'ont été capables de vous arracher à cette » funeste erreur ».

Dans ce malheur originaire qui a couvert la terre, et qui s'est perpétué jusqu'à nous, l'auteur se félicite de pouvoir publier son ouvrage dans un moment où une révolution, qu'il qualifie *d'effroyable*, vient de se manifester dans le gouvernement d'un des plus grands peuples de l'Europe. « Comme la » Providence a voulu présenter aux peuples cette

» grande et salutaire instruction, elle a voulu que » cet ouvrage parût à temps pour arrêter cette af- » freuse calamité dans ses progrès, et l'éteindre dans « son foyer même ».

C'est aux écrits des Philosophes de tous les siècles, c'est sur-tout aux productions d'un *Adam Smith*, d'un *Montesquieu*, d'un *Rousseau*, d'un *Raynal*, d'un *Voltaire*, d'un *Payne*, et *de tant d'autres pestes de cette espèce* qu'il attribue la perpétuité de corruption et de malheur qui mine tous les gouvernemens. « Parce que ces *instructeurs* se sont » bornés à de pures déclamations contre leurs ins- » titutions et contre leurs lois, et à présenter aux » peuples, sous les plus odieuses couleurs, la ma- » nière dont ils se laissoient gouverner, dans l'uni- » que vue d'enflammer leur mécontentement et de » les exciter à des révolutions, ou, ce qui est la » même chose, à passer violemment d'un gouver- » nement faux à d'autres non moins faux, ou plus » faux encore, avec l'horrible surcroît de toutes les » calamités et de tous les crimes généralement in- » séparables de pareils passages. Tel a été le » malheureux sort de l'espèce humaine sous vos » fatales instructions, odieux écrivains, de n'avoir » jamais eu ni gouvernement ni économie politique » conformes aux raisons finales de l'Univers, et par » conséquent de n'avoir jamais pu devenir capa- » bles de répondre aux vues du Créateur, ni dans « l'ordre physique, ni dans l'ordre moral de la terre ; » voilà ce qu'elle a dû, dans tous les temps, à votre » vanité, à votre présomption, et à sa stupide ad-

» miration pour vos écrits ». Il n'y auroit peut-être, pour calmer la mauvaise humeur du législateur anglais, que d'adopter son projet de bonheur universel; il est vrai qu'il s'y rencontreroit quelque difficulté, puisqu'il ne faudroit admettre ni passions, ni préjugés, ni habitudes locales, ni même cette physionomie morale qui distingue chaque peuple, qui injecte dans ses institutions ses traits, son caractère, ses difformités mêmes. En attendant cette grande révolution en économie physico-morale, dont M. Herrenschwand n'a fait que nous developper la théorie, en attendant qu'il nous en trace la vraie pratique, comme il nous le promet, on peut lire ces deux parties comme on a lu des républiques de Platon et de Bodin, ou le gouvernement des Troglodites et celui d'Eldorado. Comme l'auteur, dans le développement de ses doctrines, n'a marché que de théorêmes en corollaires, de principes en conséquences, d'après la méthode géometrique, on aura peut-être quelque peine à le suivre dans ses démonstrations, et certainement il faudra du courage pour parvenir aux dernières pages. On ne peut cependant que lui savoir gré des motifs qui l'ont plongé dans la profondeur de ses raisonnemens métaphysiques, parce qu'on y verra par-tout une conviction intime de l'existence d'un être Créateur, un désir ardent du bonheur de l'espèce humaine, et un amour vrai de la liberté de tous les hommes. « Je veux, dit-il, » que tous les peuples soient libres; mais en vou- » lant la vraie liberté des peuples de la terre, je » suis bien loin de vouloir avilir leurs gouver-

» neurs, et je ne leur demande rien de plus que de
» gouverner comme le veut l'ordre général de l'U-
» nivers, pour les entourer et les faire jouir d'infi-
» niment plus de grandeur, de richesses et de ma-
» gnificence que n'ont su s'en donner, par leurs
» forfaits, les plus exécrables monstres parmi eux ;
» mais j'invoque la vengeance divine sur tout peu-
» ple qui chercheroit à s'affranchir de son faux gou-
» vernement par des voies violentes et sans prépa-
» ration ; car quelques énormes et funestes que puissent
» être les abus sur lesquels l'espèce humaine gémit
» dans le gouvernement de ses sociétés, nul de ces
» abus n'a dû disparoître autrement que par l'ex-
» tinction de son usufruitier, parce que dans tout
» gouvernement fondé sur les raisons finales de l'U-
» nivers, le bien général d'un peuple a dû être le
» bien particulier de tous ses individus, et par con-
» séquent ne jamais exiger le mal d'aucun.

A. J. D. B.

# BIOGRAPHIE.

*Indications nécrologiques sur le Comte de Bernstorff.*

Le professeur *Gadso Coopmans* de Kiel, dans le Holstein, a fait pour le portrait du comte André-Pierre *de Bernstorff* les vers latins suivans, que l'on ne sera pas fâché de trouver ici :

*Sic oculos, sic ora gerit Bernstorffius, unò*
*Quo merito felix Dania cive tumet.*
*Qualis in ore nitet pax blanda et mentis acumen,*
*Talis inest animo candor et alma fides.*
*Hunc pariter gentes venerantur, amantque, stupentque,*
*Sospite quo faustos novimus esse Deos.*

Les qualités célébrées dans ces vers sont en effet celles qui distinguèrent éminemment M. le comte *de Bernstorff*, successeur de son oncle dans le ministère des affaires étrangères, où il vient d'être à son tour remplacé par un de ses fils (*Christian*); il a su, dans les temps les plus difficiles, maintenir le Danemarck dans la jouissance de cette paix que ce royaume n'a point vu troublée depuis plus de quatre-vingt ans. Sa prudence, son esprit de conciliation, sa sévère économie ont pu lui donner bien des fois les apparences d'un caractère réservé, timide ou parcimonieux à l'excès; mais si, d'un côté, l'on envisage l'état de foiblesse du Danemarck, de l'autre

les intrigues de tout genre entre lesquelles son ministère se trouvoit froissé, ces apparences disparoîtront sans doute, et l'on rendra justice à l'habileté de son sage Paliniere. Il eut besoin d'autant de fermeté que d'adresse pour ne se laisser entraîner dans aucune démarche hostile contre la France, pour repousser également les promesses et les menaces des puissances coalisées. Il disoit un jour ( c'étoit en 1793 ) qu'il ne pouvoit disconvenir que plus d'un ministre étranger cherchoit à le gagner ou à le détruire ; mais qu'*il n'étoit et ne vouloit être que Danois* (1) ; qu'il ne souffriroit jamais aucun genre de despotisme, pas même le *despotisme amical*, celui qui exige certaines déférences au nom de l'amitié, des alliances, de l'intérêt commun.

Vers la fin de la même année l'Angleterre, pour engager le Danemarck à renoncer à sa neutralité, lui fit faire à différentes reprises des propositions d'agrandissement territorial. *Bernstorff* répondit que « le roi de Danemarck ne se connoissant aucun » droit sur aucune portion de territoire en Europe, » ne désiroit autre chose que de conserver son indé- » pendance et la paix ». Il étoit jaloux de sa réputation de droiture et de loyauté. A la même époque, l'agent français à Copenhague, ayant fondé sur la constante inaction du Danemarck quelques défiances spécieuses relativement à ses intentions amicales pour la République, « que pouvons-nous faire de plus,

(1) Il ne l'étoit pas de naissance, mais Hanovrien, né à Hanovre.

» répliqua *Bernstorff* avec vivacité ? qu'on nous cite » un seul fait qui autorise les soupçons que l'on a con- » çus » ; et il ajouta « que sa vie entière devoit le mettre » à l'abri de tout soupçon de fausseté, et que pour » aucune cause imaginable il ne manqueroit à sa » parole ». Nous ajouterons à ces anecdotes quelques traits puisés dans une correspondance digne de foi pour achever de caractériser *Bernstorff*, ou plutôt pour fournir à cet effet quelques matériaux à l'histoire. Les qualités morales de *Bernstorff* se joignoient à un physique imposant, mais que minoit une disposition goutteuse presqu'habituelle. Une grande expérience, une imagination féconde, une élocution facile et assez brillante étoient des avantages qu'il aimoit à étaler pour peu qu'on eût su lui inspirer de la confiance ; il ne se piquoit de rien moins que de cette taciturnité diplomatique, qui sert de masque à tant d'hommes médiocres ; son amour-propre sembloit trouver son compte à être consulté, à jeter des lumières, à *professer* sur certains sujets.—Des bruits de paix s'étoient répandus en 1793 ; *Bernstorff* sembloit y croire, et il s'en réjouissoit. L'auteur de la correspondance que nous avons sous les yeux observe qu'il falloit se garder d'accorder à ce ministre une croyance implicite, « non pas, ajoute-t-il, qu'il ne soit sincère ; » mais s'il ne trompe pas, il se trompe, et il peut » être trompé. Plusieurs raisons me portent à croire » que c'est quelquefois l'un et l'autre. Amoureux de » la gloire, porté par son imagination aux grandes

» choses, fondé sur la considération publique (2), » il semble avoir conçu l'espérance de jouer, dans » les négociations de la paix, le rôle honorable d'ar- » bitre et de médiateur ». Cette ambition, si en effet *Bernstorff* l'a eue, comme nous le croyons, ne fut malheureusement pas secondée par les circonstances. En 1794, plus que jamais en butte aux assauts de la haîneuse politique du cabinet de Saint Pétersbourg, qui, déjà en 1782, avoit réussi à le faire éloigner des affaires, il apprécia ainsi, dans un entretien particulier, les agens de Catherine : « quelque contraire à nos principes et quelqu'odieux » que soit leur genre d'habileté, il est certain qu'ils » le possèdent au plus haut degré »; et il ajouta : « M. de *Markoff*, que je déteste, est très-fort et » très-capable ». — Il disoit en parlant de *Pitt :* « cet homme est aussi prodigieusement habile à ma- » nier l'intérieur de son pays que mal-adroit à con- » duire le dehors ». — L'âge et les maladies augmentèrent peut-être, vers le déclin de M. de *Bernstorff*,

(2) Cette considération ne se bornoit pas à la patrie de *Bernstorff;* elle étoit la même dans toute l'Europe. Deux fois il reçut les éloges les plus flatteurs dans le Parlement britannique. *Robespierre* souilla peut-être la gloire de *Bernstorff* par la mention honorable qu'il lui accorda en 1793 dans son rapport sur les relations extérieures de la République française. Les ennemis de *Bernstorff* se prévalurent, à Copenhague, de cette mention honorable, pour jeter de la défaveur sur celui qui en étoit l'objet, et pour faire accroire que dans l'étranger on ne connoissoit du Gouvernement danois que lui.

les effets de sa foiblesse systématique (3). Né le 28 août 1735, il est mort le vingt-un juin 1797.

L'illustre Chambellan *de Suhm* a fait l'épitaphe suivante pour M. *de Bernstorff.*

*BERNSTORFFIO*
*Sublato*
*Ingemuerunt*
*Musæ, Patria, Virtus.*
*Tunc dixit*
*Religio :*
*Ne suspirate sorores.*
*Non ablatus,*
*Sed translatus est.*
*Vos, Musæ,*
*Dicite ejus laudes.*
*Tu,*
*Patria grata,*
*Cujus numen tutelare erat,*
*Sancte serva ejus memoriam.*
*Tu, Virtus,*
*Redde multos ei similes.*
*Ego*
*Lucidas inire eum sedes,*
*Arvaque beatorum felicia;*
*Jura ibi piis dantem*
*Faciam.*
*Memoriæ*
*Viri immortalis*
*Posuit*
*P. F. Suhm.*

(3) Dans la correspondance que nous avons sous les yeux, *Bernstorff* n'est pas toujours représenté dans des couleurs également favorables. Tantôt on s'y plaint de son attachement extrême à *toutes les formes de l'escrime politique*, tantôt on

lui reproche avec amertume une *aristocratie* invétérée et incurable. *Bernstorff*, nous avons lieu de le croire sur d'autres rapports dignes de foi, n'aimoit ni la France ni la révolution française, que l'on avoit, à ce qu'il disoit, principalement gâtée avec le mot *égalité;* mais la conduite loyale qu'il tint à l'égard des Français n'en est, à notre avis, que plus digne d'éloges. On avoue dans la correspondance en question que *le premier il parla, dans la guerre qu'occasionna cette révolution, le langage de la justice universelle.* En effet, au commencement de 1793, il dit au citoyen *Framery*, en protestant du sincère désir du Gouvernement danois, de conserver sa bonne harmonie avec la France : « Il nous est indifférent, dans le fond, » que la France soit une monarchie ou une république : ce qui » nous intéresse, ce qui intéresse toute l'Europe, c'est que » son gouvernement, quel qu'il soit, ne tarde pas à prendre » une assiette fixe et durable. Lorsque vous aurez adopté la » constitution que vous croirez la plus propre à assurer votre » bonheur et votre indépendance, vous nous verrez des premiers applaudir à ce glorieux ouvrage. » Il disoit dans une autre occasion : « Sans doute on ne peut contester le droit » qu'ont les nations de s'organiser comme elles l'entendent. » Toute intervention d'une autorité étrangère est, dans ces » cas, un attentat à leur indépendance et à leur souveraineté. » C'est au temps à démontrer si les Français ont consulté » leurs véritables intérêts en adoptant le gouvernement ré» publicain ; mais nulle puissance n'a le droit de s'opposer à » leur volonté. » Un objet souverainement intéressant pour la France fut la *convention pour la défense commune de la liberté et de la sûreté du commerce et de la navigation de la Suède et du Danemarck*, signée à Copenhague le 24 Mars 1794. La pénurie des finances suédoises apportoit quelques entraves à l'armement qu'alloit nécessiter cette convention. *Bernstorff* déclara que, dût le Danemarck rester seul, son parti étoit pris, et qu'il comptoit non-seulement sur la justice de sa cause, mais encore sur l'assentiment très-décidé de la nation danoise. Mais le traité une fois conclu, il en faut con-

venir ( et M. de Staël, un des coopérateurs, en avoit donné sa parole ) ; la Suède se montra aussi active à l'effectuer qu'elle avoit été lente à s'y résoudre, et la France eut peut-être plus à se louer d'elle que du Danemarck.

Nous espérons être bientôt mis à portée de faire connoître, par une notice biographique plus détaillée, M. le Comte de *Bernstorff*, sur qui nous n'avons offert ici que quelques renseignemens particulièrement relatifs à l'époque de la révolution française. Nous aurons à y peindre la beauté de son caractère moral, son esprit observateur et porté, dès sa tendre enfance, à s'épier pour ainsi dire lui-même; son amour de la religion, du travail, etc. Nous aurons à y parler des services qu'il a rendus à l'humanité, en affranchissant, par exemple, les cultivateurs danois, jusques-là attachés à la glèbe et écrasés sous l'odieuse *main-morte*. Ce fut à son retour d'un voyage en Angleterre, mais encore sous le ministère de son oncle, à qui les paysans de *Bernstorff* ont érigé sur la route de Co. enhague une pyramide, monument simple et touchant de leur reconnoissance. En 1792, *Bernstorff* consacra par une loi l'extinction graduelle de la traite des nègres pour les possessions danoises.

P. H. M.

# ARCHÆOLOGIE.

*Griechische Vasengemalde mit archæologischen und artistichen erlauterungen der originalkupfer, herausgegeben von C. A. Boettiger. Erster band Weimar*, 1797. — *Vases grecs peints, avec des éclaircissemens archæologiques et artistiques, d'après les planches originales, par C. A. Boettiger.* Weimar, 1797, au comptoir d'Industrie, première partie, *in*-8°.

J'ai déjà annoncé cette nouvelle entreprise de M. Boettiger (1); mais je ne la connoissois que par les journaux étrangers; actuellement que je possède le premier cahier de cette intéressante collection, que son auteur a eu la bonté de me transmettre, je puis en donner un extrait plus détaillé.

J'ai dit un mot de la belle collection de vases dits étrusques, publiés par le chevalier Hamilton, d'après les dessins de M. Tischbein

Ces dessins sont au simple trait; ils n'ont pas été coloriés afin que l'ouvrage fût moins dispendieux et plus à la portée des artistes. Cependant ces belles planches peuvent être regardées comme

(1) Magasin Encyclopédique, troisième année. T. II, p. 279.

ce qu'il y a de mieux exécuté en ce genre; quelques dessins, dont ce célèbre artiste n'étoit pas content, ont été recommencés six fois, et gravés trois fois.

Il a déjà paru deux volumes de la collection de M. Hamilton, et ils offrent des sujets de la plus haute importance pour la connoissance de l'art du dessin, et pour celle de la mythologie, des mœurs et des usages des grecs.

M. Tischbein, pour faire jouir ses compatriotes d'un ouvrage si utile, a enyoyé les planches au directeur du comptoir d'industrie, et M. Boettiger s'est chargé de les décrire de nouveau. Le cahier que nous annonçons est le premier, et il donne l'idée la plus heureuse de tout son travail.

L'ouvrage aura pour ornemens, outre les gravures originales, des vignettes, des médailles, etc. nécessaires pour l'explication du sujet. Cette première partie a pour frontispice la coupe d'un tombeau ouvert près de Nola, et déjà gravé dans la première collection des vases étrusques publiés par d'Hancarville. On y voit la disposition du cadavre, et celle des vases placés autour de lui.

M. Boettiger, dans un court avertissement, rend lui-même compte de son entreprise; il regarde les sujets de ces vases comme les peintures originales des plus célèbres artistes grecs qui ont vécu il y a environ deux mille ans, et pense que leur collection peut être considérée comme une pinacothèque des tableaux de Polygnote, de Nicias, d'Euphranor, etc.

Il donne ensuite la traduction de la lettre dédicatoire du chevalier Hamilton à Milord Leicester, président de la société des Antiquaires de Londres; M. Hamilton raconte à son ami comment il a rassemblé cette collection depuis que le roi de Naples a levé la défense de faire des fouilles à Nola, à Agatha de Gothi, à Trébie et à Santa Maria di Capua, et du projet qu'il a eu de les faire dessiner au simple trait par un artiste célèbre, M. Tischbein.

M. Boettiger, dans une addition à cette lettre, donne une courte notice de la première collection de M. Hamilton; il le venge du reproche qui lui a été fait dans la Décade philosophique d'être brocanteur d'antiques, et même très-juif à ce métier; il donne en opposition une lettre de M. Tischbein, qui regarde M. Hamilton comme un des plus grands promoteurs des sciences. Si il a cédé quelquefoi à des amateurs des vases qui ne lui plaisoient plus, c'étoit pour en avoir d'autres qui rendoient sa suite plus intéressante, et il n'a fait en cela que ce que se permettent en Italie tous les collecteurs de curiosités. Il est certain que cette nouvelle collection lui a coûté plus de trente mille livres, et qu'il n'a épargné ni peines ni dépenses pour la rassembler, et en faire jouir les artistes en la publiant.

M. Boettiger fait ensuite connoître les principales collections de vases étrusques; celle du Vatican, du roi de Naples, de Mastrillo, de la famille Virenzio à Naples, et du professeur Tischbein. Il traduit ensuite l'introduction de M. Hamilton sur l'é-

tude des vases antiques, et sur l'utilité dont ils peuvent être pour celle des arts, et pour celle de l'antiquité. Cette introduction, qui sert de discours préliminaire, est du plus grand intérêt et de main de maître; elle ne pouvoit être faite que par un homme d'un goût aussi sûr, qui s'occupe depuis si long-temps de ce genre d'antiquités, et les notes que M. Boettiger y a jointes la rendent encore plus utile, aussi a-t-il intitulé celle belle préface : « Introduction à l'étude des vases antiques, et de leur utilité pour les artistes et les amateurs des arts ».

Les premiers descripteurs de ces vases, Dempster, Gori, Passeri, le comte de Caylus et Montfaucon, les avoient tous regardé comme étrusques; on jugeoit les dessins qui s'y trouvent comme les premiers essais de l'art encore grossier; tandis que quelques-uns sont au contraire des chef-d'œuvres de l'art arrivés à sa perfection, et qu'ils sont l'ouvrage d'artistes, non pas étrusques, mais grecs.

Ces vases sont extrêmemént intéressans par leur forme et par les sujets qu'ils représentent; beaucoup appartiennent à la mythologie ou à l'histoire héroïque, quelquefois les noms des personnages sont écrits en très-anciens caractères grecs, et dans une direction rétrograde. On a trouvé de ces vases dans les tombeaux à Athènes, ce qui prouve qu'ils ne sont pas particuliers à l'Etrurie.

Les tombeaux d'où on a tiré ces vases sont construits de briques ou d'une pierre grossière. Ils sont d'une dimension suffisante pour contenir un corps et

plusieurs de ces vases ; un petit près de la tête et les autres près des jambes, mais plus souvent du côté droit que du côté gauche. On trouve presque toujours dans chaque tombeau un *prefericulum* et une patère. On y trouve aussi des petits vases suspendus à des clous de fer ou de bronze.

Ces tombeaux ne renferment ni inscriptions ni médailles qui puissent indiquer la qualité du personnage.

Ces vases ont été depuis des temps reculés un objet de curiosité. M. Hamilton cite un passage de Suétone qui, selon lui, dit qu'on les recherchoit du temps de Jules Cæsar ; mais Monsieur Boettiger prouve très-bien qu'il est question dans ce passage de vases ciselés, et non pas de vases peints : au reste ces vases n'ont point servi d'urnes cinéraires, comme on a voulu l'insinuer. S'il y en a quelques-uns dans lesquels on a trouvé des cendres, c'est qu'ils ont été découverts dans un temps plus moderne par des Romains qui les ont fait ensuite servir à cet usage. On a aussi trouvé dans les tombeaux des fibules, des agraffes, des armes, des bagues et différentes antiquailles.

Quant à l'usage auquel ces vases étoient destinés, il est pas aisé de le déterminer. M. Hamilton pense qu'ils étoient un signe de ceux qui, de leur vivant, avoient été initiés aux mystères de Bacchus. M. Boettiger fortifie cette opinion par de savantes et ingénieuses conjectures, ainsi que je le dirai dans le prochain volume en rendant compte de sa belle dissertation

dissertation sur un vase représentant le rapt de Cassandre.

M. Hamilton termine par faire voir l'extrême utilité de ces vases pour la connoissance de l'art. Ils nous ont conservé seuls les restes de l'ancien dessin grec; Raphaël lui-même n'a point été insensible à leur mérite.

A cette dissertation, accompagnée d'excellentes notes, succèdent quelques additions importantes; l'une est un passage de M. Meyer tiré de sa belle dissertation sur le vase représentant le rapt de Cassandre, et qui réfute l'opinion que les dessins de ces vases ont été tracés avec une grande célérité; l'autre est un passage de la préface du second volume de M. Hamilton, qui convient mieux à cet endroit, dans lequel il revient lui-même sur l'opinion de la célérité avec laquelle il avoit prétendu que les artistes avoient peint ces vases. Il pense que les lignes ont été tracées d'un seul coup avec un instrument pointu, et remplies ensuite par le vernis.

A ces deux additions succèdent des lettres écrites de Naples par MM. Tischbein et Meyer; ils y rendent compte de plusieurs découvertes faites dans les tombeaux où sont les vases, entr'autres d'un squelette dont les dents étoient attachées avec un fil d'or. M. Boettiger indique un passage de la loi des douze tables, où il est question d'attacher avec un fil d'or les dents des morts pour les conserver plus long-temps, et une autre de Lucien sur une

vieille femme, dont les dents, selon cet auteur, sont attachées avec un fil d'or.

Il est encore question dans ces lettres d'œufs trouvés dans un tombeau ; ils faisoient partie, ainsi que le prouve un passage de Juvénal cité par M. Boettiger, du repas des morts, *Cœnaferalis.*

Les deux artistes décrivent encore différentes antiquailles trouvées aussi dans les tombeaux.

Une lettre de M. Tischbein démontre que les manufactures de porcelaine ont tiré un très-foible parti des vases grecs dont on fait des collections pour elles. Il traite encore de la prodigieuse quantité de ces vases répandue chez les curieux en Europe, et fait voir combien il seroit intéressant de publier ceux qui méritent de l'être.

On lit ensuite une dissertation très-curieuse de M. Boettiger sur les arabesques des vases. Elle a pour objet la troisième planche de l'ouvrage de M. Hamilton, dans laquelle il donne différentes formes d'arabesques qui se voyent sur les vases. M. Boettiger pense qu'on n'apporte pas assez d'attention dans le goût de ces ornemens, dont l'objet est de terminer les vêtemens et d'encadrer les différens sujets. Il recherche les différentes plantes qui, par les enroulemens des feuilles, la forme des fleurs et des fruit ont donné naissance à ces arabesques ; telles que l'Acanthe (4), dont on a fait ensuite l'ornement des chapiteaux des colonnes, et qui a servi de bordure pour les

(4) *Acanthus sativus.*

habits; le lière (5), le polypode (6) et le stoechas (7) que quelquefois on a allié à des plantes d'espèces différentes, comme on voit des corymbes de stoechas avec des feuilles de lière.

Il recherche l'origine des figures d'animaux monstrueux ; elle vient du goût des Orientaux pour ces représentations sur des robes ou des tapis appelés pour cette raison περιστόματα ζωδιωτά *tapeta belluata*. Les animaux de différens genres ont été combinés comme nous avons vu qu'on a fait pour les plantes, et un corps de quadrupède ou de serpent a été surmonté d'une tête d'oiseau.

M. Boettiger passe ensuite à l'explication d'un autre genre de bordure qui, par ses circonvolutions, imitent les détours du Méandre, a mérité le nom de ce fleuve célèbre. Il observe que le plus souvent les anciens mettoient pour bordure supérieure une branche qui indiquoit le couronnement, et pour bordure inférieure le méandre, pour annoncer que le vase, l'habit ou la tenture étoient terminés là, et qu'on ne devoit rien chercher de plus. Cette idée est ingénieuse sans doute; mais elle ne trouve pas toujours son application, et on rencontre beaucoup d'exemples contraires.

L'auteur cite encore parmi les arabesques ces espèces de métamorphoses dans lesquelles on voit une figure humaine sortant du calyce d'une fleur. Au surplus, ces ornemens ne ressemblent en rien

(5) *Hedera Helix.*
(6) *Polypodium filix mas.*
(7) *Gnaphalium stoechas.*

à ceux que l'on voit sur les bâtimens des Maures, et le titre d'arabesques ne leur convient nullement.

Cette dissertation est aussi agréable par la variété et la singularité des détails qu'elle présente que par la précision du style et par sa clarté : elle annonce dans son estimable auteur autant de goût que d'érudition.

M. Boettiger commence ensuite la description des vases; celle de l'édition originale a été donnée par M. Italinsky, conseiller intime de l'ambassade de Russie. Cette explication est extrêmement courte, et l'auteur détermine le plus souvent des sujets d'après des conjectures très-hasardées. Il faut cependant rendre à M. Italinsky cette justice, qu'il a témoigné le plus grand zèle pour la publication des vases grecs, et qu'il a employé plus de 6000 livres à l'acquisition des ouvrages nécessaires pour ce travail.

Une explication plus étendue, établie sur les principes de l'Archæologie, sur la comparaison des classiques et des monumens, étoit nécessaire. C'est ce que M. Boettiger a entrepris, c'est ce qu'il exécute de la manière la plus heureuse.

Ce premier cahier contient seulement, à cause des préliminaires, l'explication de deux vases; mais elle est de main de maître, pleine de traits heureux, de rapprochemens fins, et ne peut qu'accroître la curiosité et inspirer un grand intérêt pour ce genre de monument.

Le premier vase est un des plus précieux par la beauté de la peinture, la variété des détails et l'importance du sujet. Il représente Bellérophon, vain-

queur de la chimère. M. Boettiger raconte d'abord l'histoire de Bellérophon d'après les meilleures autorités ; il recherche l'origine de la fable mêlée à ce trait historique ; il vient à la description de la peinture même ; il la compare avec d'autres monumens qui représentent le même sujet, et il termine par des considérations sur le vase, sur son mérite et sur le but pour lequel il a été fait. Il pense qu'il a été donné à un jeune homme le jour de son *Tirociniat* (8) et de son initiation aux mystères de Bacchus, et qu'on y a peint l'histoire de Bellérophon pour lui apprendre que le courage et la vertu viennent à bout de détruire les plus noires calomnies, et surmontent tous les obstacles. La connoissance des classiques, celle des langues, des monumens, de l'histoire naturelle, tout est mis à contribution, et M. Boettiger tire de cette réunion de connoissances les plus heureux résultats. Son explication du serpent sur la croupe de Pégase est très-heureuse. C'est, selon lui, le Koppa, dont les chevaux de bonne race étoient marqués à Corinthe.

Le second vase ne pouvoit pas donner lieu à des recherches aussi étendues et aussi érudites ; il représente une jeune femme qui se pare pour être conduite à l'autel d'hyménée. Les vêtemens, les ornemens de la mariée, les vases dont elle se sert, l'office et l'emploi du paranymphe sont les objets sur lesquels le savant M. Boettiger exerce son imagination et sa sagacité.

(8) Voyez Magasin Encycl. Année III, tom. 2, pag. 371, l'extrait de la belle Dissertation de M. Boettiger sur le jour du *Tirociniat*.

M. Italinsky a avancé que cette jeune femme étoit la fille d'Iobates que Bellérophon, vainqueur de la chimère et des Solymes, obtint en mariage. Ce qui le lui a fait penser, c'est que ces deux vases de même grandeur et de même forme ont été trouvés dans le même tombeau, et il les regardoit comme ce que nous appelons *des pendans*, et comme appartenans à la même histoire.

M. Boettiger suivant toujours son idée que ces vases sont des marques de l'initiation aux mystères de Bacchus, pense que la jeune femme de celui à qui appartient le premier vase a fait faire celui-ci pour consacrer le jour de son initiation, comme son époux a consacré le jour de son tirociniat.

M. Boettiger termine en faisant voir comment les manufactures de porcelaines représentent des objets inconvenans. Certes, dit-il, la marchande d'amours d'Herculanum ne convient pas à un vase grec, ni à une jeune épouse, et cependant on donne souvent pour présent de noces des vases sur lesquels ce sujet est peint à la manière étrusque.

Cette toilette d'une jeune mariée, en retranchant les paranymphes, à cause de leur nudité, est un sujet bien plus convenable pour une pareille circonstance.

Le goût, l'érudition, tout distingue l'ouvrage que nous annonçons, et dont nous attendons la suite avec impatience, pour en rendre compte au public. Il seroit à souhaiter que cet ouvrage écrit en allemand, langue malheureusement trop peu

cultivée en France, trouvât promptement un bon traducteur.

Il seroit à désirer que l'importance de ce travail fît sentir l'utilité des vases grecs, et qu'on publiât bientôt ceux du Muséum des antiques, du Muséum des arts, de la manufacture de Sèvres, de la superbe collection du citoyen Paroi, tous ceux enfin qui méritent d'être connus.

A. L. M.

---

# POÉSIE ITALIENNE.

*Reddere..... convenientia cuique.*
HORAT.

*REPROCHES à faire aux Fables* de Grillo; *et à ce sujet, Digression contre un abus en Poésie; article qui fait suite à un extrait précédent des Fables italiennes de cet Auteur* (1).

LE plus grand reproche qu'on puisse faire au fabuliste Grillo est d'avoir employé par-tout un même mètre et trop uniforme, qui donne à ses fables une marche monotone et sans mouvement. Car dans tout le recueil, c'est-à-dire, dans le nombre de plus de cent fables, il n'y en a exactement que TROIS en *vers libres*, et *cinq* en stances de vers inégaux,

(1) Magasin Encycl. troisième année, tom. IV, pag. 371.

chacune de mesure égale et symétrique. Dans tout le reste du volume chaque pièce se trouve toujours enfermée dans une même mesure. Le plus grand nombre de ces pièces est de cinq pieds, quelques-unes de sept, d'autres de huit pieds. L'auteur, dit-il dans sa préface, préfère ce mètre, qu'il appelle *anacréontique*, parce qu'il le croit, exclusivement à tout autre, plus convenable au génie de la fable, et parce qu'il marque mieux la prosodie italienne. Par-là il espère, ajoute-t-il, que son recueil pourra être d'une grande utilité à ceux qui apprennent la langue italienne. Mais ce ne sont point ici des Odes anacréontiques, ce sont des apologues; et pour faciliter la tâche de quelques maîtres de langue, il ne falloit point gâter tout un recueil de fables; car ses fables offrent tantôt un exposé ou petit poëme historique, tantôt des dialogues qui, suivant le sujet qui en fait le fond, suivant les personnages et les passions qui les font agir, exigent une grande variété dans le mécanisme de la versification, dans le mètre, le ton, l'étendue, etc. de ces petits poëmes (2).

(2) Un autre poëte, dont presque tous les Italiens (Gravina et Maffei lui-même) n'ont parlé qu'avec un enthousiasme mêlé de respect, malgré ses grands défauts, le Dante a montré également son mauvais goût dans le choix de ses *tercets*, dans cette mesure qui n'est point assez noble pour un si grand sujet et pour un poëme d'une si longue étendue. Ce poëte ancien n'étoit point l'inventeur de ce mètre; il avoit appris cette forme, en rime tierce, de son maître d'études, Brunetto Latini, qu'il place dans son enfer.

Qu'on me permette ici, en passant, une réflexion qui est

La Fontaine avoit bien senti et rempli le but de ce précepte en poésie ; mais par-tout où le poëte français avoit mis de l'harmonie pittoresque et imitative par la seule *variété du mètre, diversifiée à l'infini*, suivant les sujets qu'il avoit à peindre, c'est, chez son imitateur italien, une monotonie fatigante, qui rend toujours les mêmes sons pour exprimer des choses bien différentes. Il faut ajouter ici que plusieurs fables de Grillo ont un autre défaut ou imperfection, suivant moi, je veux dire qu'elles sont en vers blancs, ce que les Italiens appellent *in versi sciolti* ; et en cela, que celles-ci ont un mérite de moins que les autres, celui de la difficulté vaincue.

Le premier reproche fait au fabuliste Italien d'avoir confondu les genres dans le choix du mètre exige une digression qu'on ne regardera point comme déplacée, si elle peut instruire et prémunir les jeunes gens contre un défaut essentiel en poésie ; et il est peut-être d'autant plus à propos de saisir cette occasion de s'élever contre cet abus, que je ne me rappelle pas l'avoir vu combattu dans nos meil-

vraie. Cette *Divine Comédie* (*Divina Comedia di Dante*), trop vantée par ses commentateurs, fanatiques de sa poésie, a été aussi trop déprisée par les étrangers, par Bayle et Voltaire lui-même, qui n'en connoissoient pas tout le mérite. M. Bassi, à cet égard, a vengé la mémoire du Dante, et il a apprécié à sa juste valeur ce grand poëte, incessamment lu et relu avec beaucoup d'intérêt et de fruit par les vrais connoisseurs de la poésie italienne. (*Voy. ses Observations sur les Poëtes italiens.* Paris, veuve Duchesne, 1780, *in*-8.° pag. 14 à 19.)

leurs livres élémentaires de littérature française. On va donc indiquer ici les genres des poëmes où un mètre court et uniforme convient davantage, ajoute à l'agrément du sujet, et augmente l'intérêt du tableau. Pour être à la portée du plus grand nombre des lecteurs, les exemples seront pris chez nos poëtes français, et ils auront cet avantage de ne mettre sous les yeux que des morceaux qu'on aime à se rappeler.

Si la pensée est l'ame d'un poëme, si les vers en sont le corps et les membres, le mètre, qu'on me passe cette allégorie, en est comme l'habillement et la parure. Le mètre court et léger est l'habit leste et léger du matin, celui de la maison ; le grand vers, le vers héroïque, au contraire, est celui d'apparat et de cérémonie. Si vous allez donner indifféremment à un sujet léger et badin un grand vers héroïque, et au contraire à un sujet grave et majestueux un mètre court et léger, c'est confondre mal-à-propos les genres, c'est affubler un danseur, un saltimbanque, un arlequin d'une ample perruque doctorale, et de la robe longue d'un magistrat ; c'est revêtir un grave pédant, un président sur le siége d'un pantalon comique et ridicule. Quelques exemples choisis et remarquables confirmeront cette vérité.

Dans cette idylle charmante de M^me^. Deshoulières, faite en 1693, et qui n'a point vieilli, adressée à ses enfans en forme d'allégorie, il est facile de sentir que le mètre court et uniforme se marie déli-

cieusement à la mélancolie de ses pensées, et ajoute infiniment à l'abandon du poëte.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie?
Vous qui, gras et beau,
Me donnez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau, etc. etc.

(Pag. 48, tom. II de ses Œuvres, *in*-12, 1753.)

Dans la Cantate de *Circé* par J. B. Rousseau, cette suite de vers d'une mesure courte et uniforme est encore excellente à la simple lecture; et sans le secours de la musique, elle vous peint merveilleusement à l'oreille tout ce qu'ils veulent exprimer. Le repos marqué et répété ici de deux vers en deux

vers, ajoute encore à cette harmonie pittoresque et musicale.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans l'admirable Opéra de *Castor et Pollux*, embelli et rehaussé par la musique sublime de Rameau, il est à remarquer que le mètre court et uniforme du chœur des démons, ainsi que le choix et la consonance répétée d'une même rime, ajoutent infiniment au pathétique de la scène, et produisent à la lecture, et sur-tout au théâtre, un effet prodigieux.

Brisons tous nos fers,
Ebranlons la terre ;
Embrâsons les airs.
Qu'aux feux du tonerre
Les feux des enfers
Déclarent la guerre !
Brisons tous nos fers.....
Ce dieu téméraire
Veut-il pour son fils,
Détrôner son frère ?
Brisons tous nos fers, etc.

La Fontaine n'est pas moins admirable pour le choix d'un mètre uniforme dans l'imitation suivante d'une Ode d'Anacréon, qui nous peint encore si bien à l'oreille l'insouciance et l'abandon du poëte.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement, etc.

Mais ce même La Fontaine avoit trop de goût, avoit une oreille trop poëtiquement sensible, trop bien organisée pour avoir transporté cette mesure monotone aux Apologues des *animaux malades de la peste*, de *Phébus et Borée*, *du chêne et du roseau*, des *membres et de l'estomac*, de *l'allouette et de ses petits*, en un mot de presque tous les sujets qu'il a traités, dont la mesure des vers est aussi variée que celles de ses pensées et des objets qu'il s'est plu à nous offrir et à nous peindre. En cela bien différent de ce poëte célèbre Benserade, qui traduisit les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, et les fables de La Fontaine en quatrains. Je ne sais quel autre versificateur moderne a depuis encore imité cet exemple ridicule. D'autres se sont tourmentés à translater en grands vers les Odes d'Horace et de Santeuil. Il faut l'avouer, c'est souvent employer beaucoup de talens, d'esprit, de temps et de peines pour gâter des tableaux parfaits des plus grands maîtres.

Pour achever et compléter la tâche qu'on s'étoit imposée de rapprocher et de comparer le génie et le caractère de la fable dans plusieurs langues diffé-

rentes, avec la manière et le faire des meilleurs fabulistes chez plusieurs différentes nations, on rendra compte incessamment des *Fables Italiennes* de MM. Pignotti et Rossi.

E. B.

# POESIE ANGLAISE.

## *La Fable de Midas, par Swift, traduite de l'anglais* (1).

Midas, dit l'histoire, changeoit en or tout ce qu'il touchoit : chapeloit-il son pain, les petites écailles tombées à terre brilloient comme autant de paillettes; une pomme, avant qu'elle eût touché ses lèvres, devenoit sur-le-champ une pomme d'or. Demandoit-il à boire? on eût dit qu'il humoit de l'or potable dans une coupe d'or.... Ce conte rappelle naturellement à l'esprit du lecteur certain intrigant dont les doigts ont hérité de la même vertu.

Ceci n'est-il pas clairement démontré par les aubaines, les pensions, les présens, les trois pour cent; par les profits qu'il retire de la vente des places et des commissions; par son talent à changer le fumier même en or? Qui en douteroit, en le voyant, ainsi que l'autre Midas, prêt à mourir de faim au milieu de l'abondance?

Mais l'or, quand on le manie souvent, laisse des

(1) Magasin Encycl. troisième année, tom. III, pag. 103.

taches; il n'y a rien qui salisse autant les mains, et voilà, disent les savans, pourquoi nos Midas anglais ont les leurs si malpropres. Le parlement ayant essayé de les nettoyer, réussit à enlever par le lavage la vertu chymique. Tandis que notre homme faisoit tous ses efforts pour lutter, en nageant, contre cette marée populaire, les riches dépouilles lui échappèrent; il tomba une pens'on par-ci, une place par-là: le torrent impitoyable engloutit présens, commissions et aubaines; entrainées par leur propre poids, elles se précipitèrent au fond; *grand bien fasse à ceux qui les en ont retirées.* Midas est aujourd'hui abandonné et méprisé de tout le monde; il ne lui reste que ses oreilles d'âne et ses mains sales. VITALLIS.

# POESIE.

## DINERS DU VAUDEVILLE.

IL y a long-temps que nous n'avons parlé de cette piquante collection, et c'est cependant un devoir pour nous d'annoncer sa nouvelle souscription. Nous laissons ses aimables Auteurs indiquer eux-mêmes les conditions par le Prospectus qui suit.

*Nouveau projet de Souscription.*

Air: *C'est bien la faute du Guet.*

Le libraire et l'imprimeur
Nous ont fait leur compte;

Nous avons eu quelqu'humeur
En voyant leur compte ;
Mais à quoi bon cette humeur ,
Puisqu'avec son imprimeur
Jamais encor nul auteur
N'a trouvé son compte.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

Or nous étions décidés à nous taire ;
Mais la Paix vient , et nous sommes Français :
Si le Français chantoit pendant la guerre ,
Oh ! comme il va chanter pendant la Paix.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

Ennuyez de ces contes bleux ,
Où nous ne trouvions que mécompte ,
Nous voulons que nos livrets bleux
Soient imprimés à notre compte ,
Nous n'en serons pas plus heureux :
Nous sommes de mauvais barêmes ;
Nos comptes n'en vaudront pas mieux ,
Mais nous les aurons fait nous-mêmes.

Air : *Pour la Baronne.*

Toute l'année ,
Nous allons donc encor dîner !....
Oui , la parole en est donnée ; ....
Mais songez à vous abonner
Toute l'année.

Air : *Des Pendus.*

Où souscrit - on de nouveau ?
Chez Brunet , chez Rondonneau ,

Chez

Chez les Libraires de la ville, ....
Et puis enfin au Vaudeville,
Si l'on va, par occasion,
Au bureau de location.

Air : *Chanson.*

Les livraisons des chansonnettes
Comme l'an passé seront faites
En cet an-ci :
Nous gardons le format qu'on aime ;
L'impression sera la même,
Le prix aussi.

Air : *On compteroit les diamans.*

Le prix aussi ; n'y comptez plus :
Vous tirerez de votre poche,
Par cahier, un sou de surplus ;
Sous que le timbre nous accroche.
Nous sentons bien que vous direz :
En vérité, c'est bien dommage !
Tous ces auteurs étoient timbrés,
Falloi-il timbrer leur ouvrage ?

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Amis Lecteurs et Souscripteurs,
Dont nous avons fait des chanteurs,
Il faut devenir nos apôtres :
Revenez souscrire chez nous ;
Revenez vîte, et venez tous,
Accompagnés de plusieurs autres.

Air : *Du Mirliton.*

Souvenez-vous qu'on se pique
De bannir de sa chanson
Tout couplet de *politique*,
Couplet de *religion*,
Et de *mirliton*, etc.

Air : *Triste raison.*

Les Chansonniers ne font promesses vaines,
Et six d'entre eux commis à cet effet,
Pour l'attester ont signé. *Desfontaines, Piis, Barré, Léger, Bourgueil, Radet.*

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Ce dix Brumaire, an six, de nos six Commissaires
Nous approuvons le plan. *Signé,* Prévost, Rosières,
Ségur aîné, Monnier, Ségur cadet, Chambon,
Després et Despréaux, Deschamps et Phi ippon.

Voici quelques-unes des chansons de ce recueil.

## LE GOBE MOUCHE.

Air : *L'amitié vive et pure.*

Gobe mouche est en France
Un nom toujours usité ;
Mille gens d'importance
Sans le savoir l'ont porté.
Qu'aucun donc ne s'effarouche
Si je chante avec succès
Quelques-uns des gobes mouche
Que je vois chez les Français.

Cet amant, dans l'ivresse,
Au sein de la volupté,
Demande à sa maîtresse
Serment de fidélité ;
Ce doux mot sort de sa bouche,
Le vent l'emporte déja.
Que je vois de gobes mouche
Qui gobent ces sermens là !

Jeune, ardent et novice,
Un auteur présomptueux,
En entrant dans la lice,
Croit déja son nom fameux;
Plein d'espérance il se couche;
Demain on le sifflera :
Que l'on voit de gobes mouche
Trompés par ce réveil là !

Un Censeur plein de bile,
Tout fier de sa gravité,
Reproche au Vaudeville
Son innocente gaîté.
Loin que cet avis nous touche,
Nous rirons de ses leçons.
Les plus heureux gobes mouche
Sont ceux qui font des chansons.

Par *le citoyen* SEGUR *aîné.*

## APOLOGIE DE LA PEINTURE.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Vainement Platon et Mercier
Ont écrit contre la Peinture;
Si cet art n'est qu'un art grossier,
S'il n'est qu'une belle imposture,
La faute en est à l'Eternel,
Qui voulut, en créant le monde,
Que tout objet matériel
Se peignit au crystal de l'onde.

Par *le citoyen* PITS.

---

# NOUVELLES LITTERAIRES.

Les amateurs de la bonne musique entendent toujours répéter avec plaisir le nom de Piccini joint à ceux de Paësiello et de Cimarosa. Ils n'apprendront point sans peine que l'auteur de Roland, d'Atys, de Didon, de Pénélope, etc. âgé de 69 ans, languit à Naples dans un état de détresse aussi honteux en quelque sorte pour la France que pour l'Italie.

On sait qu'après avoir supporté avec courage, jusqu'en 1792, toutes les pertes que lui occasionnoit la révolution, il ne quitta Paris que par l'impossibilité d'y exister avec sa nombreuse famille. De retour à Naples, tout alla d'abord au gré de ses désirs : on redonna son *Alessandro nell' indie*, dernier opéra sérieux qu'il avoit donné avant son départ pour la France ; il y ajouta trois nouveaux airs et un trio : le succès fut complet. Le carême suivant il composa pour la chapelle du roi l'*Oratorio*, intitulé *Gionata*, qui réussit de même ; au printemps d'après, un opéra bouffon, et pour le carnaval, *Ercole al Termodonte*, au théâtre de Saint-Charles. Tout alloit bien jusque-là ; mais à cette époque un jeune Français nommé Grastreau, négociant, demanda et obtint en mariage une des filles de Piccinni : le repas de noce se fit chez le nouveau marié : le Ministre de France et tout ce qu'il y avoit de Français à Naples y furent invités. Il y fut chanté quelques couplets qui

déplurent : on en prit occasion de calomnier le malheureux Piccinni à la cour et à la ville ; Dès-lors tout le monde se sépara de lui. Il ne fut plus appelé pour composer à aucun théâtre : les musiciens lui jetèrent la pierre ; on fit tout ce qu'on put pour lui enlever la seule pension qui lui restoit, qui étoit son dernier moyen d'existence. Heureusement le roi ne le voulut pas. « Et c'est avec cette modique pen-» sion, dit cet homme célèbre dans une lettre d'où » on a tiré ces détails, que moi, ma femme, quatre » filles et deux sœurs nous traînons notre pauvre » vie. Mais moi et mon talent, quoique vivans, nous » sommes descendus au tombeau ; et ce qui est ter-» rible, on a choisi pour prison ma maison même, » sans que je puisse plus voir qui que ce soit, etc. »

Voilà où en est réduit un des plus grands maîtres qu'ait eu l'Italie. C'est son attachement pour la France qui a causé ses malheurs : c'est à la France à les finir. Il avoit gagné à Paris, par son travail, une pension de 3,000 francs ; que l'on soit exact à la lui payer, et ses maux finiront.

---

L'INSTITUT NATIONAL a tenu le 15 nivôse sa séance pnblique.

Le général Buonaparte vient d'en être nommé membre pour la section des Mathématiques.

---

Il y a un an, à-peu-près, que le citoyen Cassal, attaché à la Ménagerie nationale, fut envoyé à Tunis pour y chercher des animaux. La peste qui a affligé cette ville et les environs pendant plusieurs mois ne lui a pas permis d'exécuter sa mission aussi complétement qu'il l'auroit désiré. Il n'a pu rassembler qu'un superbe lion et une lionne, tous deux de trois ans, une autre lionne de dix-huit mois, et très-féroce, que le Dey de Constantine lui a donnée, deux autruches, un lionceau femelle, deux chameaux blancs et deux gazelles, présens du Bey de Tunis, et trois vautours tachetés; de plus, trois chevaux entiers pour les citoyens Benezech, Rance et Broignard. Tous ces animaux sont débarqués à Toulon, et font maintenant la quarantaine. Il est à présumer qu'on les transportera à Arles, d'où ils viendront à Paris, avec la portion des objets d'Arts conquis en Italie, qui sera envoyée par terre.

---

La *Société de Santé* de Nancy a tenu une séance publique le premier frimaire à l'occasion de la rentrée des écoles centrales. Le citoyen *Gormand*, secrétaire, a exposé d'abord les travaux de la Société dans l'an V. — Le citoyen *Willemet*, professeur de Botanique, a lu un Mémoire pour servir à l'Histoire naturelle générale des insectes. Après une courte description générale des insectes, de leur propagation, de leurs métamorphoses, il a passé à leur utilité dans la Médecine, dans les Arts, et enfin comme aliment; il a ensuite traité de leur malfaisance, des

dégâts qu'ils opèrent, et des moyens propres à s'en garantir ou à s'en délivrer; le tout est terminé par une notice analytique des meilleurs Entomologistes, depuis *Aristote* et *Pline*, jusqu'à nos jours. — Le citoyen *Mandel* a lu un Mémoire sur les usages et la préparation du mercure. — Le citoyen *Nicolas* en a lu un autre sur l'antimoine, et le citoyen *Simonin* a terminé la séance par un discours sur la *Phthisie pulmonaire*, où il a parlé des causes de cette maladie, de la manière dont elle s'accroît de jour en jour, et de l'inefficacité des remèdes qu'on lui oppose. Il la regarde comme contagieuse, et voudroit qu'on purifiât ou détruisît tout ce qui, infecté par le malade, peut propager ce funeste fléau.

---

Nous ne saurions mettre sous les yeux de nos lecteurs une pièce plus intéressante et plus rare en même-temps que le tableau d'un corps norwégien, nommé *Skielober-Corpset*; dans le Nord même, on n'a qu'une idée vague de cet établissement unique sur le globe, dont il n'a point encore paru de description détaillée, quoiqu'il en soit digne à tous égards. Cet article a été fourni par un militaire estimable.

La dénomination *Skielober*, patineur, provient de *skie*, qui veut dire planche longue, étroite et mince, qu'on attache aux pieds pour glisser sur la neige.

On sait que la Norwège est pendant quatre ou cinq mois couverte de neige, qui, à quelques lieues de

distance des bords de la mer, s'amoncèle si considérablement, qu'il devient impossible de sortir de la route frayée, soit à pied, soit à cheval ; cette route même, on est obligé de la frayer de nouveau dès qu'une nouvelle neige vient à tomber, et cela se fait à l'aide d'une machine en forme de charrue : pointue sur le devant, s'élargissant toujours vers le derrière, et trainée par des chevaux, elle perce, applanit la neige en même temps, et ouvre pour ainsi dire le chemin.

Malgré toutes ces difficultés la chasse fut de tout temps fort exercée dans ce pays, autrefois très-abondant en animaux féroces, et toujours en bêtes fauves et en menu gibier ; occupation que semble d'ailleurs prescrire la briéveté des jours et la longueur de l'hiver. Il étoit naturel que le Norwégien s'occupât, dès les premiers temps, du moyen de sortir de sa cabane, et de pouvoir parcourir les forêts dans toutes les directions et avec une grande célérité. Ces moyens furent le *skier* ou patins. Figurez-vous deux planches larges comme la main, de l'épaisseur à-peu-près du petit doigt, un peu creuses en-dessous, au milieu, pour empêcher la vacillation et pousser en droite ligne. La planche attachée sous le pied gauche a dix pieds de longueur ; celle qui sert au pied droit n'en porte que six environ ; toutes deux sont courbées en haut aux extrémités, plus élevées cependant par devant que par derrière. On les attache aux pieds avec deux courroies appliquées au milieu d'elles, et pour cette raison on les laisse plus élevées et plus épaisses dans cette partie. La planche du pied droit est souvent doublée de peau

de rennes, ou au moins de peau de chien-de-mer; de sorte qu'en traînant successivement en droites lignes et parallèles les pieds armés de patins, la peau, très-glissante avec le poil, résiste cependant, et donne un élan plus fort lorsqu'on appuie avec le pied à contre-sens, et que par-là on fait hérisser le poil.

Il est avéré qu'un patineur bien exercé, pour peu que la neige soit compacte, va plus vîte en plaine, et continue sa marche rapide plus long-temps que ne feroit le meilleur cheval en trottant sur la plus belle chaussée.

S'agit-il de descendre une montagne? il le fait avec une telle précipitation, qu'il est obligé de modérer son élan pour ne pas perdre haleine. Il monte plus lentement et avec quelque peine, parce qu'il est obligé d'aller en zig-zag; mais il arrive pourtant au sommet aussitôt que le meilleur piéton. Au reste, quelque peu de consistance qu'ait acquise la neige, il n'enfonce point.

L'expérience ayant prouvé que, malgré les obstacles que multiplie la rigueur de l'hiver, la Norwège a été précisément souvent attaquée par l'ennemi dans cette saison; et cette manière de faire des courses étant en usage, il étoit simple qu'on songeât bientôt à former un corps militaire de ces patineurs.

Ce corps est composé de deux bataillons, l'un pour le Midi, l'autre pour le Nord; il est fort de 960 hommes.

L'uniforme actuel consiste en une courte veste

verte, surtout gris à collet jaune, pantalon gris et bonnet de cuir noir.

Les armes sont une carabine attachée avec une courroie qui passe sur l'épaule; un large couteau de chasse, un bâton long de trois aunes et demie, épais d'un pouce et un quart; le bout est armé d'un fer pointu. A quelque distance il est enchâssé dans un morceau de fer circulaire qui sert principalement à ralentir la course en descendant; le patineur le met alors entre ses pieds et le fait trainer ainsi, ou il le traine par côté, ou il s'en sert pour se pousser en avant lorsqu'il faut monter, et enfin il en fait usage suivant le besoin et les circonstances: ce bâton offre en outre un point d'appui au fusil lorsque le patineur veut lâcher le coup. Au reste, tout paysan norwégien tire à main libre sans manquer presque jamais le coup.

Le corps des patineurs joint à cet exercice celui des chasseurs ordinaires, des troupes légères, dont il doit être regardé comme faisant partie: il en remplit toutes les fonctions; il n'en diffère que parce qu'il marche en patins, et cela lui donne sur eux un très-grand avantage. Les patineurs, se remuant très-agilement, et se trouvant, vu la hauteur de la neige, à l'abri de toute poursuite tant de la part de la cavalerie que de l'infanterie, peuvent donc poursuivre impunément la colonne ennemie en marche, et la harceler sans cesse des deux côtés de la route sans courir aucun danger. Quelques coups de canon ne feroient même aucun effet sur des patineurs éparpillés à la distance de deux ou trois cents pas, dont les mouvemens d'ailleurs sont

si prompts, qu'à l'instant où l'on croit les voir encore ils ont déja disparu, pour reparoître quand on s'y attend le moins.

Que l'ennemi vienne à se reposer, c'est alors le véritable moment de la supériorité des patineurs. Quelques précautions qu'on ait employées, on est toujours aux prises avec des troupes qui n'ont besoin ni de chemins ni de sentiers, traversent indifféremment marais, lacs et fleuves, pourvu qu'il y ait de la neige. Quand même la glace qui est au fond seroit trop foible pour porter homme ou cheval, le patineur glisseroit dessus par la vélocité de son élan. Aussi nul corps n'est plus propre, en hiver, à faire des reconnoissances, à donner des rapports de l'ennemi, à remplir les fonctions de courier. On pourroit cependant supposer qu'il leur seroit difficile de se tourner, à cause de la longueur de leurs patins; mais il n'en est point ainsi : ils rétrogradent du pied droit, auquel est attachée la planche courte; ils le mettent verticalement contre le pied gauche, alors ils lèvent celui-ci et le placent parallèlement avec le pied droit, et les voilà tournés. Veulent-ils l'être entièrement? ils n'ont qu'à répéter la manœuvre.

Aux exercices d'hiver ordinaires les patineurs se forment sur trois rangs, à la distance de trois pas entre les serre-files, et de huit pas de rang à rang, distance qu'ils observent dans tous leurs mouvemens tant qu'ils ne sont pas éparpillés, afin de n'être point gênés dans l'usage de leurs patins. Faut-il faire feu? le second et le troisième rangs avancent vers le pre-

mier, de sorte que chaque quarré forme un échelon à part.

L'attirail des patineurs, chaudrons, bouteilles, hâches, bêches, etc. est transporté sur quelques traîneaux ou voitures placés sur patins, et qu'un homme seul traîne aisément à l'aide d'une courroie qui lui passe de l'épaule droite au côté gauche, comme celle d'un carabinier.

Peut-être, ajoute sans doute avec raison le militaire auteur de cette description intéressante, pourroit-on enchérir sur l'invention, en attachant à ce corps quelques petites pièces de campagne qu'on feroit traîner de la même manière que le bagage.

---

On a donné très-récemment sur le théâtre de Copenhague une comédie de M. l'Assesseur *Falsen*, intitulée *Dragedukken* (la Poupée), mêlée d'ariettes. Le sujet de cette pièce, où l'auteur a déployé des talens pour le genre dramatique, est assez plaisant. Un cordonnier de Copenhague pauvre, chargé de famille, dont la femme vient d'accoucher de deux enfans jumeaux, ne pouvant les faire nourrir tous les deux, se détermine à en exposer un à la porte d'un marchand épicier son voisin, vieux et riche célibataire. La tendresse maternelle se refuse à un pareil sacrifice, quoiqu'il paroisse nécessaire. Elle a l'adresse de substituer une poupée à l'enfant que le mari va exposer. Le sort a voulu qu'un autre enfant ait été exposé la même nuit, quelques instans auparavant, précisément à la porte du marchand épi-

cier, qui, éveillé par la sonnette de la porte tirée par le premier porteur, a déjà reçu le cadeau qu'on lui a fait; il est encore livré aux transports de sa colère, lorsque notre cordonnier sonne et remet le sien; il ouvre, s'élance, et le saisissant au collet: Comment! coquin, tu viens de m'apporter un de tes enfans, et te voici encore avec un autre! — Moi! je n'ai rien apporté. — Eh! ne sais-je pas que ta femme est accouchée de deux jumeaux, et c'est moi que tu veux en gratifier! Enfin, après force menaces qui forment une scène très-comique, le cordonnier, consterné et tremblant, est obligé de remporter non-seulement l'enfant supposé, mais même celui que son devancier avoit exposé. Le voilà abîmé dans la douleur: elle est au comble; mais ô ciel! quel changement! on aperçoit une lettre attachée aux langes de l'enfant, contenant deux billets de banque de cent écus chacun, avec quelques mots qui indiquent que le père étant obligé de se cacher pendant quelque temps, il promet cent écus par année à celui qui annoncera dans la gazette l'avoir reçu. Plaisirs, transports de joie du cordonnier et de toute sa famille.

Cette pièce, dont la fable est bien tissue, offre des situations dramatiques d'un heureux effet, une bonne morale et des traits d'un bon comique; elle a eu un succès complet.

---

Le catalogue peut-être le plus complet de plantes d'orangerie et de couches qui existe en Allemagne est celui du *Berggarten* (jardin royal) à Herren-

hausen près de Hanovre, publié dans cette capitale, en allemand, pendant l'année courante. On y trouve près de trois mille espèces; ce qui est dû en partie à un présent de plantes rares du jardin de Kew du roi d'Angleterre, fait à celui de Herrenhausen.

---

On a perdu l'année dernière, dans la ci-devant Pologne, le lettré de l'Europe le plus laborieux, l'historien poëte *Naruscewicz*, ex-jésuite, qui fut chargé par le roi de Pologne d'écrire tout ce qui regardoit le premier partage de la Pologne; mais cet ouvrage n'a point paru : il a publié en polonois *l'Histoire de la nation polonoise*, en six volumes, qui en partie ont été traduits; il laisse jusqu'à 360 volumes en manuscrits, que, par ordre et aux frais du roi, il a composés ou fait composer. Stanislas l'avoit comblé de bontés et d'honneurs.

---

L'Académie des Sciences de Goettingue a proposé un prix de 50 ducats pour résoudre cette question : *Quæritur in quibusnam insectorum et vermium ordinibus respirationis s. spiritum ullo modo ducendi functio et effectus ejus primarius, qui vulgò processus phlogistici, combustuæ certo respectu comparandi nomine venit, observationibus et experimentis demonstrari possit.*

---

Une commission nommée depuis plusieurs années à Copenhague, pour former un nouveau plan d'études à l'usage de la jeunesse de cette capitale, vient de présenter au roi un projet d'écoles savantes, que S. M. a daigné approuver. On fera l'essai de ce plan à l'école latine de Copenhague, dès le premier novembre de l'année courante, et on le suivra trois ans, au bout duquel temps on jugera s'il peut être adopté dans les autres écoles. Il exige cinq principaux maîtres, un pour enseigner la religion et la morale, deux pour les langues anciennes et la langue nationale, un pour les mathématiques, la physique et l'histoire naturelle, et un enfin pour l'histoire et la géographie. On a cru nécessaire de leur adjoindre différentes personnes pour montrer le français, l'allemand, etc.

---

Par une ordonnance du 21 mars de l'année courante, Sa Majesté suédoise a accordé à M. *Nordin* à *Hernosand* dans la province de Nordland, le privilége exclusif d'une *imprimerie lapone*. Il faut observer que l'avis de la chancellerie, favorable à cet établissement, dont on se promet le plus heureux succès, avoit été présenté dès l'année 1793, sans qu'on n'eût encore rien statué.

---

La pièce intitulée le *Pont de Lodi*, jouée au théâtre de la rue Feydeau, le 5 frimaire, est entièrement de circonstance : elle est tirée d'une anec-

dote des campagnes de Buonaparte ; elle n'a réussi que par sa musique et le spectacle dont elle est accompagnée. Voici quel est le plan.

Le général en chef met en délibération si on attaquera le pont de Lodi sur-le-champ, ou s'il faut attendre une occasion favorable, et tous les généraux se déclarent pour l'attaque.

Un d'eux prétend qu'on doit différer pour éviter la perte d'un grand nombre de républicains qui périront sûrement dans une attaque précipitée ; que d'ailleurs le succès est très-incertain.

*J'ai un moyen de l'assurer*, dit le général en chef ; *c'est de vous charger de commander l'attaque.* Le combat commence, et les Français sont victorieux.

Joignez à cela une scène épisodique d'un pêcheur qui vient avec sa barque sur le fleuve, et qui fuit ensuite avec son amante : des patrouilles insignifiantes, un combat, un concours nombreux de personnages, beaucoup de bruit, de feu et de fumée, et on aura une idée complète du *Pont de Lodi.*

Les paroles sont du citoyen..... la musique du citoyen *Méhul.*

---

*Au Rédacteur du Magasin Encyclopédique.*

Paris, 5 frimaire, an VI.

En parcourant, mon cher Millin, le dernier n°. de votre estimable Journal, que je reçois à l'instant, j'y vois à la page 272 qu'on vient de former à Halberstadt

Halberstadt un *établissement public pour l'extirpation de la petite vérole*; établissement basé, à ce qu'il semble, dans des espérances de succès sur ce principe, que la petite vérole ne se communique que par le contact médiat ou immédiat, et jamais par l'air. On rappelle à cette occasion aux lecteurs du *Magasin* que *Scuderi*, médecin à Naples, a écrit un Traité *sur l'extirpation de la petite vérole.*— Il n'étoit pas besoin d'aller chercher à Naples cette idée philantrophique. En 1776, le docteur *Paulet* publia à Paris, chez *Ruault*, un ouvrage intitulé: *La petite vérole anéantie*, et je trouve dans mes recueils que, dès 1768, quelques médecins s'étoient avisés de vouloir substituer à l'inoculation l'extirpation de la petite vérole. Personne n'avoit semblé y prendre garde, pas même *la Condamine*, qui répondoit à tout, seulement *Voltaire* prit la peine de plaisanter assez brièvement un de ces *extirpateurs* dans une lettre de remerciement que l'on peut lire dans ses Œuvres.

Je ne vous ai pas donné le titre entier de l'ouvrage du citoyen *Paulet*. Il porte de plus: *nouveaux faits qui prouvent qu'en particulier un village, une ville, une province, un royaume peuvent également se préserver de cette maladie en Europe;* 3me. *mémoire pour servir de suite à son histoire, dans lequel on répond à toutes les objections faites à ce sujet.* L'auteur s'attache à prouver en effet que l'air ne transmet pas la contagion; qu'il n'y a point de genre de petite vérole inné; que son germe a été apporté en Europe d'ailleurs; enfin,

qu'on n'y prend pas les précautions nécessaires pour empêcher les ravages de ce fléau destructeur. Quant à l'origine étrangère de la petite vérole, je me rappelle que le savant *Reiske* dans sa *Disputatio inaugurales*, publiée à Leyde en 1746, dit avoir lu dans un manuscrit arabe de la Bibliothèque de cette ville ce passage remarquable : *Hoc semum anno comparuerunt primum in terris arabum variolæ et morbilli.* C'est l'an 572, époque fameuse par la naissance de Mahomet.— Or comme la lèpre que les croisés rapportèrent de l'Orient s'est insensiblement éteinte parmi nous dans les générations successives, par la raison qu'elle étoit étrangère, pourquoi, dit-on, ne pourroit-on pas concevoir la même espérance de la petite vérole? *Astruc* l'avoit également conçue du mal vénérien, et présagé qu'avant deux siècles il seroit nul en Europe. — Je dois ajouter cependant que, quant à la petite vérole, le docteur *Maret*, médecin à Dijon, et, si je ne me trompe, père du diplomate de ce nom, fit imprimer à Paris, chez Didot en 1780, un *Mémoire sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la variole.* Il y combat avec force le système de *Paulet*, et établit par des preuves *physiques* et *morales* l'impossibilité de l'extirpation de la petite vérole, d'où il conclut en faveur de l'inoculation, comme étant la seule pratique sensée et recommandable. — De souvenir en souvenir, ainsi je tombe encore sur celui-ci. Un médecin de Meldorff, dans le duché de Holstein, nommé *Salchon*, annonça en 1769, comme un préservatif contre les

ravages de la petite vérole, la pratique de faire passer le sang vers le *placenta* au moment de la naissance des enfans, et consigna cette méthode dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*; neuf ans d'observations lui en confirmèrent le succès. De 290 enfans ainsi traités à Meldorff, aucun ne prit la petite vérole pendant les épidémies qui y régnèrent en 1771 et en 1776. On ne sera pas fâché de trouver ici les propres termes du médecin *Salchon*: « Il » faut, dit-il, repousser prudemment mais promptement et le plus complétement qu'il est possible vers » le *placenta* le sang contenu dans le cordon ombilical des enfans au moment qu'ils sont nés; ensorte » que la portion de ce cordon qui est attachée au » *fœtus*, après la section, soit évacuée du sang, » du *serum* et des autres liqueurs autant qu'il se » peut, et n'appliquer la ligature, suivie de la section, » qu'après cette évacuation ». Je ne vous retrace tout ceci, mon cher Millin, qu'en historien, et il est bon de le remarquer, crainte qu'on ne me dise: *nauta de ventis*. Je finirai ma lettre par un *errata* de quelques articles communiqués par moi dans vos deux derniers numéros.

N°. 13, pag. 62, *tradire*, lis. *tradere*. Pag. 64, *et elle prouve, ainsi que M. Hœufft l'avoit pressenti, et qu'il justifie l'observation, etc.*, lis. *et elle prouve ainsi que M. Hœufft avoit pressenti, et qu'il justifie l'observation, etc.*

N°. 14, pag. 224, *prostrares*, lis. *prostravere*.

Pag. 276, dernière ligne, *torrem*, lis. *torem*. Pag. 287, dernier mot, *mines*, lis. *ruines*.

Salut et fraternité.

P. H. MARRON.

---

ON donne aux *Ecoles nationales de Peinture et de Sculpture un Cours d'Anatomie pittoresque pour les citoyens qui se livrent à l'étude des arts d'imitation.*

J. J. SUE, médecin, a ouvert ce cours dans la salle d'Anatomie, près celle des Antiques, cour du Louvre, le primedi 11 nivôse, à une heure après midi.

A la suite de ce cours, il en ouvrira, dans la même salle, sur le modèle vivant, un autre dans lequel il démontrera comparativement l'homme en mouvement, l'antique et l'écorché.

Ce cours sera le résumé du premier.

Les artistes qui voudront avoir les Élémens d'Anatomie à l'usage des Peintres et Sculpteurs, ouvrage orné de quatorze planches en taille-douce, dans lequel le citoyen Süe traite des passions et de l'expression, ainsi que ses Essais sur la Physiognomonie des corps vivans, considérés depuis l'homme jusqu'à la plante, les trouveront chez l'auteur, rue Neuve-Luxembourg, N°. 160, la première rue après la place Vendôme, ou par les Boulevarts, N°. 141.

---

L'INSTITUT de Bologne vient de recevoir parmi ses membres le citoyen *Fourcroy*, membre de l'Institut national de France; le citoyen *Mauduit*, professeur de mathématiques; le citoyen *Grobert*, chef de brigade d'artillerie, et le citoyen *Lacroix*, professeur de mathématiques aux écoles centrales.

---

LE DR. GEORGE CAMPBELL est mort le 6 Avril 1796 à Aberdeen en Ecosse, âgé de 77 ans.

G. Campbell étoit né en 1719 à Aberdeen, où son père étoit ministre de l'Evangile. Il étudia la théologie sous Chalmers dans le *Marischall-Collége*. Il fut d'abord ministre de l'Evangile à *Banchary Ternau*; en 1759, il fut nommé à une fonction ecclésiastique à Aberdeen; la même année il eut, après la mort de Pollock, la place de *Principal du Marischall-Collége*, et en 1771 il succéda au célèbre *Alexandre Gérard* dans sa chaire de Théologie.

Il se distingua tant par son savoir que par sa tolérance; mais la méthode théologique a reçu par ses leçons des changemens très-favorables. Cependant il ne fut jamais novateur inconsidéré; il penchoit même plutôt du côté des anciens principes, c'est ce que prouvent plusieurs de ses écrits. Sa Dissertation sur les Miracles, *Dissertation on Miracles containing an examination of the principles advanced by, M. Hume*, 1762, qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et qui même a été traduite en français et en allemand, quoique

parfaitement dans le sens du système de son église, montre pourtant une manière de penser très-libre pour son temps. L'urbanité qui y régne lui concilia même l'estime de son adversaire; l'ouvrage qui l'a fait connoître le plus de l'Angleterre est sa *Philosophy of Rhetorik*, 1776, 2 vol. *in*-8°. dont il s'étoit occupé depuis 1750. Il a encore publié une traduction nouvelle des quatre Evangélistes, accompagnée d'un très-bon commentaire.

Sa santé se soutint toujours dans le meilleur état, de sorte qu'il n'eut jamais recours à l'art des médecins que dans les deux dernières années de sa vie; et quelques mois avant sa mort il se vit obligé, par la foiblesse de son âge avancé, de se démettre de toutes ses fonctions. Son successeur, le *Dr. W. L. Brown*, lui a élevé un monument biographique dans le *Monthly Magazine*, Mai, 1796, pag. 358 et suiv., fait pour honorer sa mémoire, et lui concilier l'estime de ceux qui le lisent.

---

En Transylvanie on a placé pour la première fois un paratonnère dans le courant de l'année 1795 sur le clocher du village Heltau, près de Hermannsstadt; il est élevé de vingt-sept toises de Vienne, d'après la nouvelle méthode indiquée par le docteur *Reimarus* dans un ouvrage imprimé à Hambourg en 1794; il coûte à-peu-près cent florins ou onze louis d'or. Le premier paratonnère qu'on ait placé en Allemagne a été celui qu'un nommé *Procopius Divisch* fit placer en 1754 à

*Prendiz* près de *Znaym* en *Moravie*... En Angleterre le docteur *Watson* a placé le premier en 1762 à *Paynes-Hill* et à *Hambourg* : on en mit un sur la tour de Jacob en 1769.

---

Le professeur *Exter*, l'éditeur de la collection des auteurs classiques grecs et romains, publiée à Deux-Ponts, s'est retiré à Heidelberg, où il prépare le travail pour pouvoir publier sans interruption la continuation de cette intéressante collection, lorsque la guerre ne mettra plus d'entraves à cette entreprise littéraire.

---

Le professeur *Klaproth*, célèbre chymiste allemand, a été nommé membre de l'académie royale des sciences de Copenhague et de la société de pharmacie à Bruxelles.

---

M. *Kosmann*, professeur à Berlin, a annoncé au mois de Juin 1797 une traduction allemande, accompagnée de remarques, des mémoires de Prony, Laplace, etc. sur l'analyse insérée dans le journal de l'Ecole polytechnique, de même que de l'analyse de Lagrange.

---

Jean-Henry-Samuel *Formey*, né à Berlin en 1711, y est mort le 8 mars 1797, âgé de quatre

vingt-cinq ans et dix mois. Il étoit conseiller privé du roi de Prusse, membre du conseil français, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, et depuis 1782 directeur de la classe de philosophie de cette académie, professeur de philosophie au Gymnase français, et membre de beaucoup d'académies et de sociétés littéraires à Pétersbourg, Londres, Sienne, Bologne, Mantoue, etc. C'est un des écrivains les plus féconds; il a montré des connoissances très-variées, une activité infatigable et des principes irréprochables dans la grande quantité d'ouvrages qu'il a publiés (1). Son style se distinguoit autant par sa simplicité que par son élégance; une excellente mémoire, qui lui étoit fidelle même dans les plus petits détails, lui fournissoit toujours des anecdotes intéressantes; il a toujours été un disciple zélé de la philosophie de Wolf, et c'est sur-tout à ses écrits qu'elle doit de s'être répandu un peu en France et dans l'étranger. De 1741 à 1753 il a publié en six volumes *in*-8°. un ouvrage intitulé : *la Belle Wolfienne*, dont le but étoit de faciliter à cette philosophie l'entrée chez les gens du monde par des formes agréables et séduisantes. Il a consigné plusieurs faits intéressans de sa vie dans ses *Souvenirs d'un Citoyen*, en deux vol. Berlin, 1789, chez Lagarde. Nous finirons cet article en nommant encore quelques-uns de ses écrits : *Conseils pour former une Bibliothèque.* Franc-

(1) Le Catalogue complet de tous ses Ecrits remplit cinq pages *in*-8.° dans l'Allemagne littéraire de Meusel.

fort, 1746, 50, 51, 55, 56 et 1775, *in*-8°.; *le Système du vrai Bonheur*, 1750 et 51... *Mélanges philosophiques*, deux vol. Leyde, 1754, *in*-12... *La Comtesse suédoise*, traduite de l'allemand de Gellert. Berlin, 1754, *in*-8°... *Examen philosophique de la liaison réelle qu'il y a entre les sciences et les mœurs*, 1755, *in*-8°... *L'Abeille du Parnasse*, dix vol. 1750, 1754, *in*-8°... *Abrégé du droit de la Nature et des Gens de M. Wolf.* Amsterdam, 1758, *in*-4°... *Éloge des académiciens de Berlin et de divers autres savans*, deux parties. Paris, Berlin, 1757, *in*-12... Le *Philosophe payen*, ou *Pensées de Pline avec un commentaire littéraire et moral*, trois tom. Leyde, 1759, *in*-12... *Principes élémentaires des Belles-Lettres.* Berlin, 1759... *Diversités historiques*, traduites du grec d'Ælien, avec des remarques, 1764, *in*-8°... *Abrégé de toutes les Sciences à l'usage des adolescens.* Berlin, huit vol. 1764, 1778, *in*-8°... *Introduction générale aux Sciences avec des conseils pour former une bibliothèque choisie.* Amsterdam, 1764... *Discours de M. Gellert sur la morale.* Berlin 1766... *Traduction française de l'histoire des Protestans par Hausen.* Halle, 1767.. Plusieurs articles de la grande Encyclopédie et de celle d'Yverdun.... Il étoit chargé de publier les mémoires de l'académie de Berlin depuis plusieurs années... Il a aussi donné beaucoup d'éloges de différens savans.

Les savans de l'Allemagne, non contens de communiquer à leurs compatriotes les découvertes de leurs voisins dans les différentes sciences, en traduisant les principaux ouvrages qui paroîssent soit en France, soit en Angleterre ou en Italie, ont encore soin de recueillir dans des ouvrages périodiques destinés particulièrement à une science séparée les faits et les découvertes qui y sont relatives. M. Hufeland, professeur de médecine à l'Université de Jena, avoit autrefois publié des *Annales de la Médecine en France.* La révolution avoit fait interrompre pendant quelques années la continuation de cet ouvrage périodique : au mois de juillet dernier il a annoncé dans le journal littéraire de Jena qu'il en publieroit incessamment le troisième volume.

---

Un autre ouvrage pareil au précédent est la *Bibliothèque medico - chirurgicale de l'Italie*, ou les traductions et extraits *des nouveaux ouvrages des Médecins et des Chirurgiens de l'Italie*, publié par Weigel à Léipsick, chez Muller, et dont les journaux littéraires de l'Allemagne disent beaucoup de bien.

---

L'heureux procès, Opéra joué dernièrement au théâtre Feydeau, n'a eu, à sa première représentation, qu'un succès équivoque ; il a mieux réussi à la seconde. Voici le plan et l'intrigue de cette pièce :

Un jeune officier et une jeune veuve ont hérité

d'un procès, et se rendent à Paris pour le jugement, sous les noms supposés d'*Alphonse* et de *Léonore*. Ils logent dans la même maison garnie, ont pris tous deux le même avocat, et ignorent que c'est l'un contre l'autre qu'ils sont en procès.

Les circonstances qui les rapprochent font qu'ils prennent l'un pour l'autre un attachement qui devient de l'amour.

Ils se font chacun, de leur adversaire, un portrait dicté par la prévention, et apprennent enfin par leur avocat qu'ils sont adversaires l'un de l'autre. Le jeune homme se rappelle le portrait qu'il a fait de la veuve, et craint de ne pouvoir en obtenir le pardon; il n'en prend pas moins le parti de déchirer l'acte qui lui assuroit le gain du procès; Léonore, touchée de ce procédé, lui accorde sa main, et ils terminent le procès en s'unissant ensemble. Les principaux rôles sont parfaitement rendus par le citoyen *Lebrun* et la citoyenne *Lesage*. L'auteur est le citoyen *Prevôt d'Irai*, et l'auteur de la musique le citoyen *Gresnick*.

---

ARLEQUIN JOURNALISTE, Comédie en un acte, donnée pour la première fois au théâtre du Vaudeville le 22 frimaire.

*Arlequin*, rédacteur de l'*Original*, journal dont *Gilles* est propriétaire, est amoureux de Mlle. *Laronde*, fille d'un écrivain public, qui veut qu'elle épouse un homme de lettres, et la destine au propriétaire de l'Original, quoiqu'il ne le connoisse

pas. Gilles est aussi amoureux de Mlle. Laronde ; mais Arlequin par différentes ruses et beaucoup d'embarras qu'il lui suscite parvient à le dégoûter de son entreprise ; il le force à lui céder sa propriété, et épouse Mlle. Laronde.

Cette Bleuette, dont l'intrigue n'est presque rien, a réussi par ses jolis détails.

Dans la première scène, deux colporteurs disputent sur le mérite des journaux qu'ils vendent, et la critique qu'ils en font est d'autant plus ingénieuse, qu'elle est courte et resserrée dans l'espace d'un vers, pour chacun des titres auquel elle fait allusion. Nous allons citer quelques-uns des titres critiques.

*L'Observateur* n'y voit goûte ; *le Point du jour* se voit le soir ; *le Tableau* n'est qu'une croûte ; *le Fanal* est un peu noir ; *l'Echo* répète ce que personne n'a dit ; *le Postillon* est mal monté ; *et l'Esprit des Journaux* est sans esprit.

L'un des colporteurs, qui ne fait le métier que depuis la paix, se plaint qu'il n'est pas si bon qu'il l'étoit pendant la guerre, et il ajoute :

> En spéculant sur les exploits
> Des enfans de la gloire,
> J'aurois fait fortune en trois mois,
> A deux sous par victoire.

Arlequin décidant avec sa maîtresse les titres sous lesquels on doit mettre différens morceaux qu'on lui a adressés pour son journal, place à l'article *changement de domicile* des considérations sur

les fortunes ; *et aux effets perdus*, un morceau sur la morale et les bonnes mœurs.

La pièce a été fort applaudie ; elle est des citoyens *Chazet* et *Dupaty*, jeunes auteurs de quelques pièces jouées avec succès au Vaudeville.

---

William Chambers est mort à Londres le 8 mars 1796.

William Chambers étoit suédois de naissance ; il fut fait chevalier de l'ordre de l'Etoile polaire ; sa famille descendoit cependant de l'ancienne maison des Chambers en Ecosse. Son grand-père, négociant très-riche de Stockholm, s'étoit ruiné par les avances qu'il avoit faites à Charles XII. Après avoir sollicité long-temps et vainement les dédommagemens qui lui étoient dûs, il alla en Angleterre avec son fils William Chambers, âgé alors de deux ans.

William reçut à Rippon en Yorkshire sa première éducation. A l'âge de dix-huit ans, il fit un voyage à la Chine. Ce voyage détermina son sort. Il eut occasion de faire des recherches sur l'Architecture des Chinois, et leur manière de disposer les jardins, et dans la suite il sut en tirer un utile parti, et il y puisa la source de toute sa renommée, comme artiste et comme auteur.

Après son retour à Londres, il suivit entièrement son penchant pour l'Architecture, et fut assez heureux pour se faire connoître du lord *Bute* par quelques jolis dessins ; ce fut *Bute* qui lui fit avoir la place de

maître de dessin du roi actuel, alors encore prince de Galles. Son premier ouvrage de quelqu'importance fut la Villa du lord *Besborough* à Rochampton.

En 1758, il publia ses dessins pour l'Architecture chinoise, *Designs for chinese Buildings*, *in-fol.*, et l'année suivante, son ouvrage principal *Treatise on civil Architecture.*

Lorsque son élève royal monta sur le trône, il lui confia l'arrangement des jardins à Kew, ce qui lui donna l'occasion de suivre son goût pour le style chinois. Ces orientalismes qu'il avoit exécuté alors avec des frais énormes en dépit de tous les amateurs du bon goût furent publiés aussi par lui-même dans un ouvrage très-splendide, sous le titre suivant: *Plans, Elevations, sections and perspective views of the gardens and Buildings at Kew in surry, in-fol.* 1763.

Les artistes les plus distingués se réunirent pour l'exécution des planches de cet ouvrage, afin d'obtenir les bonnes graces du roi. *Chalmers* se chargea de ce qui avoit rapport à l'Architecture; les vues furent dessinées par *Kirby*, *Thomas Sandby*, et *Marlow*, et gravées par *Paul Sandby*, *Woolet*, *Grignon* et *Rooker.*

En 1769, il en parut une nouvelle édition, dans laquelle on inséra les écrits antérieurs.

Dans la préface de la première édition, *Chambers* avoit déjà cru nécessaire de s'excuser très-amplement sur ce qu'il avoit suivi le goût chinois dans l'arrangement des jardins de Kew, en disant entr'autres

que les environs de Kew étoient trop négligés par la Nature, et qu'ils n'étoient pas propres du tout à quelque chose de mieux. Malgré cela, les sarcasmes sur le goût des pagodes de l'Architecte royal devinrent si fréquens, qu'il se détermina de publier un mémoire particulier sur les jardins des Orientaux: *On oriental gardening*, 1773, *in*-4°., dont il parut une seconde édition l'année suivante, augmentée de : *An explanatory discourse by Tan Chan Qua of Quang Chew Fu.*

Dans le même temps, *Mason* avoit publié son beau poëme *the English Garden*, et l'on crut trouver dans le nouvel ouvrage de Chambers quelques allusions sur ce poëme, d'autant plus que le roi vouloit, à la même époque, donner une nouvelle forme aux jardins de Richmond, et qu'on soupçonnoit Chambers d'avoir voulu inspirer au roi de l'aversion pour les jardins anglais par son ouvrage sur les jardins orientaux. Quoi qu'il en soit, *Mason* en fut piqué au point qu'il publia contre lui une épître burlesque sous le titre : *An heroic Epistle*, qu'on regarde encore aujourd'hui comme une des meilleures productions de l'Angleterre dans ce genre.

Ces querelles littéraires excitées contre son favori n'empêchèrent point le roi de lui confier, en 1775, l'achèvement de *Sommerset-House ;* et voilà ce qui contribuera sur-tout à propager la gloire ou le blâme de Chambers, car les suffrages sont encore partagés.

Il jouit jusqu'à sa mort de la confiance de son

prince, dont il étoit le contrôleur-général des bâtimens. Il étoit en même-temps architecte de l'Académie Royale et membre des Académies d'Architecture les plus distinguées, de celles de Florence, de Paris, etc. Il entretint des liaisons très-suivies avec les Européens qui vivoient dans l'Orient. Dans le premier volume des *Asiatik Researches*, il a inséré un Mémoire sur les sept pagodes près de Mavalipuram; il étoit aussi un des coopérateurs des *Asiatic Miscellanies* qui ont été publiés en 1785 par *W. Jones*. On l'a accusé plus d'une fois d'avoir imaginé lui-même les dessins les plus singuliers d'architecture chinoise, ou de les avoir au moins surchargés d'embellissemens à sa façon. Mais ceux qui veulent comparer les détails et les dessins des jardins impériaux de Pékin, publiés par le *P. Attiret*, et traduit en anglais par *sir Harry Beaumont*, sous le nom de *Spence* (voy. Dodsley's fugitive pièces T. M.) ne balanceront point d'absoudre Chambers de cette accusation.

Chambers fut inhumé avec beaucoup de pompe, parmi les poëtes, dans l'abbaye de Westminster, où on se propose de lui ériger aussi un monument.

Son portrait, gravé par Bromley, se trouve dans l'*European Magazin*, mars 1796, où on lit aussi quelques détails sur sa vie. Voy. encore l'*Obituary* dans le *Gentleman's Magazine*, March, p. 259, sq. et l'Angleterre littéraire de Reuss, tom. I, p. 72.

---

*William*

*William Sqire* est mort à Londres le 30 décembre 1795, âgé de 74 ans.

William Sqire étoit un mécanicien habile pour les ouvrages en acier, dont les instrumens excellens sont connus de tous les chirurgiens et anatomistes. Il possédoit un secret pour donner à l'acier une trempe particulière, qui sur-tout procuroit un grand degré de bonté à ses ouvrages. La première application qu'il en fit fut de faire des scies, dont on lui demanda bientôt une si grande quantité qu'il ne put plus en fournir aux artistes en bois (*artificers in cabinet furniture*). Les grands chirurgiens *Hunter* et *Wyat* lui firent faire des instrumens d'amputation, c'est ce qui établit bientôt sa renommée. Ils lui conseillèrent de faire aussi des bandages de descentes; c'est aussi le travail dans lequel il excelloit jusques dans les dernières années de sa vie; il avoit même fait les recherches les plus exactes sur les descentes, et réuni (ce qu'on trouve rarement réuni dans un bandagiste) à l'intelligence d'un artiste des connoissances théoriques dignes d'un professeur. Il s'étoit fait le principe de faire payer les riches pour les pauvres; voilà pourquoi il n'avoit point de taxe fixe. Il donnoit *gratis* à dix pauvres des bandages fait pour eux avec le plus grand soin, tandis qu'au contraire le riche étoit obligé de lui payer les siens d'autant plus chers. Voy. *Gentlem. Magaz. January*, 1796, *page* 81.

---

Robert Burns est mort à Dumfries en Ecosse le 21 juillet 1796, à l'âge de trente-huit ans.

Ce véritable fils de la nature ne fut connu dans toute l'Ecosse que sous le nom du *cultivateur d'Ayrshire*, en Angleterre, sous celui de *Poëte écossais*. Son frère n'est encore aujourd'hui qu'un pauvre cultivateur près de Mauchline en Ayrshire, lui-même y naquit et y a vécu jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans comme simple cultivateur. Cependant, comme tous les paysans d'Ecosse, il avoit appris dans son école à bien lire et à bien écrire. Dès sa première jeunesse, il montra un talent extraordinaire pour la poésie; de sorte que dans sa verve poëtique il avoit déjà chanté les scènes que la nature lui offroit et les beautés de son village, avant même de soupçonner qu'il étoit destiné à être poëte. Voilà comment il s'exprime lui-même à ce sujet dans la préface de ses poésies: *the poeticgenius of my country found me as the prophetic bard Eliaah did Elisha at the plouugh, and threw her inspiring mantle over me.* Il ne connoissoit pas même encore à cette époque les poésies d'Ossian, qui ne s'étoient conservées que parmi les Montagnards écossais; aussi regrettoit-il souvent dans la suite de ne les avoir pas connu plutôt, pour apprendre à bien exprimer les choses dont l'idée obscure étoit toujours dans son ame. Le désir d'améliorer sa situation le fit aller à la Jamaïque, et il sut se faire une petite somme pour le voyage. Il publia, d'après le conseil de ses amis, la première collection de ses poésies à Dumfries en 1786; elle ex-

cita l'attention de tout le monde, et on l'invita à venir à Edimbourg. Plusieurs de ses poésies furent insérées dans le journal *the Lounger*, qui paroissoit à cette époque.

*Heward*, *Robertson* et plusieurs savans du premier rang de la capitale s'intéressoient à lui, et favorisèrent une souscription pour la nouvelle édition de ses ouvrages sous le titre : *Robert Burns's the Ayrshire Ploughman's, poem's, chiefly in the scottish dialect.* Edimb. 1787, *in*-8°. Dans cette édition il érigea en même-temps un monument touchant à Ferguson, poëte d'un génie analogue au sien, et qui mourut à la fleur de son âge après avoir donné les plus grandes espérances.

Un de ses protecteurs lui fit avoir une place d'employé à la douane ou gabelle à Dumfries, qui lui procura un revenu de soixante liv. sterl. tout au plus. Il ne réussit jamais à porter sa fortune plus loin ; mais tous les gens honnêtes et respectables l'aimoient, et rarement il se passoit une semaine qu'on ne vît des étrangers venir aux environs de Dumfries pour jouir de sa conversation intéressante et pleine de saillies : sa satyre étoit piquante, ses réparties étoient dirigées contre l'orgueil des grands et de la cour.

Comme tous les véritables Ecossais il étoit au fond de son cœur un fidèle partisan des Stuard, et plusieurs de ses meilleures poésies sont contre la famille régnante ; mais elles n'ont jamais été imprimées. Il mourut de la consomption dans la fleur de son âge ; et comme membre des volontaires royaux

de Dumfries, il fut enterré avec beaucoup de pompe et avec tous les honneurs militaires.

A Edinburg et à Londres on ouvrit des souscriptions pour la famille nombreuse qu'il avoit laissée, et dans le prémier mois elle s'éleva à 400 livres sterling; ses amis s'occupent maintenant de publier une collection complète de ses poésies au profit de sa famille.

Tous les connoisseurs s'accordent sur le mérite des poésies de Burns sur leur originalité, et la nouveauté des images et la douce harmonie des vers. Quoique la plupart de ces poésies soient écrites dans le dialecte Ecossais, elles n'en sont pas moins intelligibles, et leurs agrémens naturels en sont encore augmentés.

On trouve des détails biographiques sur ce Poëte dans le *Monthly Magazine*, août 1796, page 600, et dans une lettre d'Edimbourg, insérée dans le *nouveau mercure allemand de Wieland*, novembre 1796. On trouve en même-temps un échantillon de ses sorties poëtiques contre la maison régnante, qu'il avoit écrit sur une fenêtre du vieux château de Stirling. Le caractère de cet homme singulier est écrit avec beaucoup de chaleur dans le *European Magazine*, octobre 1796, pages 266, 270.

---

*Daniel Prince* est mort le 6 juin 1796 à Oxford, âgé de 85 ans.

C'étoit un libraire très-savant, et l'adversaire con-

tinuel *de Nichols* et de *Bowyer*. Il s'est fait connoître particulièrement comme directeur de l'imprimerie de l'université à Oxford, et par les soins qu'il donna aux éditions de plusieurs ouvrages précieux sortis de ses presses. Tels sont *Blackstone's magna charta* 1759, *in*-4°; *Marmora oxoniensia*, 1763, *in-fol.*; *Listeri synopsis conchyliorum*, 1770, *in-fol.*; *Blackstone's commentaries* en 4 vol. *in*-4°, dont il a paru trois éditions!..... *Kennicott's Hebrew Bible*, 2 vol. *in-fol*, 1776; *Ciceronis Opera*, 10 vol. *in*-4°, 1784, et dans les derniers temps *Bradley's observations and Tables* : on est occupé de l'impression de cet ouvrage depuis 1788.

---

La première représentation de la *Prude*, comédie en cinq actes et en vers, a eu un succès assez marqué.

*Angéline*, jeune fille de 15 ou 16 ans, a été rencontrée le soir dans les appartemens de madame *Desronais* par *Floricourt*, libertin décidé, qui ne la quitte qu'après l'avoir subjuguée, sans que l'un ni l'autre se soient reconnus. Floricourt est obligé de quitter la France, et revient après dix-huis ans d'absence. Angéline a mis au jour un fils nommé *Auguste*; on a cru devoir lui annoncer sa mort, et madame Desronais prend soin de son éducation avec madame *Dorville*, belle-sœur d'Angéline, qui ne connoît que le père d'Auguste.

Angéline craignant le déshonneur, si ce qui lui est arrivé étoit connu, se fait prude et dévote, mène

une vie retirée, et gronde tout ce qui l'approche. Floricourt revenu de son voyage veut se réconcilier avec madame Desronais sa tante, qui ne veut pas le recevoir; il imagine pour cela d'employer la prude Angéline, et conçoit l'idée de la courtiser pour essayer de la faire succomber.

Il parvient à s'en faire aimer, et en obtient l'aveu; dans son transport il baise la main d'Angéline. Madame Dorville entre dans ce moment, et se retire brusquement. Angéline au désespoir d'avoir été vue ne doute pas de l'indiscrétion de sa belle-sœur, et veut la prévenir.

Auguste, amoureux de la fille de madame Dorville, s'est introduit dans la maison. Madame Desronais en mourant a révélé le secret de sa naissance; un maître de chant italien, fourbe et intrigant, a découvert une partie du secret; il sait qu'Auguste est fils de Floricourt, et comme madame Dorville a donné des soins à son enfance, il en conclut qu'elle est sa mère. Il fait part de sa découverte à Angéline, qui, charmée de cette occasion, fait appeler sa belle-sœur, et lui reproche le crime qu'elle lui suppose; Dorville entre par hasard, entend l'accusation, et s'irrite contre sa femme; le trouble devient général. Enfin tout se découvre; Auguste est fils de Floricourt et d'Angéline; Floricourt, qui avoit déjà pris son parti sur son mariage avec Angéline, l'épouse, et Auguste est destiné à épouser sa jeune amante.

Différens morceaux ont été très-applaudis, ceux entr'autres sur les mœurs et les costumes actuels.

La pièce est bien versifiée, l'intrigue bien soutenue ; mais le rôle *de la Prude* est manqué. Angéline est une dévote, mais non pas une prude. Le rôle de Floricourt n'offre aucun intérêt ; c'est un homme qui n'a ni principe ni morale ; on ne sait même pourquoi il se décide à épouser Angéline, puisque ni l'honneur ni son amour pour son fils ne peuvent rien sur son cœur dépravé. Les deux principaux rôles ont été parfaitement joués par la citoyenne *Contat* et le citoyen *Fleury*. L'auteur de la pièce est le cioyen *Lemercier*, auteur de la tragédie d'Agamemnon, et de plusieurs autres ouvrages dramatiques.

---

L'AUTHENTICITÉ des Poésies *Erses*, et en particulier celle des Poëmes d'*Ossian*, fils de *Fingal*, devint le sujet d'une querelle littéraire parmi les Anglais presqu'aussitôt que *Macpherson* eut fait connoître ces productions remarquables. *Ossian* a été traduit en français par *Letourneur*. Le *Journal Étranger* avoit déjà rendu compte d'une partie des débats littéraires dont nous venons de parler. Les morceaux y relatifs ont été recueillis ensuite dans le premier volume des *Variétés littéraires*. A Paris, chez Lejay, 1770. — Le plus redoutable adversaire de l'éditeur *Macpherson* fut le célèbre *Johnson*, qui, dans son *Voyage aux Isles occidentales d'Écosse*, publié à Londres, chez Cadell, 1775, nia jusqu'à l'existence de la langue erse écrite, et défia que l'on pût produire un seul ma-

nuscrit erse qui eût cent ans d'antiquité. Cette langue, sans caractères capables de la fixer, erroit, selon lui, sur les lèvres des montagnards, et ainsi n'avoit pu recevoir des changemens bien importans. Même aujourd'hui la valeur des lettres est purement arbitraire, et, pour ainsi dire, individuelle. Ces diverses assertions du Docteur *Johnson* furent vigoureusement combattues, et en partie démenties, par le Docteur *Nicol*, dans un volume de *Remarques sur le Voyage* précité. A Londres, même adresse, 1780. Il y parut encore, à la même époque, un ouvrage de *John Senith*, intitulé: *Galie Antiquities*, ou Antiquités Galliques, contenant une histoire des Druides, particulièrement de ceux de la Calédonie, une dissertation sur l'authenticité des Poëmes d'*Ossian*, et un recueil d'anciennes Poésies, traduites du gallique, d'*Ossian*, *Ullin*, *Orran*, etc. L'auteur s'y élève également avec force contre *Johnson*. Déjà, en 1765, le respectable Hugues *Blair* avoit plaidé la même cause; et dans ce moment, où l'on vient de parler de la passion du *Héros italique* pour les Poëmes d'*Ossian*, il ne sera pas sans intérêt de voir comment le savant Professeur d'Edimbourg a caractérisé cet ancien Barde.

« Les deux grands caractères de la poésie d'*Ossian* » sont, dit-il, la *tendresse* et la *sublimité*; elle ne » respire rien de gai ni de léger; il y règne un air » grave et sérieux qui ne se dément jamais. On ne » voit nulle part *Ossian* tomber ni dans la familia- « rité, ni dans la plaisanterie. Les évènemens qu'il

» raconte sont toujours importans ; les scènes qu'il » décrit sont toujours sauvages et romantiques. La » flamme du cœur allume dans *Ossian* celle de » l'imagination ; il aime à ramener celle-ci sur les » combats de sa jeunesse, sur la maîtresse qu'il » avoit adorée, sur les amis qu'il a perdus. *Homère* » offre plus d'agrément, et il déploie toute la vi- » vacité grecque : *Ossian* conserve par-tout la gra- » vité d'un héros Celte. — La taciturnité des sau- » vages de l'Amérique a été remarquée par tous les » voyageurs. On trouve aussi dans *Ossian* un peu » de cette taciturnité ; il est avare de paroles, et en » traçant une image ou une description, il n'ex- » prime que les traits suffisans pour donner une » idée nette de l'objet ».

D'après les avis littéraires consignés dans les journaux anglais, il paroît que le public ne tardera pas à être mis à portée de juger avec une entière connoissance dans la controverse dont nous venons de parler. Ils promettent sous peu la publication de l'original même des poésies d'*Ossian*. Des raisons particulières en ont rallenti l'impression.

---

Le célèbre *Volta*, professeur de physique à l'université de Pavie, s'occupe depuis quelque temps d'un ouvrage sur l'influence des métaux ou le *Galvanisme*. Il conclut de ses nombreuses expériences que les phénomènes observés par *Galvani* sont uniquement dus à l'électricité.

---

Jean-Frédéric Engelschall, professeur de philosophie à Marpourg, y a prononcé depuis peu l'éloge d'un artiste qui faisoit honneur à l'Allemagne, de Jean-Henri *Tischbein*, conseiller aulique et peintre du Landgrave de Hesse-Cassel. Il l'a peint *comme homme et comme artiste.* Ce discours paroît à Nuremberg (1797, *in*-8°. de 173 pages); il est suivi d'un discours du professeur J. C. G. *Casparson*, où *Tischbein* est plus particulièrement présenté comme antiquaire.

---

Un anglais a fait à Bassora la découverte d'un exemplaire du *Coran*, en caractères cufiques, écrit de la propre main d'*Ali*, cousin-germain et gendre de Mahomet. Le Visir l'avoit payé un lak de roupies.

---

On mande de Berlin que le vice-directeur *Chodowieki*, dessinateur et graveur connu par le caractère original de ses productions, y a succédé au peintre *Rode* dans la direction de l'Académie des arts et des sciences mécaniques, et que le vice-directoriat a été conféré au recteur *Meil* le jeune.

---

Regnier *de Bruyn* est mort à Delft le 21 août dernier (v. st.) à l'âge de 102 ans. Daniel Bull *Macarthy*, écuyer, est mort en Irlande à l'âge de

112 ans. Il avoit épousé cinq femmes ; il avoit 80 ans lors de son dernier mariage, et la mariée n'en avoit que 14. Elle lui a donné vingt enfans.

---

L'AUTEUR des *Droits de la femme* (*the Rights of women*) *Miss. Wollstonecrafft*, qui avoit épousé le célèbre docteur *Godwin*, est morte en couches à Londres le 9 septembre dernier (v. st.)

---

LA chaire d'éloquence hollandaise nouvellement créée à l'Université de Leyde a été occupée le 23 septembre dernier (v. st.) par le professeur Mathieu *Siegenbeek*, qui a prononcé à cette occation un discours *sur l'enseignement public de l'éloquence hollandaise.* La veille le citoyen Edouard *Hageman* avoit pris possession de la chaire de droit public et privé par un discours *de Ecclesia, a republica separatas rationes habente.*

---

LE professeur *Jean Luzac* vient de publier à Leyde le récit de la persécution que lui a attirée de la part des curateurs de cette université son admirable discours *de Socrate cive.* Ce récit est accompagné de toutes les pièces authentiques relatives à cette affaire.

Le 17 septembre dernier (v. st.) on a essayé sur le Danube (à ce que portent les lettres de Vienne en Autriche) une nouvelle machine imaginée par le comte T. H. *Bathiany*, pour remonter la rivière contre le courant sans aucun secours manuel. La machine pesoit plus de 700 *centners*, et on y avoit attaché une charge de 450 *centners*, ainsi qu'une chaloupe. Cette expérience a eu un succès complet.

---

L'ambassadeur Ottoman, nouvellement arrivé à Berlin, y fait graver par l'artiste *Unger*, qui a si bien mérité de la typographie, un alphabet arabe destiné à servir de modèle pour une fonderie de caractères et une imprimerie à établir à Constantinople; l'ambassadeur dirige ce travail. Il n'a été content d'aucun des caractères arabes jusqu'ici employés en Europe qu'on lui a montrés, pas même de ceux de l'imprimerie nationale de France.

---

La Société libre des sciences, lettres et arts de Paris a tenu, le 9 nivôse an VI de la République française, au Palais national du Louvre, une séance publique. Le Citoyen Ponce étoit président. Voici quel a été l'ordre des lectures.

1. *Le C. Simon*, secrétaire, a lu l'Analyse des travaux de la Société pendant le dernier trimestre.

2. *Le C. Laviéville* : L'Amour et l'Amitié, allégorie.

3. *Le C. Goulet :* Des observations sur la salle de l'Opéra-comique national de la rue Favart, et sur les dernières améliorations et les changemens que le *C. Bienaimé* vient d'y faire.

4. *Le C. Miger* le jeune : Quelques strophes d'une Ode sur le pouvoir de la poésie.

5. *Le C. Lendy :* Essai sur la manière dont le soleil nous échauffe.

6. *Le C. Deguerle :* Une traduction en vers du poëme de Pétrone sur la guerre civile.

7. *Le C. Ponce :* Un mémoire sur l'influence de la nature, des mœurs et des gouvernemens sur l'architecture.

8. *Le C. Cailleau :* Deux fables ; la première, intitulée le Rat et la Lunette d'approche ; et la seconde, le Chien Basset et le Danois.

9. *Le C. Millet-Mureau :* Un mémoire sur la vie et les travaux de Lapeyrouse, destiné à servir d'introduction à l'histoire des voyages de ce célèbre navigateur.

10. *Le C. Guyot-Desherbiers :* Le Chat de la Nature, chant III du Poëme intitulé les Chats.

# LIVRES DIVERS.

## BOTANIQUE.

*ANNALEN der Botanik herausgegeben von dr. PAULUS USTERI.* Leipzig, 1797, *in*-12. — Nouvelles Annales de Botanique rédigées par PAUL USTERI, n°. 22. Leipzig, 1797, *in*-8°.

Ce numéro est le vingt-deuxième de cette collection que nous avons déjà annoncé plusieurs fois: il est dédié à un célèbre botaniste français, le citoyen Lamarck. On y trouve une dissertation non encore imprimée de M. Wildenow sur la géographie botanique : on y voit que les plantes du Nord de l'Asie sont à peu-près les mêmes que celles de l'Amérique. Parmi les dissertations réimprimées on trouve une dissertation de M. Masson sur une nouvelle espèce de Stapelie, le catalogue des végétaux qui croissent spontanément dans la Tauride, rédigé en 1794 par le célèbre professeur Pallas, le premier fascicule de la Flore des Pyrénées par *Picot Lapeyrouse*. On y lit le rapport du citoyen Desfontaines sur la culture des arbres à épiceries. Parmi les extraits le professeur Usteri donne celui du *Sertum Hannoveranum* de M. Schrader, et parmi les mélanges un petit poëme intitulé : l'*Urne entre les Plantes*, la note remise au Directoire

exécutif par la Société d'Histoire de Paris sur l'envoi de naturalistes à Saint-Domingue. L'ouvrage est accompagné de huit planches qui offrent la figure de plusieurs cryptogames intéressans.

### Philosophie.

*Cours d'Etudes par Condillac, contenant la Logique, la Grammaire, l'Art d'écrire, l'Art de raisonner et l'art de penser*, 5 volumes *in*-12 avec figures, 6 liv. et 9 liv., francs de port par la poste. A Paris, chez Delaplace, libraire et commissionnaire, rue de Sorbonne, N°. 976.

Cette édition mise à la portée des jeunes étudians ne peut être que favorablement accueillie.

### Voyage.

*Narrative of a five years expedition. Le cidevant récit d'une expédition de cinq ans contre les nègres de Surinam, depuis* 1772 *jusqu'en* 1777, *par le capitaine J. C. Stedman.* A Londres, chez Johnson et Edwards, 1796, 2 vol. *in*-8°. avec 80 gravures.

Deux énormes volumes excessivement renchéris par les gravures, et qui ne contiennent guère que des choses triviales, si l'on en excepte les aventures particulières de l'auteur et de sa chère *Jeanne*,

mulâtresse ; ses grossières calomnies contre les colons hollandais de Surinam, et une humeur bien injuste contre le colonel *Fourgood*, qui fut chargé par le gouvernement hollandais de réduire les nègres rebelles et fugitifs de la colonie de Surinam, et qui remplit avec un succès inespéré cette commission difficile. La révolte de ces nègres date dès 1728. On fit la paix avec eux en 1749. Une nouvelle rebellion éclata en 1772. La colonie en souffrit beaucoup, et l'on fut obligé d'y former un corps de nègres affranchis qui rendirent d'importans services aux habitans, et qui furent aussi très-utiles au colonel *Fourgood*. Le capitaine *Stedman* auroit bien voulu trouver le service auquel il fut employé aussi doux que celui des milices en Angleterre, et il se fâche sérieusement contre les impraticables passages dans les fôrets, contre la chaleur du climat, contre les insectes, le manque d'eau, et sur-tout contre la discipline militaire. Les ananas sauvages, coupés tout près de la racine, suppléoient quelquefois au défaut d'eau. Pendant la saison des pluies, il se trouve telle tige qui a assez pompé d'eau pour en fournir un pot entier. S'il en faut croire l'auteur, des 1200 hommes qui formoient le corps de troupes où il servit, il n'en retourna pas 100 en Hollande, et, dans ces 100, il n'y en avoit pas vingt-cinq en bonne santé. A la fin de son journal se trouve un précis historique sur la brigade écossaise au service des Etats généraux, à laquelle M. S. a appartenu jusqu'en 1783. Nous conseillons à tous ceux qui voudront connoître la colonie hollandaise de Surinam de consulter bien

plutôt

plutôt la description qu'en a publiée *Hartsinck* en 2 vol. *in*-4°. écrite en langue hollandaise, ou celle moins volumineuse, publiée en français par *Fermin*. Le nègre *Graman Guaci*, par qui on apprit à connoître en 1730 les vertus médicales de la *Quassia*, vivoit encore à Paramaribo quand M. S. y passa, et il y jouissoit d'une grande considération parmi les noirs, à qui il vendoit des amulettes, nommées *Obias*. Une des 80 gravures le représente avec son chapeau à plumets et en habit galonné.

## Histoire.

*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, par le citoyen Gaillard*, 21 volumes *in*-12.

Théophile Barrois, libraire, rue des Cordeliers, vient d'acquérir le reste de l'édition de cet ouvrage, qui a eu beaucoup de succès quelques années avant la révolution. L'amour éclairé de l'humanité, une saine politique et une philosophie très-impartiale ont dirigé la plume de l'auteur : son style est pur et ne manque ni d'agrémens, ni même d'éloquence lorsque le sujet l'exige. On y trouve des discussions bien faites sur quelques-unes de nos anciennes lois, et des morceaux d'un grand intérêt, entre autres celui du procès de l'infortunée Marie Stuart : le citoyen Gaillard a ramené avec beaucoup d'art et de sagacité tout ce qui a le moindre rapport à son sujet. Peut-être auroit-on désiré qu'il ne l'étendît

pas autant, ou qu'il eût été plus précis ; mais cela n'empêche pas qu'on doive rechercher, sur-tout dans les circonstances, cette histoire. Les personnes qui l'ont déjà lue, tireront de l'avantage à la relire encore ; et celles qui ne la connoissent que de réputation, ne peuvent se dispenser d'en faire la lecture, sans laquelle ils jugeroient mal de la longue lutte établie entre deux puissantes nations, et dont l'effet va, peut-être, changer la face du monde, ou décider de son sort : le citoyen Barrois a donc raison d'aviser le public sur les exemplaires de l'excellent ouvrage du citoyen Gaillard, qu'il a remis en vente.

Nous saisissons cette occasion pour rappeler que le citoyen Debure, libraire, rue Serpente, possède encore une partie de la dernière édition de l'*Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, 2 volumes *in*-12. Cet ouvrage est plein de détails curieux, non-seulement sur toutes les actions navales qui se sont passées entre les Français et les Anglais dès les temps les plus reculés, mais encore toutes les descentes et les projets de ces expéditions en Angleterre depuis Guillaume le Conquérant. A ces détails écrits avec précision et beaucoup d'exactitude sont jointes des réflexions importantes sur l'acte de navigation et sur le traité de 1763. Celles qui regardent ce traité peuvent donner des lumières sur les conditions qu'on peut exiger de l'Angleterre pour la sûreté de nos colonies et l'avantage de notre commerce ; parmi les pièces justificatives qui sont à la suite de chaque

volume, on fera sans doute attention à des lettres du célèbre Tourville, tirées du dépôt de la Marine, et bien propres à former des amiraux habiles. Du reste cette histoire suppléé fréquemment à celle du citoyen Gaillard, et toutefois peut être lue séparément et sans en avoir la connoissance préliminaire.

## POÉSIE.

*GOTTFRID AUGUSTE BURGER's sæmmtliche schriften.* Herausgegeben, von *KARL REINHARD*, c'est-à-dire, *Œuvres complètes de GEOFFROY AUGUSTE BURGER, publiées par CHARLES REINHARD*, 1 volume, ou *Poésies, première partie.* Gottingue, chez Dietrich, 1796, XX et 276 pages, avec le portrait de l'Auteur et plusieurs vignettes, 2 vol., ou *Poésies, deuxième partie.* Gott. 1796, 296 pages, avec un frontispice représentant un monument sépulcral en l'honneur de *Burger*, et plusieurs vignettes, 3 vol., ou *Œuvres diverses, première partie.* Gottingen, XVI et 454 pages, avec un frontispice et différentes vignettes.

Géoffroy Auguste Burger qui, depuis 1783, avoit professé les Belles-Lettres à Goettingue, a été compté avec raison par la nation allemande parmi ses Poëtes les plus estimés. Depuis 1778 il a publié *l'Almanach des Muses* de Gottingue; Charles Reinhard, un des amis de Burger, s'est chargé depuis la mort de celui-ci de la rédaction de cet Almanach. Le

même lui a érigé aussi un beau monument en publiant une édition complète et splendide de ses Poésies, dont la partie typographique fait beaucoup d'honneur à M. Dieterich, libraire de Goettingue. Des trois volumes que nous avons sous les yeux, et qui sont déposés à la Bibliothèque nationale, les 2 premiers contiennent ses Poésies diverses dans un ordre chronologique; le troisième volume, qui est le premier de ses Œuvres mêlées, contient la traduction de la 1, 2, 3, 4 et 22 me. Rhapsodie de l'Iliade en hexamètres, et celle de la 5 et 6 me. en iambes. Le quatrième volume contiendra le reste de ses Œuvres mêlées.

M. Fiorillo a contribué à la beauté de cette édition par plusieurs vignettes très-jolies et le portrait du Poëte, qui se trouve devant le premier volume. Nous devons rapporter qu'une des ballades de Burger, intitulée *Lénore*, traduite quatre ou cinq fois en anglais pendant l'année 1796.

Les Anglais s'occupent aujourd'hui beaucoup à enrichir leur littérature des meilleures productions de l'Allemagne. Goethe, Wieland et Schiller sont ceux qui sont le plus du goût des Anglais, sur-tout Wieland, qu'ils nomment aussi grand philosophe que bon politique et poëte satyrique. Kant au contraire est qualifié par eux du nom de métaphysicien aride et subtil, et ils ne trouvent rien de nouveau dans ses ouvrages que les mots.

## MÉLANGES.

*Œuvres complètes de P. Poivre précédées de sa vie, et accompagnées de notes.* A Paris, chez Fuchs, 1797, *in*-8°. Prix, 3 livres, et 4 liv. franc de port.

Cette édition est soignée et imprimée sur beau papier et en beaux caractères; elle ne diffère pas en autre chose des autres éditions qui l'ont précédées.

*Correspondance sur les affaires du temps, ou Lettres sur divers sujets de politique, d'histoire, de littérature, d'arts et sciences, etc.* Tomes 1 et 2. A Paris, à l'imprimerie Polémique, place de Thionville, n° 11, et chez les libraires et marchands de nouveautés. Dans les Départemens, pays conquis ou réunis chez les libraires et directeurs des postes; chaque volume coûte 2 livres et 2 livres 14 sous franc de port. On affranchit les lettres et l'argent.

L'éditeur de cette correspondance promet, au nom de ses rédacteurs, que chaque volume contiendra « un tableau raisonné des travaux du corps législatif pendant la quinzaine ou le mois qui en aura précédé la publication; un coup-d'œil politique sur notre situation intérieure et extérieure; des analyses critiques des séances de toutes nos sociétés

ou réunions littéraires et politiques, et des notices historiques, physiques et topographiques sur les parties de la France les moins connues ».

Il ajoute : « qu'on y suivra attentivement les progrès des sciences et des arts ; que le Muséum d'histoire naturelle, les galeries de tableaux, dessins et sculpture seront attentivement et exactement visités ; que l'on y recueillera avec soin tous les traits et anecdotes qui pourront exciter à la vertu, ou même réveiller la curiosité. Enfin, qu'on y donnera l'extrait des ouvrages nouveaux, qu'un mérite quelconque aura fait distinguer des productions éphémères ».

On trouve dans le premier volume une notice sur la journée du 18 fructidor. La cinquième lettre contient des vues neuves et ingénieuses sur les fêtes publiques. La sixième est contre toute loi d'ostracisme. La septième est un persiflage adroit de la manie de voyager dans l'espoir de trouver le bonheur. La huitième contient un extrait du voyage à St-Domingue, par M. de Wimpfen, et inspire le plus ardent désir de lire cet ouvrage. La neuvième roule sur la conduite d'Octave avant et après son usurpation. La dixième offre le tableau de nos relations extérieures. La onzième contient pour et contre le concile national des réflexions qui ne sont pas sans intérêt. La douzième des observations sur les sociétés littéraires, sur la locomobilité des plantes, et une conversation entre l'auteur et un poëte naturaliste. La treizième est le récit d'un voyage dans les Vosges, partie de la France presqu'inconnue, et dans

laquelle on aime à suivre l'auteur. Le premier volume est terminé par une critique du rapport sur la liberté de la presse fait au cercle constitutionnel par le citoyen Lauraguais.

Le second volume offre encore plus de variété ; il contient dix-heuf lettres. Les principaux sujets qui y sont traités sont la résolution sur les finances ; le projet de Boulay, de la Meurthe ; le jardin des plantes ; la ménagerie ; les relations entre l'Angleterre et le Portugal ; on distingue une lettre d'un Quaker qui, en relevant quelques expressions de la quatrième lettre du premier volume avec assez de rudesse, prouve l'empressement que mettent les auteurs à relever eux-mêmes leurs propres erreurs. Dans une lettre sur la grande Bretagne on présage le succès très-probable de la descente que nous allons tenter en Angleterre par celui des 39 descentes qui y ont été tentées depuis Jules-Cæsar jusqu'à Lazare Hoche. Le relevé historique de ces 39 expéditions nous a paru aussi curieux qu'exact ; quelques lettres critiques sur le théâtre des Arts, sur la clôture de celui de Louvois coupent les questions politiques qui se trouvent répandues dans le reste du volume telles que la paix avec l'Empereur, et l'ajournement du Corps législatif, etc., etc.

On y lit une relation de voyage dans le département du Bas-Rhin, le Brisgaw et une partie de la Suisse, qu'on reconnoît facilement être sortie de la plume qui a esquissé les montagnes des Vosges dans le premier volume ; celui-ci est terminé par une

lettre très-sensée sur le singulier ouvrage intitulé : culte et lois d'une société d'hommes sans dieu.

C'est sans doute pour conserver à ses collaborateurs toute l'indépendance dont ils font un si digne usage, que l'éditeur a renoncé à la forme périodique ; mais celle qu'il a adoptée n'a pas moins d'avantages ; le style de ces lettres est en général riche et pur, plein de graces quand le sujet l'exige, et presque toujours élégant.

*Fin du Tome IV.*

---

## AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toute sorte d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

# TABLE DES ARTICLES.


SCIENCES.

Des Sciences positives et de leur application à l'industrie, par le citoyen *Canolle*, page 417

MATHÉMATIQUES.

*Prony*. Notice des mémoires de Mathématiques, 97

*J. A. J. Cousin*. Traité élémentaire de l'analyse mathématique, 145

*D'Alembert*. Traité de Dynamique, 418

PHYSIQUE.

Expérience du C. Garnerin, 123

*Lassus*. Notice des mémoires de Physique présentés à l'Institut national, 92

Expérience faite sur le Danube. 556

Paratonnère placé à Heltau, 534

ASTRONOMIE.

*Jérôme Lalande*. Histoire de l'Astronomie pour l'an V de la République, 433

Arrivée du C. Bauchamp à Constantinople, 258

*J. Lalande*. Notice sur les ouvrages des C. Lenoir, Caroché et Fortin, 147

*J. E. Bode*. Ephémerides astronomiques pour l'année 1799, Berlin, 419

*J. L. Alibert*. Quelques réflexions sur la valeur des Systèmes dans l'étude des sciences, 460

MÉTROLOGIE.

*Coquebert* Note sur les poids et mesures de Turquie, 14

HISTOIRE NATURELLE.

Cours d'histoire naturelle des corps vivans comparé, 134

Mémoire lu à la société d'agriculture et des arts de Boulogne sur mer, relativement au remplacement des

écoles centrales du département du Pas-de-Calais dans cette ville, 289
Mémoire lu à la société d'histoire naturelle de Boulogne-sur-mer, par le C. *Pichon*, 289

MINÉRALOGIE.

*H. Struve.* Méthode analytique des Fossilles, fondée sur leurs caractères extérieurs, 294
Nouvelles Annales de Botanique rédigées par *P. Usteri*, 558
Catalogne des plantes du jardin royal de Herrenhausen, 526
*James-Edward Smith.* Botanique anglaise, vol. III et IV, 138

MAMMIFÈRES.

*Dufrêne.* Description d'une nouvelle espèce de Singe, 9

ORNITHOLOGIE.

*Geoffroi.* Notice sur les genres *Psophia* et *Palamedea*, 10

ICHTYOLOGIE.

*Lacépède.* Extrait d'un mémoire sur le *Polyodon-feuille*, 13
Observation par *Laumonier et Mesaize* sur un *Renard-marin* apporté de Dieppe à Rouen, 299

ENTOMOLOGIE.

Collection d'Insectes, 393

ANATOMIE.

*A. Royer.* Traité complet d'Anatomie, 138
Cours d'Anatomie pittoresque, 532
Anatomie des vaisseaux absorbans, traduit par *Petit Radel*, 281

PHYSIOLOGIE.

*J. J. Sue.* Recherches physiologiques et expériences sur la vitalité, 154
*David.* Dissertation sur les moyens d'augmenter, diminuer ou supprimer le lait des femmes, 138
*J. J. Sue.* Recherches expérimentales sur différens animaux, pour reconnoître quelle est dans les nerfs et les fibres musculaires la durée de la force vitale, 301
Etablissement public pour l'extirpation de la petite vérole, 273
Nouvel ouvrage sur le Galvanisme, 553

MÉDECINE.

*D. A. Bouffey.* Essai sur les fièvres intermittentes, 420
Annales de la Médecine en France, 538
Bibliothèque medico-chirurgicale de l'Italie. ibid.
Extirpation de la petite vérole, 529

MÉDECINE MORALE.

De l'influence des passions de l'ame dans les maladies, et des moyens d'en corriger les effets, 421
*Gilbert.* Mémoire sur la Médecine morale, 17

CHIRURGIE.

Traité des plaies à la tête, extrait des Élémens de M. Aug.-Ant. Bichter, et traduit par *L. G. Morel.* 422

ART VÉTÉRINAIRE.

*P. Chabert et J. B. Huzard.* Instructions sur la morve, et ses remédes, 139

AGRICULTURE.

Pépinière de vignes, 131

ARTS ET MÉTIERS.

Lettre sur la teinture du marbre, 407

ECONOMIE POLITIQUE.

*Daunou.* Notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques, 104
*Greilmann.* Eclaircissemens statistiques sur la monarchie autrichienne, 283
La politique d'Aristote, ou la science des gouvernemens, ouvrage traduit du grec par le *C. Champagne*, 332
*M. Herrenschwand.* De l'économie politique et morale de l'espèce humaine, 472

VOYAGES.

*Faujas St.-Fond.* Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux iles Hébrides, 21

TOPOGRAPHIE.

*Etienne Marie Siaure.* Projet d'établissement d'une société ambulante de Technographes, 422
*Aikin.* Description des environs de Manchester, 284

HISTOIRE.

*N. X. Willemin.* Choix de costumes civils et militaires

des peuples de l'antiquité, leurs meubles, etc. 143
Almanach des révolutions pour l'année 1798, 283
*Zimmermann.* Essai de comparaison entre la France et les Etats-Unis, 283
*Gaillard.* Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre. 561
*J. Stedman.* Récit d'une expédition de cinq ans contre les nègres de Surinam, 529

BIOGRAPHIE.

Mort de Naruswicz, 526
Mort de N. Hopfner, 281
Mort de Joyce Pearce, ibid.
Mort de Mme Mary Rheinhold, ibid.
Eloge du général Marceau, 193
*Lassus.* Notice sur Pelletier, 187
Notice historique sur Alexandre Bicchierai, 36
*Ponce.* Eloge de Lamanon, 43
Mort de Bernard Rode, 136
*J. L. Moreau.* Eloge de Félix Vicq-d'Azir, 141
Rapport du citoyen Desgenettes sur J. F. Simmons, 261
Mort de M. Bibbentrop, 393
Mort de Mme Church, ibid.
Mort de Mme Hannah Sturges, ibid.
Mort de James Dodsley, ibid.
Mort de Georges Cambell, 533
Mort de J. H. S. Formey, ibid.
Mort de miss Wollstonecrafft, ibid.
Nomination du Professeur Siegenbeek à la chaire d'éloquence hollandaise, ibid.
Mort de Daniel Bull, 555
Mort de Regnier de Bruyn, ibid.
Eloge de Tischbein, 554
Mort de Daniel Prince, 549
Mort de Robert Bruns, 546
Mort de William Sqire, 545
Mort de William Chambers, 541

Indications nécrologiques sur le comte de Bernstorff, 485
Notes sur Piccini, 516
Éloge de *Le Monnier* par *Jérôme Lalande*, 253

ARCHÆOGRAPHIE.

Rapport du citoyen *Ameilhon* sur les monumens de Die, 201
Cours du citoyen A. L. Millin, ibid.
Colonne Milliaire trouvée à Allichamps, 409
Vases Grecs peints, avec des éclaircissemens archæologiques et artistiques, d'aprés les planches originales, par M. *Boettiger*, 492

BIBLIOGRAPHIE.

Notice des veilles de Duverne, 217
Continuation de l'édition, des Auteurs classiques de Deux-Ponts, 535
Avis aux éditeurs des Œuvres de la Grange Chancel, ibid.
Supplément à un article sur l'école de Salerne, 400
Additions et corrections pour deux articles du Magasin Encyclopédique, 403

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Imprimerie lapone, 527
Projet d'écoles savantes à Copenhague, ibid.
Question proposée par l'Académie des Sciences de Goettingue, 526
Société d'Emulation de Rouen, 411
Consultation sur Virgile, 276
Fête de la vieillesse à Agen, 411
Sociétés nouvelles pour le progrès des Sciences et des Lettres, 394
Séance du Lycée des Arts, 388
Monumens venant de Rome, 133
Notice des Mémoires présentés à la classe de Littérature et Beaux-Arts, 111
Ouvrages mis sur la liste des livres défendus à Vienne, 127
Condamnation de *John Smith*, 131
Mise en liberté de *Symond*, ibid.
Elysée, 267

Rapport du citoyen *Moreau* sur les formalités à remplir pour être reçu à la Société médicale d'Émulation, ibid.
Ouverture des Cours du collége de France, 277
Séance de la Société de Santé de Nanci, 518
Nomination du Général Buonaparte à l'Institut, 517
Nomination du Professeur Klaproth à l'Académie des Sciences de Copenhague, 536
Réception de plusieurs Membres à l'Institut de Bologne, 533
Traduction allemande des Mémoires de Prony, Laplace et Lagrange, 535
Découverte d'un exemplaire du Coran en caractères cufiques, 554
Fonderie de caractères arabes à Berlin, 556
Séance de la Société libre des Sciences et des Arts, ibid.

PHILOSOPHIE.

*Thierry Tiedemann.* Esprit de la philosophie spéculative, 52
*Condillac.* Cours d'études, 559

GRAMMAIRE.

*Sicard.* Traduction de la Pasigraphie, 393
*Jean-Gottlob Schneider.* Kritisches Griechisch, etc. Dictionnaire critique grec et allemand, 366

LITTÉRATURE ORIENTALE.

*Guil. Onsely.* Mélanges persans, 287
Œuvres persannes et arabes de *Saady*, 288

LITTÉRATURE GRECQUE ET LATINE.

Æschyle de *Schutz*, 259
Platonis Gorgias, 140

LITTÉRATURE.

Revue des éditions, traductions des anciens auteurs latins, dues aux Anglais, ibid.
J. F. Reiners. *De Mauro Terentiano* commentatio, ibid.
Nouvelle édition de Tibulle, 260

POÉSIE LATINE.

H. Collot d'Escury. *Musæ Juveniles*, 60

POÉSIE ITALIENNE.

Des Fables italiennes de Grillo, avec quelques rapprochemens des fabulistes anglais, 371
Reproches à faire aux fables de Grillo, et digression contre un abus en poésie, 503

POÉSIE ANGLAISE.

*Vitallis.* Baucis et Philémon, traduit de Swift, 225
Satyres d'Young, 65
*Swift.* La fable de Midas traduite de l'anglais, 510
Poésies Erses, 551

POÉSIE ALLEMANDE.

Œuvres complètes de G. A. Burger, 563

POÉSIE FRANÇAISE.

Dîners du Vaudeville, 511
Du pouvoir de la poésie, ode, 88
*R. Richard Castel.* Les Plantes, poëme, 139
Ouvrages d'Holstenius, 233
Thérese et Faldoni, fragment d'un ouvrage mêlé de vers et de prose, intitulé le Temple de l'Amour, 385
*Bernis.* Supplément à l'extrait de la religion vengée, 397
Journal des Muses, par une Société de gens de lettres, 423

ROMANS.

Claire et Clairant, ou Histoire de deux amans émigrés, 70
Julia ou les Souterrains du château de Mazzini, roman traduit de l'anglais d'*Anne Radcliffe*, 425
*Lantier.* Voyages d'Antonor en Grèce et en Asie, 426

THÉATRES.

La Prude, au théâtre Feydeau, 549
Le Pont de Lodi, au théâtre Feydeau, 527
La Poupée, au théâtre de Copenhague, 524
Bel le et Bonne, au théâtre du Vaudeville, 414
Théâtre de la République. Les véritables honnêtes Gens, 118
Théâtre du Vaudeville. Ballon Mousseaux, 121
Le Testament, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par *J. B. Radet*, 425
Le Mariage de Scarron, comédie en un acte et en prose,

mêlée de vaudevilles, par *Barré*, *Radet* et *Desfontaines*, ibid.
Le Pari, divertissement en un acte, en prose et vaudevilles à l'occasion de la Paix; par les citoyens *Desfontaines*, *Barré*, *Radet*, *Després et Deschamps*, ibid.
Arlequin Journaliste, au théâtre du Vaudeville, 539
L'Heureux Procès, au théâtre Feydeau, 538
Théâtre du Vaudeville. Hippocrate amoureux, 264

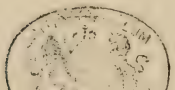
MÉLANGES.

Description de la salle de l'Institut national, 83
Extrait d'une lettre sur un article du Magasin, 132
Recette pour les romans de Mme. *Radcliffe*, ibid.
Le Porte-Feuille des Enfans, mélange d'animaux, fruits, fleurs, habillemens, plans, cartes, etc. par *A. N. Duchesne et A. S. Le Blond*, 426
Procès-verbal de l'inauguration du département de l'Escaut, 428
Discours rononcés par les Professeurs de l'Ecole centrale du département de la Dyle, à l'ouverture des leçons, 428
*L. M. Reveillière-Lépeaux*. Essai sur les moyens de faire participer l'universalité des spectateurs à tout ce qui se pratique dans les fêtes nationales, 428
Mémoire de Gibbon recuillis et publiés par lord *Scheffield*, 236
Œuvres complètes de P. Poivre, précédées de sa vie et accompagnées de notes, 565
Œuvres posthumes de Montesquieu, 429
Le Nord politique et moral, ibid.
Etablissement de Patineurs, 519

GRAVURE.

*Ponce*. Collection d'estampes destinées à orner les diverses éditions de J. J. Rousseau, 431

*Fin de la Table du Tome IV.*



INTRODUCTION *à l'étude des Pierres gravées.* Seconde édition, augmentée et corrigée, in-8°. Prix, 2 liv. 8 s.

Chez L'AUTEUR, à la Bibliothèque Nationale, n°. 11.

FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, Hôtel Clugny.

FRANÇOIS-GEORGE LEVRAULT, à Strasbourg.

---

## TABLE

*Des articles contenus dans ce numéro.*


ASTRONOMIE.

Jérôme Lalande. *Histoire de l'Astronomie pour l'an V de la République française*, 433

PSYCOLOGIE.

[illegible] Alibert. *Réflexions sur [illegible] des Systèmes dans [illegible]es Sciences*, 460

[illegible]MIE POLITIQUE.

[illegible] Jensenswand. *Economie politique et morale de l'espèce humaine*, 472

BIOGRAPHIE.

P. H. M. *Indications nécrologiques sur le comte de Bernstorff*, 485

ARCHÆOLOGIE.

C. A. Boettiger. *Vases grecs peints, avec des éclaircissemens archæologiques et artistiques*, 492

POÉSIE ITALIENNE.

E. B. *Reproches à faire aux Fables de Grillo, etc.* 503

POÉSIE ANGLAISE.

Vitallis. *Fable de Midas, traduite de l'anglais*, 510

POÉSIE.

*Dîners du Vaudeville*, 511

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Situation de Piccini*, 516

*Nomination du général Buonaparte à l'Institut*, 517

*Animaux envoyés de Tunis*, 518

*Société de Santé de Nancy*, ibid.

*Corps de patineurs norwégiens*, 519

*Dragedukken* (la Poupée,) *comédie*, 524

*Catalogue de plantes d'orangerie du Bergcarten*, 525

*Mort de Naruscewicz en Pologne*, 526

*Prix proposé par l'Académie de Goettingue*, ibid.

*Imprimerie lapone en Nordland*, 527

*Théâtre Feydeau, le Pont de Lodi, opéra*, ibid.

*Observations sur un article du Magasin Encyclopédique, n°. 15*, 528

*Corrections pour un article du Magasin Encyclopédique*, 531

*Ecoles nationales de Peinture et Sculpture, etc.* 532
*Nomination à l'Institut de Bologne de plusieurs savans français,* 533
*Mort de G. Campbell à Aberdeen,* ibid.
*Paratonnère place en Transylvanie,* 534
*Prochaine continuation à Heidelberg de la collection des auteurs classiques,* 535
*Nomination de Klaproth à l'Académie de Copenhague, etc.* ibid.
*Traduction allemande des mémoires de Prony, Laplace, etc.* ibid.
*Mort de J. H. Formey à Berlin,* ibid.
*Continuation en Allemagne des Annales de Médecine en France,* 538
*Bibliothèque medico-chirurgicale de l'Italie,* ibid.
*Théâtre Feydeau, l'Heureux Procès, opéra,* ibid.
*Théâtre du Vaudeville, Arlequin Journaliste, comédie,* 539
*Mort de William Chambers à Londres,* 541
*Mort de William Sqie à Londres,* 545
*Mort de R. Burns à Dumfries,* 546
*Mort de D. Prince à Oxford,* 548
*Théâtre Feydeau, la Prude, comédie,* 549
*Authenticité des Poésies Erses, etc.* 551
*Influence des Métaux, etc.* 553
*Eloge de J. H. Tischbein, etc.* 554
*Découverte à Bassora d'un exemplaire du Coran,* ib.
*Chodowieki successeur du peintre Rode,* ibid.
*Mort de Regnier de Bruyn à Delf,* ibid.
*Mort de Madame Wollstonecraft à Londres,* 555
*Chaire d'éloquence hollandaise occupée par M. Siegenbeek, etc.* ibid.
*Publication à Leyde de la persécution de J. Luzac,* ibid.
*Nouvelle machine imaginée par T. H. Bathiany,* 556
*Alphabet arabe gravé par l'artiste Unger,* ibid.
*Séance de la Société libre des sciences, lettres et arts de Paris, etc.* ibid.

## LIVRES DIVERS.

### Botanique.

P. Usteri. *Nouvelles Annales de Botanique,* 558

### Philosophie.

Condillac. *Cours d'Etudes, etc,* 559

### Voyage.

J. G. Stedman. *Récit d'une expédition contre les nègres de Surinam, etc.* ibid.

### Histoire.

Gaillard. *Rivalité de la France et de l'Angleterre,* 561

### Poésie.

*Œuvres complètes de G. A.* Burger, 563

### Mélanges.

*Œuvres complètes de P. Poivre, etc.* 565
*Correspondance sur les affaires du temps, etc.* ibid.